



# *SOURCE(S)*

Cahiers de l'équipe de recherche  
Arts, Civilisation et Histoire  
de l'Europe

ARCHE



ARTS, CIVILISATION ET  
HISTOIRE DE L'EUROPE

2015 - N° 6

Dossier

Voyage et individuation

# *SOURCE(S)*

Cahiers de l'équipe de recherche  
Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe

N° 6

-

premier semestre

2015

## *SOURCE(S)*

Cahiers de l'équipe de recherche Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe

*Directeur de la publication* : Nicolas Bourguinat

*Comité de rédaction* : Laurence Buchholzer, Anne Corneloup, Jean-Pascal Gay

*Comité de relecture* : Ségolène Plyer, Jean-François Chauvard, Alexandre Sumpf

*Assistant de rédaction* : Guillaume Porte

*Numéro coordonné par* : Damien Coulon

La revue *SOURCE(S)* est un organe de l'Équipe d'Accueil ARCHE-EA3400 de l'Université de Strasbourg. Pour les informations sur la revue et les autres activités de l'équipe : [www.ea3400.unistra.fr](http://www.ea3400.unistra.fr)

*Adresse de la rédaction* :

Revue *SOURCE(S)* - Faculté des Sciences  
Historiques, équipe ARCHE, à l'att. de  
N. Bourguinat - Palais universitaire –  
67084 Strasbourg Cedex - tél. 03 68 85 68 08  
courriel : [bourguin@unistra.fr](mailto:bourguin@unistra.fr)

*Impression* :

Service imprimerie et reprographie  
de l'Université de Strasbourg

ISSN : 2265-1306

ISSN du présent support électronique : 2261-8592

## SOMMAIRE

### I. DOSSIER : VOYAGE ET INDIVIDUATION

---

- 7 *Présentation*  
Damien Coulon
- 13 *L'écriture de soi d'une femme de la haute société romaine : la marquise Boccapaduli en voyage dans l'Italie d'avant le triennio jacobin (septembre 1794 à décembre 1795)*  
Gilles Bertrand
- 35 *L'individu au cœur du récit de voyage ? Une analyse comparée du journal et de la correspondance d'Italie de Simon-Louis Du Ry (1776-1777)*  
Adeline Rege
- 51 *Le voyage de Flobr (1780-1783) : à la croisée des mondes, des identités et des souvenirs*  
Edern Hirstein
- 67 *La croisière d'Edith Wharton en Méditerranée (1888) : un avènement à soi ?*  
Nicolas Bourguinat
- 81 *Moments de voyage ou l'expérience d'un espace potentiel : « Parc Central » de Dominique Gonzalez-Foerster*  
Tiphaine Larroque

### II. AUTOUR D'UNE SOURCE

---

- 101 *Le journal épistolaire du voyage d'Alexandre Brongniart en Provence et dans les Alpes (1795)*  
Cathy Hecker et Isabelle Laboulais
- 109 *Lettres familiales et professionnelles d'Alexandre Brongniart*  
Édition annotée

### III. TRAVAUX DES DOCTORANTS, CHANTIERS EN COURS

---

- 161 *Genèse de la croisière moderne. Les formes d'une expérience, entre loisir et découverte (1830-1970)*  
Christine Peltre
- 165 *Bilan du séminaire « Représenter la nature. Arts, sciences et techniques de l'âge classique au positivisme »*  
Martial Guédron et Isabelle Laboulais
- 167 *La traduction de récits de voyage médiévaux et d'autres textes...*  
Benoît-Michel Tock

**171** *À la recherche du langage des émotions en sciences humaines et sociales : méthodes et exemples*  
Daniel Fischer et Gilles Vogt

**177** Résumés

I.  
DOSSIER

VOYAGE ET INDIVIDUATION



## PRÉSENTATION

Damien COULON

Revisiter le thème classique du voyage à travers le prisme plus novateur de l'individuation constitue un paradoxe fécond. Le voyage peut en effet être analysé comme une phase intensément vécue, dans un ailleurs plus ou moins lointain et exotique, le plus souvent en rupture avec le quotidien, au cours de laquelle celui ou celle qui l'entreprend vit un temps privilégié de rapport à soi. Cette séquence où il se révèle à lui-même peut en outre prolongée, voire approfondie, par le récit qu'il décide d'entreprendre et dont il est parfois amené à faire un moment d'autobiographie. C'est l'ensemble de cette démarche qui mérite d'être analysé en termes d'individuation, de regard d'autant plus spontanément porté sur soi-même, que le voyageur s'est trouvé confronté à un ailleurs peuplé d'Autres qui l'invitent à échanger, mais aussi à se questionner, à se distinguer, voire à se définir.

Ce processus autocentré se vit comme il vient d'être esquissé en deux temps – et en au moins deux lieux – différents, mais étroitement liés : celui du voyage d'abord, effectué par l'individu agissant, où le voyageur s'affirme comme « instance active<sup>1</sup> » et « participe d'un processus de subjectivation » qui le conduit à « devenir sujet, c'est-à-dire producteur de sa vie<sup>2</sup> ». Au cours de son périple fondateur, il tient souvent un journal de bord ou un carnet de terrain – trop rarement conservé – dans lequel il inscrit sous forme de notes rapides, mais en général précisément datées, les lieux visités, les étapes parcourues, les rencontres faites, voire les émotions ressenties. Puis vient celui du récit définitif, de la mise en forme de ces notes, parfois de longues années après, mais qui donne l'occasion au voyageur de revenir sur son expérience viatique, de l'exprimer et de la développer par écrit. Il y évoque alors des anecdotes qui colorent, des aventures parfois critiques qui en font un héros ou des jugements qui le valorisent. La plupart de ces épisodes constituent des mises en scène qui à la fois distinguent le voyageur, mais le ramènent aussi bien sûr à des *topoi* ou à

---

<sup>1</sup> Nicole CHAREYRON, *Éthique et esthétique du récit de voyage à la fin du Moyen Âge*, Paris, Champion, 2013, p. 429.

<sup>2</sup> Voir l'introduction de l'article de Gilles BERTRAND, *infra*, p. 13.



des comportements stéréotypés conditionnés par le milieu auquel il appartient, par ses lectures, ainsi que par les goûts d'un lectorat qui s'élargit avec le temps.

Bien sûr, le voyage et le sentiment d'individuation qui peut en découler ne donnent pas obligatoirement lieu à un récit consigné par écrit et il importe de distinguer entre conscience et expression de soi. En outre, l'individu qui se livre volontiers à une autoréflexion peut ne pas avoir de disposition particulière pour l'écriture et donc ne laisser aucune trace de ce sentiment d'individuation pour la postérité ; sans même évoquer le problème des documents qui ont disparu avec le temps. Enfin, la mise par écrit du voyage n'est pas nécessairement destinée à autrui comme on le verra à travers ce recueil, mais à rassembler pour soi, éventuellement pour un cercle de proches, des souvenirs personnels, dans une logique qui relève toujours de l'intime. C'est parmi des textes de ce type que l'historien peut encore faire des trouvailles.

Même s'ils n'avaient pas vocation à être diffusés, les récits de voyage constituent bien des ego-documents, « des manifestations des personnes, de façon réfléchie ou non<sup>3</sup> ». Au cœur du processus d'individuation, c'est en effet le moi qui cherche à s'affirmer dans sa dimension particulière, unique et qui s'exprime. Il importe d'en brosser à très grands traits quelques lignes d'évolution – sans nullement prétendre à un objectif plus ambitieux dans le cadre de cette brève présentation –, car le moi ne se manifeste évidemment pas de la même manière au Moyen Âge qu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Dès la période médiévale et plus particulièrement à partir du XII<sup>e</sup> siècle, on peut considérer que « le personnalisme chrétien a représenté un creuset capital dans l'approche à long terme de la question de l'individualisme<sup>4</sup> ». Il serait cependant erroné de penser l'expression de la conscience de soi selon un schéma évolutif régulier et continu à partir de là<sup>5</sup>. Il est au contraire intermittent, marqué par des moments d'épanouissement d'inégale durée et intensité, qui coïncident souvent – mais

---

<sup>3</sup> Brigitte BEDOS-REZAK et Dominique IOGNA-PRAT (dir.), *L'individu au Moyen Âge. Individuation et individualisation avant la modernité*, Paris, Aubier, 2005, p. 22. Sur les notions d'individu et d'ego-document, voir en outre parmi une abondante bibliographie : Jean-Pierre BARDET, Elisabeth ARNOUL et François-Joseph RUGGIU (dir.), *Les écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010 et Jean-Pierre BARDET, Sylvie MOUYSET et François-Joseph RUGGIU (éd.), « Car c'est moi que je peins ». *Écritures de soi, individu et liens sociaux : Europe, XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* (colloque organisé par le groupe de recherches Les écrits du for privé en France de la fin du Moyen âge à 1914), Toulouse, CNRS-Université de Toulouse-Le Mirail, 2010.

<sup>4</sup> B. BEDOS-REZAK et D. IOGNA-PRAT (dir.), *L'individu au Moyen Âge...*, *op. cit.*, p. 9. Rappelons en outre que le terme d'*individuation* a été inventé par les scolastiques pour renvoyer à l'existence singulière de l'être ; *ibid.* p. 26.

<sup>5</sup> On pourrait en outre remonter à l'Antiquité et aux écrits des stoïciens, en particulier. Comme l'indique de son côté Jean-Claude Schmitt, « chaque époque est faite de tensions et de contradictions qui amènent à poser différemment les problèmes de la personne, du sujet, de l'individu et qui défient la fiction historiographique d'une évolution continue jusqu'à nous » ; voir « La "découverte de l'individu" : une fiction historiographique ? », dans Paul MENGAL et Françoise PAROT (éd.), *La fabrique, la figure et la feinte. Fictions et statut des fictions en psychologie*, Paris, Vrin, 1989, p. 231.

pas systématiquement – avec des phases de renouveau intellectuel. L'un des moments marquants ultérieurs de l'histoire de l'intime est ainsi constitué par l'avènement de l'individualisme chez les diaristes de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, dont témoigne par exemple Benjamin Constant, dans le contexte d'essor du romantisme. Une nouvelle étape est franchie un siècle plus tard avec la consécration de l'intériorité, notamment à travers l'expression du monologue intérieur, tel que l'on peut l'observer dans le roman – ainsi chez Virginia Woolf – ou dans la théorie de l'inconscient – Freud n'écrit-il pas dans son *Introduction à la Psychanalyse* : « le moi (...) n'est seulement pas maître dans sa propre maison<sup>6</sup> » ? La relation de voyage, qui elle aussi peut être analysée en termes de quête du moi liée aux mouvements intellectuels ou littéraires précédents, se décline en particulier en termes d'émotions et sensations ressenties qui affectent le voyageur et l'amènent à se livrer au lecteur. Le second saisit par là une part d'intime qui renvoie à la nature profonde, au for intérieur, du premier, habituellement inaccessibles au regard extérieur. Le voyage peut également se révéler riche d'expériences, autre notion clé qui permet à celui qui les vit de développer ses connaissances, son savoir scientifique et sa compréhension du monde, le conduisant à les partager par son récit – quitte à les exagérer pour se mettre en valeur. Enfin, le voyageur, fort de ses acquis, se dote souvent d'une autorité qui contribue à l'affirmation de son moi : par ses observations et ses jugements personnels, il est en mesure de remettre en cause certains mythes, de renouveler les savoirs et les représentations, et fait souvent office de guide pour ceux qui le lisent et souhaiteront le suivre sur le terrain.

Le présent recueil rassemble différentes expériences viatiques réparties dans le temps qui témoignent chacune à sa manière du processus d'individuation, adapté à des contextes divers, et notamment le passage du récit de voyage de sa perspective documentaire, encore présente au temps des Lumières, vers son approche sensible, qui s'épanouit définitivement à l'âge du romantisme<sup>7</sup>, tout en projetant dans la longue durée la permanence de cette thématique.

L'intérêt porté depuis une quinzaine d'années à la question de l'espace par plusieurs membres de l'ARCHE-EA 3400, les a rapidement orientés vers l'étude des récits de voyage réalisés dès la fin du Moyen Âge<sup>8</sup>, mais aussi bien sûr au cours des époques moderne et contemporaine. Le thème étant certes très

---

<sup>6</sup> Sigmund FREUD, *Introduction à la Psychanalyse*, Paris, Payot, 1970, p. 266.

<sup>7</sup> Voir Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1996.

<sup>8</sup> Bien que les récits médiévaux soient absents de ce volume, ils n'en sont pas moins présents dans la réflexion et les recherches des membres de l'ARCHE. Voir les travaux de Benoît-Michel Tock, *infra* p. 167 et de Damien Coulon signalés dans la note suivante, en particulier la prochaine publication, en collaboration avec Christine GADRAT (éd.), *Le voyage au Moyen Âge, quête individuelle et description du monde*, à paraître aux Presses Universitaires de Provence. Plusieurs articles de cet ouvrage éclairent le thème du voyage et de l'individuation au Moyen Âge en complément du présent volume, dont le format ne permettait pas de les inclure également.

étudié, voire rabâché, ce sont rapidement certains aspects précis et plus originaux qui ont attiré leur attention, tels les missions scientifiques, les voyages de femmes, plus récemment les questions de l'individuation et des émotions<sup>9</sup> qui continuent d'enrichir la problématique des récits de voyage.

Les articles qui suivent proviennent ainsi partiellement de l'une des rencontres organisées à Strasbourg en 2014<sup>10</sup>, enrichie par des contributions nouvelles portant sur la période contemporaine<sup>11</sup>. Sont ainsi présentées et même partiellement publiées pour la première fois en ce qui concerne l'une d'elles, quatre relations de voyage de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, motivées par des raisons fort diverses et qui ont entraîné leur auteur dans des espaces variés, parmi lesquels l'Italie se détache cependant. Chacune reflète la personnalité originale de son auteur qui à travers son texte se livre à des réflexions intimes et affirme la conscience de soi. Tel est tout d'abord le cas de la marquise Boccapaduli, qui vit très librement, détachée des multiples contraintes imposées par son milieu d'origine et qui entreprend un tour d'Italie souvent hors des sentiers battus, permettant avant tout à cette aristocrate cultivée de répondre à sa grande curiosité. Ce récit est analysé et sera prochainement édité par Gilles

---

<sup>9</sup> Voir en particulier les recherches et publications récentes sous la direction d'Isabelle LABOULAIS : *Les usages des cartes (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008 ; « Expériences de terrain et compétences cartographiques : pour une approche heuristique de la numérisation des cartes et plans » (HistCarto), programme ANR 2006-2008 (<http://histcarto.u-strasbg.fr/accueil.htm>) ; « Mesurer, cartographier, décrire : administrateurs et ingénieurs français à la découverte d'une province. Le cas de l'Alsace entre sa réunion à la France et les grandes enquêtes de statistique descriptive », programme MISHA 2010-2012 (<http://ea3400.unistra.fr/index.php?id=9451>). Voir également, les recherches et publications récentes sous la direction de Nicolas BOURGUINAT : avec Sylvain VENAIRE, *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Entre contrainte nationale et tentations cosmopolites*, Paris, Nouveau Monde, 2007 ; *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008 ; *Voyagenses dans l'Europe des confins, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014 ; avec Marina POLZIN (éd.) : Sophie JOHANET, *Voyage de noces d'une royaliste à travers l'Allemagne et l'Italie (1845)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014 ; en collaboration avec Damien COULON, « L'Europe et ses marges. Entre intégration et mise à distance », programme MISHA 2009-2012 (<http://ea3400.unistra.fr/index.php?id=4214>). Une journée d'étude sur le thème « Voyage, écriture et individuation aux époques médiévale et moderne » a également été organisée par Damien Coulon à l'Université de Strasbourg le 16 janvier 2014 ; les communications relatives à la période médiévale doivent être publiées en collaboration avec Christine GADRAT sous le titre *Le voyage au Moyen Âge, quête individuelle et description du monde, op. cit.* ; pour les communications relatives à la période moderne, voir la note suivante. Voir en outre les recherches récentes sous la direction de Christine PELTRE : *Voyages d'artistes à l'époque contemporaine : continuités et ruptures*, journée d'étude à l'Université de Strasbourg, 17 mai 2011 ; et le séminaire de l'ARCHE, « La croisière une aventure moderne (1830-1970) » (présenté *infra* p. 161). Sur les émotions, voir *Source(s), Cahiers de l'équipe de recherche Arts, civilisation et histoire de l'Europe*, n° 5, *Affects, émotions, convictions. L'intime et l'historien*, second semestre 2014, coordonné par Anne CORNELOUP.

<sup>10</sup> « Voyage, écriture et individuation aux époques médiévale et moderne », voir note précédente. Les articles de Gilles Bertrand, Edern Hirstein, Adeline Rege, ainsi que les lettres et les rapports de l'ingénieur des mines Alexandre Brongniart, édités par Cathy Hecker et Isabelle Laboulais, avaient fait chacun l'objet d'une communication au cours de cette journée d'étude.

<sup>11</sup> Voir *infra* les articles de Nicolas Bourguinat p. 67-79 et de Tiphaine Larroque p. 81-97.

Bertrand, de l'Université de Grenoble, qui a accepté de joindre sa contribution à celles des membres de l'ARCHE. Il montre bien à travers ce récit, lui aussi affranchi des traditionnels codes d'écritures, que la marquise exprime des jugements pertinents et inédits sur tout ce qui lui est donné à observer et à rencontrer, des villes traversées, aux paysages ruraux habituellement peu valorisés, sans oublier sites archéologiques et œuvres d'art. Si la plupart de nos voyageurs-auteurs se rattachent à des élites, tel n'est cependant pas le cas de ce jeune Allemand originaire du Palatinat, Georg Flohr, enrôlé dans le régiment Royal-Deux-Ponts venu prêter main forte aux côtés des troupes françaises aux Américains insurgés lors de la guerre d'Indépendance et qui n'a pas hésité, malgré une plume peu entraînée, à mettre par écrit et en dessins ses impressions de voyage. Ederm Hirstein, qui a étudié son récit en détail et a contribué, sous la direction d'Isabelle Laboulais, à son édition critique, nous explique que de ce manque de connaissance des règles de l'écrit résulte une certaine confusion dans l'utilisation des pronoms, qui entraîne à son tour un constant et significatif va et vient entre une perception rarement personnelle et un rattachement étroit au groupe militaire auquel ce soldat appartient ; ce qui ne l'empêche pas cependant d'exprimer à sa manière une forme d'individuation par son récit, comme on le verra. Avec Simon-Louis Du Ry, architecte du Landgrave de Hesse-Cassel, nous retrouvons un profil plus habituel de noble accompagnant son protecteur au milieu d'une suite nombreuse, au cours d'un voyage à travers l'Italie, que nous présente Adeline Rege. L'originalité du regard de ce descendant d'émigré huguenot tient à la double source écrite qui en a été conservée : un journal bien informé, mais impersonnel, destiné à un public académique ; ainsi que des lettres envoyées à sa famille, en particulier à ses enfants, dans lesquelles il exprime volontiers un regard sur lui-même qui s'inscrit ainsi en contrepoint de la source précédente.

L'historien a la chance de disposer des mêmes types de sources pour retracer la carrière et les voyages du jeune ingénieur des Mines Alexandre Brongniart, en particulier au cours de l'année 1795, alors qu'il avait pour mission de parcourir la Provence et les Alpes : des rapports sous forme de lettres adressées à l'Agence des mines dont il dépendait ; et de longues lettres qu'il présente sous la forme d'un journal de voyage où s'égrènent les dates successives, adressées en fait à ses parents. Par leurs nombreux détails et leurs riches descriptions, celles-ci révèlent la personnalité curieuse et méthodique de Brongniart, mais aussi ses impressions régulièrement consignées, de même que ses pointes d'humour et ses jugements par lesquels il est aussi amené à se livrer. Dans le dossier destiné à la publication d'une source encore inédite en seconde partie de ce numéro, Isabelle Laboulais et Cathy Hecker ont choisi d'éditer un échantillon bien représentatif des deux types documents ; soit trois des lettres-journaux de Brongniart, dans lesquelles se révèle pleinement le regard neuf et attachant de cet expert instruit, puis deux rapports plus sobres et plus techniques à l'Agence des mines, tous ces documents datant de l'année 1795.

Se démarquant chronologiquement de ces témoignages, le récit de la croisière en Méditerranée effectuée par Edith Wharton en 1888, est resté

méconnu jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Bien qu'il ait été rédigé près de vingt ans avant ses premières relations de voyage, qui elles étaient effectivement destinées à la publication, ce texte n'en témoigne pas moins de précoces aptitudes à rendre compte d'un regard sur elle-même. Comme le souligne Nicolas Bourguinat qui nous donne à connaître cette relation, elle peut être comprise comme une forme « d'avènement à soi », dans le contexte de cette croisière de jeunesse. *Last but not least*, la « relation » de voyages de Dominique Gonzalez-Foerster se démarque de toutes les précédentes par sa date très récente (2006), mais surtout par sa forme audiovisuelle. À travers une présentation très argumentée, Tiphaine Larroque nous explique qu'en mettant bout à bout des séquences filmées dans différentes villes d'Amérique et d'Asie que fréquente l'artiste, celle-ci recrée ainsi un espace dit potentiel, qui s'inspire de réflexions psychanalytiques permettant de mettre en dialogue « la réalité intérieure et la vie extérieure ». Cette approche créative et sensible qui réinvente radicalement la relation de voyage n'en constitue pas moins, tout comme les précédentes, une expérience d'affirmation de la conscience de soi, à travers un regard autobiographique destiné à être partagé.

Cependant la plupart de ces témoignages n'avaient pas pour vocation d'être publiés et s'adressaient à un nombre très restreint de proches, voire correspondaient à la fonction de mise par écrit d'observations et de pensées personnelles, intimes, par des individus plus attentifs que d'autres à l'affirmation de leur moi au cours de leurs pérégrinations. Ils montrent ainsi qu'« individuation et saisie du monde<sup>12</sup> » constituent, au-delà d'un apparent paradoxe, des quêtes croisées et complémentaires.

---

<sup>12</sup> L'expression renvoie au titre d'un article de Jean-Claude SCHMITT : « Individuation et saisie du monde », Patrick BOUCHERON (dir.), *Histoire du monde au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 769-790.

**L'ÉCRITURE DE SOI D'UNE FEMME DE LA HAUTE SOCIÉTÉ  
ROMAINE : LA MARQUISE BOCCAPADULI EN VOYAGE DANS  
L'ITALIE D'AVANT LE TRIENNIO JACOBIN  
(SEPTEMBRE 1794 À DÉCEMBRE 1795)**

Gilles BERTRAND

La question posée ici est celle des processus d'individuation dans le voyage entendu comme une expérience d'écriture qui accompagne, légitime et donne sens à l'épreuve concrète du déplacement. Le problème est complexe car, en dépit de certaines constantes, d'une part les motivations du voyage à chaque époque sont multiples, entre pèlerinage, rituel social, projet de connaissance, contrainte professionnelle, fuite ou divertissement, et d'autre part les modes d'écriture ont considérablement varié. Ils ne permettent pas de proposer une vision encyclopédique et univoque du lien qui s'instaure entre les individus, leur expérience viatique et le texte que celle-ci génère.

Les trois siècles de l'époque moderne ont été marqués à la fois par une profusion croissante des écritures du voyage répondant à des besoins variés, et par l'absence d'un genre littéraire qui aurait assuré à ce type d'écriture des codes stables, homogènes, partagés et reconnus par des instances faisant autorité, notamment académiques. Tout en décelant une nette domination de la forme épistolaire dans les écrits qui ont accompagné le voyage de formation à l'époque du Grand Tour, on a beaucoup glosé sur l'hybridation du « genre » de la relation de voyage. Même si à l'âge romantique semble s'être imposée la forme littéraire du « récit de voyage<sup>1</sup> », l'instabilité propre au « genre métoyen<sup>2</sup> » de la relation de voyage ne disparut pas totalement.

---

<sup>1</sup> Roland LE HUENEN, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales*, n° 7, *Les modèles du récit de voyage*, Université de Paris X-Nanterre, 1990, p. 7-23.

<sup>2</sup> Ce terme, utilisé par l'avis du « Libraire au lecteur » dans le *Journal du voyage d'Espagne* de François Bertaut en 1669 pour définir alors les voyages, sert de fil conducteur à de nombreuses études recueillies dans le volume de l'ADIREL (Association pour la Diffusion de REcherche Littéraire) : François MOUREAU, Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD et Philippe ANTOINE (dir.), *Itinéraires littéraires du voyage*, Genève, Droz, 2013 (notamment p. 7-8 et p. 279).

Après J. Chupeau et M. Bideaux<sup>3</sup>, R. Ouellet a constaté à partir de l'exemple des Européens partis aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles vers l'Amérique que leurs compte-rendus n'étaient pas alors un genre littéraire et variaient selon les attentes et la position du destinataire<sup>4</sup>. Choissant de les appeler des « relations » de voyage plutôt que des « récits », terme plus restrictif à ses yeux, il a voulu expliciter l'hétérogénéité formelle des textes écrits de la Renaissance aux Lumières. Constatant l'écart entre ce qui était vécu physiquement et ce qui était retenu dans les écrits, publiés ou non, il a décelé la coexistence de trois exigences dans la relation de voyage.

La première est celle précisément du récit, chargé de restituer la chronologie et l'itinéraire de l'expérience vécue, pour soi ou pour d'autres destinataires, amis, descendants ou financeurs du voyage. Le *Journal*, ou *Viaggio*<sup>5</sup>, de la marquise Boccapaduli répond pleinement à ce critère, même s'il se caractérise par un regard détaché d'observatrice peu encline à confier états d'âme et sentiments. La seconde dimension est celle de l'inventaire encyclopédique qui a pour but de représenter le monde découvert en sélectionnant dans le foisonnement du réel les données botaniques, zoologiques et ethnographiques. Cette description autonome par rapport au « récit » vise une exhaustivité que l'expérience réelle ne peut nourrir. Le journal de la marquise est sur ce point plus lacunaire malgré son souci d'objectivité dans l'analyse et sa volonté de fournir une documentation précise sur les divers aspects de la réalité qui l'entoure. La composante du commentaire est pour finir disséminée dans la narration sous forme de dialogues, de monologues ou d'énoncés impersonnels qui oscillent entre l'assertion, l'interrogation et l'hypothèse, ou génèrent une réflexion indépendante de l'aventure racontée et des nouveautés décrites. Ce registre est présent dans le journal de la marquise Boccapaduli lorsqu'elle porte des jugements positifs ou négatifs au niveau esthétique ou fonctionnel sur les lieux, monuments et personnes rencontrées<sup>6</sup>.

La question de l'individuation permet de rebondir sur ces catégories. Le voyage suscite des formes de représentations du monde, de soi et des autres nourries par le parcours dans un espace visité et qui conduisent le voyageur à se

<sup>3</sup> Jacques CHUPEAU, « Le récit de voyage aux lisières du roman », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1977, n° 3-4, p. 536-553 ; Michel BIDEAUX, « Le voyage littéraire : genèse d'un genre », *Littérales*, n° 7, *op. cit.*, p. 179-192.

<sup>4</sup> Réal OUELLET, *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle). Au carrefour des genres*, Québec, Les Presses de l'Université Laval/Éditions du CIERL, 2010.

<sup>5</sup> Le mot *Viaggio* (voyage) figure dans le titre donné par Genovesi lorsqu'il recopie la seconde partie du manuscrit consacrée au voyage dans le sud (voir *infra* note 7). L'expression *Diario* (journal) della M<sup>sa</sup> Boccapadule Gentile fut employée au début du XX<sup>e</sup> siècle par Alessandro Giuliani pour la copie de fragments du voyage dans le Nord et reprise dans son article « Milano ed i suoi dintorni nel diario di una dama romana del Settecento », *Archivio storico lombardo*, n° 44, 1917, fasc. 2, p. 353-381.

<sup>6</sup> Ces différentes caractéristiques du journal de la marquise ont été dégagées par Ricciarda RICORDA à propos du seul passage jusqu'ici publié, celui sur Milan et les lacs, *Viaggiatrici italiane tra Settecento e Ottocento. Dall'Adriatico all'altrove*, Bari, Palomar, 2011, p. 31-35.

mettre en scène dans l'écriture immédiate des journaux, lettres et carnets parfois situés en amont d'une publication. Les voyageurs nous intéressent alors sur trois plans. La dimension ontologique opposant l'existence humaine à l'état de nature nous place du côté de la philosophie. Un registre anthropologique résulte de l'appartenance de chaque voyageur à un groupe humain avec lequel il partage des habitudes, des croyances, des techniques, des représentations mentales même si parfois il s'en démarque comme notre marquise romaine. Enfin chaque individu veut devenir unique, différent des autres – c'est le processus d'individuation. Engageant en même temps un processus de subjectivation il lui faut devenir sujet, c'est-à-dire producteur de sa vie puisque tout sujet se construit en tant que support d'une action, en tant qu'il est « ce qui est soumis à l'esprit, à la pensée, ce sur quoi s'exerce la réflexion » (*Petit Robert*). Or, dans le voyage, comme aussi ailleurs, bien sûr, le sujet aiguisé les facultés de son esprit en construisant des images de l'altérité qui en définissent la limite. Il se façonne lui-même en installant l'autre dans un cadre narratif qui l'extériorise et devient, comme sujet du discours, la seule instance autorisée à dire la vérité sur cet autre. Cette acquisition du statut de sujet s'articule toutefois non seulement avec le « devenir unique » de l'individuation, mais également avec un processus de sociation, qui consiste à fabriquer des liens sociaux.

Nous nous demanderons ainsi comment s'imbriquent ces trois processus chez la marquise Boccapaduli (1735-1820). Née Margherita Sparapani Gentili, cette dame de la haute société italienne avait quitté Rome en octobre 1793 pour une résidence dans les Marches, à Pievefavera, sur la route de Foligno à Macerata. C'est de là qu'elle partit en septembre 1794 pour un voyage en Italie en deux moments, le premier au nord d'une durée de huit mois et demi, de septembre 1794 à juin 1795, et le second plus bref au sud, entre la mi-octobre et son retour à Rome deux grands mois plus tard, le 23 décembre 1795.

Il est d'autant plus intéressant de chercher à comprendre comment l'écriture de son voyage participe d'un mécanisme d'individuation que c'est à la charnière entre Lumières et romantisme que se situe le *Journal* de cette Romaine alerte qui part à près de soixante ans. Il n'est pas fréquent qu'une femme écrive son expérience de voyage, de surcroît une Italienne. Or, de son tour d'Italie, elle a laissé un texte de plus de 530 pages manuscrites même s'il ne nous en reste que 344, soit 127 de la première partie, s'ajoutant aux 217 pages, complètes, de la seconde partie<sup>7</sup>. Sur ce voyage, environ 200 lettres d'Alessandro Verri au régisseur des biens de la marquise, Domenico Genovesi, resté pendant une bonne partie du temps à Rome, sont susceptibles, outre celles d'Alessandro à

---

<sup>7</sup> L'original de la première partie du *Viaggio d'Italia della marchesa Sparapani Gentili Boccapadule*, narrant le voyage dans le Nord de l'Italie, est perdu, mais une copie partielle très postérieure conservée à Milan (Archivio della Società Storica Lombarda, Fondo Novati, busta 48, fasc. 194. 63) suggère qu'il comportait au moins 312 pages auxquelles s'ajoutaient peut-être celles relatant le retour de Florence à Pievefavera par Bologne, dont nous ignorons la longueur. La copie de la seconde partie que nous possédons, complète et contemporaine de la marquise, est de la main de Domenico Genovesi (Archivio di Stato di Roma, Fondo del Drago, busta 130).



son frère Pietro, de nous apporter des éclairages complémentaires. Mais, en l'absence de lettres de la marquise elle-même, c'est dans son *Journal* que nous chercherons à repérer son positionnement. Qu'exprime-t-elle sur elle en voyage ? Parle-t-elle de ses compagnons ? Que dit-elle de sa quotidienneté, de ses exigences, des contraintes subies, de ses plaisirs et de ses goûts, de ses perceptions intimes dans ces pages dont au moins la partie dans le sud a été recopiée par Genovesi et qui ont pour décor des villes qui, de Venise à Milan ou Naples, étaient, pour elle romaine, des villes étrangères ? Peut-on considérer qu'elles furent avec les campagnes qui les séparaient l'occasion d'affirmer un regard individuel et original ?

### **Les conditions de l'écriture de soi : le singulier destin d'un *Journal* partiellement « retrouvé »**

Avant d'évoquer les contenus du journal de la marquise Boccapaduli, il convient de fixer quelques jalons pour mieux interroger une écriture qui aide à penser le processus d'individuation à l'œuvre dans les mécanismes de restitution du voyage.

#### *Le cas de la marquise Boccapaduli est-il isolé ?*

Un certain nombre d'Italiens ont visité l'Italie au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et en ont laissé des traces écrites, mais ce geste d'inscription fut surtout l'affaire des hommes<sup>8</sup>. La finalité d'un tel tour n'était pas seulement mondaine, car les voyageurs italiens ont souvent été des gens de science et des observateurs précis des sociétés, de l'art ou de la nature<sup>9</sup>. En 1794 et 1795 une série d'ouvrages que la marquise ne cite pas révèlent une curiosité croissante des Italiens pour leur territoire<sup>10</sup>.

Un véritable opprobre continue en revanche de s'opposer au fait d'encourager et *a fortiori* de publiciser le voyage des femmes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1788 le périodique de Gioseffa Cornoldi Caminer, *La donna galante ed erudita*, ne mentionne pas le voyage parmi les possibles moyens d'éducation ou de plaisir pour les femmes, et la sentence de Pindemonte est sans appel dans

---

<sup>8</sup> Voir la liste dressée par Luca CLERICI, *Viaggiatori italiani in Italia, 1700-1998. Per una bibliografia*, Milan, Edizioni Sylvestre Bonnard, 1999. Sur l'exemple des nobles de Plaisance ayant voyagé en Italie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir Gilles BERTRAND, « Piacenza e il viaggio in Italia : itinerari di francesi e di piacentini all'epoca dei lumi », dans Giorgio CATTANEI (dir.), *Il Collegio Alberoni nella Piacenza tra Ancien Régime e Restaurazione*, Plaisance, Tip. Le. Co, 2009, p. 203-234.

<sup>9</sup> Des étapes de son voyage en Italie en 1795-1796, Ippolito Pindemonte cite Portici et Pompéi, Mantoue, Crémone, Plaisance, Milan, Parme, Modène, Bologne et Florence (Eros Maria LUZZITELLI, *Introduzione all'edizione dei diari dei viaggi d'Ippolito Pindemonte in Europa (1788-1791) ed in Italia (1795-1796)*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, lettere ed Arti, 1987).

<sup>10</sup> Notamment Carlo Amoretti vers les lacs Majeur, de Lugano et de Come, et le naturaliste Giorgio Santi au Montamiata. Voir L. CLERICI, *Viaggiatori italiani...*, *op. cit.*, p. 66-68.

son essai sur les voyages paru en 1793 : « Y a-t-il vraiment besoin de voir comment les États sont gouvernés à travers l'Europe, pour mieux gouverner sa maison<sup>11</sup> ? » Quelques Italiennes n'en ont pas moins parcouru l'Italie et certaines ont ouvertement médité sur leur expérience dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'exemple de la Vénitienne Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1836), originaire de Corfou, nous convie peu après la marquise Boccapaduli au tour culturel en Toscane d'une femme de la noblesse soucieuse de tenir un journal<sup>12</sup>. Notre marquise s'inscrit dans cette mouvance, elle qui dispose de grands domaines qu'elle a entre autres hérités de ses deux oncles Gentili<sup>13</sup>. Ce n'est cependant qu'à partir de la fin des années 1830 que les écrits de femmes voyageuses italiennes se répandirent plus largement. Le *Journal* de la Boccapaduli est anticipateur et exceptionnel à son époque, ce qui le rend particulièrement précieux.

Il est vrai que des femmes d'autres nations tirèrent un récit de leurs voyages dans la péninsule au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'exemple des voyageuses britanniques est d'autant plus emblématique que la marquise admirait profondément les modes anglaises, notamment dans le mobilier et les vêtements. Or, une dizaine de femmes britanniques l'ont précédée en rédigeant le récit de leur expérience. Toutefois, seuls les récits ou lettres de quatre de ces femmes ont été publiés avant 1794<sup>14</sup>. Ces textes ont pu constituer des modèles et une source d'émulation.

Les quelques princesses et autres voyageuses allemandes en Italie restèrent discrètes<sup>15</sup>. Leur faible présence éditoriale renvoie à la vision

---

<sup>11</sup> *I viaggi*, Venise, Carlo Palese, 1793, cité par R. RICORDA, *Viaggiatrici italiane...*, *op. cit.*, p. 17. Diverses informations rassemblées dans ce paragraphe sont tirées de cet ouvrage.

<sup>12</sup> Le *Diario di viaggio e visita di Firenze* a été publié deux cents ans plus tard par Cinzia GIORGETTI, « Il "petit tour" di Isabella Teotochi Albrizzi », *Studi italiani*, n° 8, 1992, p. 117-173. Isabella Teotochi visita la Toscane en 1796, puis en 1798.

<sup>13</sup> Voir Isabella COLUCCI, « Il salotto e le collezioni della marchesa Boccapaduli », *Quaderni storici*, 2004/2, n° 116, p. 449-493, en particulier p. 486.

<sup>14</sup> Respectivement Lady Montagu en 1763 (posthume : *Letters written during her Travels in Europe, Asia and Africa etc.*, London, Becket, 3 vol.), Lady Miller en 1776 (*Letters from Italy*, London, E. and C. Dilly, 3 vol.), et en 1789 Lady Craven (*A Journey through the Crimea to Constantinople etc*, Dublin, Chamberlaine *et al.*) et Mrs Piozzi (*Observations and Reflections made in the course of a Journey through France, Italy and Germany*, Londres, A. Strahan, 1789). On allait en revanche ignorer longtemps les écrits de Lady Coke sur son voyage de 1773-1774, de Philippina Knight et de sa fille Cornelia sur leur séjour entre 1778 et 1800, de Miss Berry sur ses deux séjours entre 1783 et 1791. Au même moment que la marquise Boccapaduli, Mariana Starke, Lady Holland et Lady Palmerston sillonnaient la péninsule la plume à la main. Sur la chronologie de ces voyages et des textes qui en sont issus, voir Nicolas BOURGUINAT, « Bibliographie du voyage des femmes françaises et britanniques en Italie, 1770-1861 », *Genre & Histoire*, n° 9, automne 2011 (<http://genrehistoire.revues.org/1461>).

<sup>15</sup> Ainsi Friederike Sophie Wilhelmine de Prusse en 1754, la duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach en 1788 ou la comtesse de Lichtenau en 1795. Il fallut attendre 1815-1817 pour que soit publié le journal d'Elisa von der Recke relatant son voyage de 1804-1806. Voir Nicolas BOURGUINAT, « Du voyage féminin au manifeste politique », dans Friederike BRUN, *Lettres de Rome (1808-1810)*.

dominante d'une femme réduite à son rôle d'accompagnatrice. Le nombre de textes connus de voyageuses françaises en Italie dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle est lui aussi infime par rapport à ceux des hommes<sup>16</sup>.

Face à cette « rareté » des écritures féminines conservées ou connues, le *Journal* de la marquise Boccapaduli paraît singulier. Ses choix de voyageuse ne sont certes pas en soi incongrus, car vivant séparée de Giuseppe Boccapaduli, homme prodigue épousé en 1754 et privé de ses capacités à gérer ses biens dès 1760, c'est en compagnie d'Alessandro Verri qu'elle visita la péninsule. Habitant dans son palais romain depuis leur rencontre en 1767, Alessandro n'était plus retourné à Milan, où vivait son frère Pietro, et il avait fini par devenir un membre de la « famille » de la marquise.

La marquise recourut non pas à la correspondance mais au journal, dont l'usage était nettement moins répandu à son époque chez les femmes et même les hommes<sup>17</sup>. Tandis que le mode dialogique de la lettre maintenait un lien de sociabilité mondaine, amicale ou affectueuse entre les voyageurs et leur univers de départ<sup>18</sup>, Margherita adopta une stratégie à la fois tournée vers soi et d'observatrice extérieure, qui se rattachait à une veine d'écriture féminine en expansion au XVIII<sup>e</sup> siècle du fait des transformations techniques, scientifiques et de mœurs<sup>19</sup>. Si les femmes italiennes cultivées continuèrent à écrire des poésies, elles se lancèrent en effet dans d'autres formes d'écriture : le théâtre, les

*La Rome pontificale sous la domination napoléonienne*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014, p. 113-151, en particulier p. 116-119 et 149-150.

<sup>16</sup> Sur ce sujet, voir la discussion à propos de l'Italie pré-révolutionnaire dans Nicolas BOURGUINAT, « Traces et sens de l'Histoire chez les voyageuses françaises et britanniques dans l'Italie préunitaire (1815-1861) », *Genre & Histoire*, n° 9, automne 2011, (<http://genrehistoire.revues.org/1460>). En 1762 étaient parues à Lyon les *Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie* de Madame du Boccage issues de son voyage effectué en 1755-1758, à l'âge de 45 ans, puis en 1777 les *Oeuvres mêlées* (Amsterdam, 1777) de l'Irlandaise Sara Goudar, épouse d'Ange Goudar, avec des pages sur Naples et Florence. Les *Lettres* d'Elisabeth Rangoni, princesse de Gonzague, sur son voyage de 1779-1780 parurent en 1789. Mais les mémoires de Madame de Genlis, venue en Italie en 1776, ne furent publiés qu'en 1825 et le séjour de Mme Vigée Le Brun, émigrée dans la péninsule de 1789 à 1792, est raconté dans ses souvenirs édités en 1835-1837. En amont de *Corinne* (1807), Madame de Staël allait aussi écrire un carnet, resté longtemps inédit, pendant son voyage accompli en Italie de décembre 1804 à juin 1805 (Simone BALAYÉ, *Les carnets de voyage de Madame de Staël. Contribution à la genèse de ses œuvres*, Genève, Droz, 1971).

<sup>17</sup> Quelques femmes recoururent malgré tout au genre du journal à l'époque de la marquise Boccapaduli, sans pour autant le publier : Lady Coke en 1770-1771, Miss Berry en 1783-1784 et 1790-1791, Lady Holland en 1793-1796, la femme peintre Marianne Kraus en 1791, Isabella Teotochi Albrizzi en 1798, Friederike Brun en 1795-1796 et 1798-1799, Elisa von der Recke en 1804-1806. Ce dernier fut le seul publié du vivant de l'auteur, de façon très confidentielle en allemand en 1815-1817 puis en version française en 1819 (voir N. BOURGUINAT, « Du voyage féminin au manifeste ... », *op. cit.*).

<sup>18</sup> Voir les lettres et les journaux de Simon-Louis Du Ry présentés dans ce même numéro par Adeline REGE, p. 35-50.

<sup>19</sup> Voir Luisa RICALDONE, *La scrittura nascosta : donne di lettere e loro immagini tra Arcadia e Restaurazione*, Paris-Fiesole, Champion-Cadmo, 1996 et Verina R. JONES, « Scrittrici d'Italia : geografia e storia della scrittura delle donne », dans Ilona FRIED et Elena BARATONO (dir.), *Il Novecento. Un secolo di cultura : Italia e Ungheria*, Budapest, Elte TFK, 2002, p. 121-130.

récits philosophiques et utopistes, les essais sur l'éducation et la condition féminine, ainsi que les textes scientifiques qui leur assurèrent plus tôt qu'en Angleterre ou en France une vraie reconnaissance sociale, sans oublier l'attrait pour le journalisme après 1750<sup>20</sup>.

### Les étapes du voyage

En nous appuyant sur les parties du *Journal* qui nous sont parvenues mais aussi sur les correspondances d'Alessandro Verri, il est possible de reconstituer un itinéraire dont les étapes sont à première vue classiques. Pourtant ce voyage est triplement original. D'une part, il s'effectue dans un contexte politique pesant, alors que la menace de la Révolution qui plane sur Rome après l'assassinat de l'envoyé français Hugon de Basseville en janvier 1793 a amené la marquise et Alessandro à gagner juste après Pâques 1793 les Marches, en séjournant successivement à Camerino, Civitanuova et enfin à partir de mai 1794 Pievofavera<sup>21</sup>. En second lieu, n'étant pas centré sur Rome, il rompt avec le but principal de nombreux voyages que les Italiens eux-mêmes pratiquaient lorsqu'ils sillonnaient l'Italie. Enfin, il valorise des séjours d'assez longue durée, de deux à quatre mois, dans des villes comme Venise, Milan et Naples qui n'étaient pas alors toujours au centre de l'attention. Partie avec Alessandro Verri le 21 septembre 1794 de son château de Pievofavera où elle avait passé l'été, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Macerata, la marquise gagna Ancône et de là Venise, où elle resta en octobre et novembre 1794. Sa longue présence les quatre mois suivants à Milan, fut, quant à elle, suivie de trois semaines à Gênes, ainsi qu'en témoignent les lettres d'Alessandro, avant une excursion d'une semaine vers les lacs Côme, de Lugano, de Varese et Majeur du 29 mars au 5 avril 1795. De Milan, elle se rendit ensuite en Toscane par Parme, Modène et Lucques. Elle atteignit Pise, fit « le voyage de Livourne » (21-27 avril 1795) et enfin séjourna deux semaines et demie à Florence (1<sup>er</sup> au 18 mai 1795). De ce parcours dans le Nord, seules les pages du *Journal* sur Milan, les lacs, Parme, Livourne et Florence ont été conservées.

Ayant regagné par Bologne le château de Pievofavera, où ils arrivèrent le 6 juin 1795, la marquise et Alessandro y passèrent un second été avant de repartir à la mi-octobre 1795 pour Naples par la délicate route des Abruzzes, que les voyageurs fréquentaient peu. Un accident survenu le 2 décembre, au retour d'une excursion à Bénévent, obligea le groupe, qu'avait rejoint

---

<sup>20</sup> De nombreuses femmes italiennes diffusèrent le newtonianisme ou s'illustrèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les sciences exactes. Ainsi Laura Bassi à Bologne, Maria Gaetana Agnesi à Milan, Cristina Roccati à Rovigo ou encore à Naples Eleonora Barbapiccola, Faustina Pignatelli et Luisa Ardinghelli.

<sup>21</sup> La marquise Boccapaduli et Alessandro Verri passent l'été 1794 et l'été 1795 dans le château de Pievofavera. Sur ce séjour, voir Nicola RAPONI, « Alessandro Verri a Pievofavera (1793-1795). Allarmi rivoluzionari e scoperta di un tranquillo rifugio nella provincia romana », *Archivio storico lombardo*, n° 131-132, 2005-2006, p. 221-263.

Domenico Genovesi, à prolonger le séjour à Naples, la marquise ayant dû rétablir sa santé avant d'arriver finalement à Rome le 23 décembre 1795.

*Voyage classique ou occasion d'exprimer une singularité ?*

Si le *Journal* s'oppose dans sa structure aux lettres et même à de nombreuses relations de voyage de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, son originalité est à relativiser et ne tient pas aux seuls effets du hasard de sa conservation. Celui-ci nous a restitué l'intégrité du voyage dans le Sud, recopié par D. Genovesi, alors que près des deux tiers des pages du Nord ont disparu, nous privant de la possibilité de reconstituer de façon exhaustive l'itinéraire<sup>22</sup>. Il a cependant existé un texte initialement continu, que la marquise n'a jamais souhaité publier et qu'elle n'a pas entrepris de réélaborer. La singularité de ce *Journal* tient donc à d'autres critères et en particulier à la manière d'écrire de la marquise. Le parcours original qu'elle décrit dans les Abruzzes ou la surreprésentation de Naples et de ses environs par rapport à Florence en portent témoignage<sup>23</sup>. Même si la marquise commence la plupart de ses descriptions de ville par l'inventaire des principaux monuments religieux ou civils, ce texte ne saurait être comparé à un récit linéaire. Par l'importance quantitative qu'il leur accorde, il privilégie des villes comme Naples, Milan et Florence, manifeste une prise de risque dans certains itinéraires, choisit de parler de nombreux aspects matériels et concrets qui figurent rarement dans les relations de voyage.

Il serait intéressant de comparer les descriptions de villes par la marquise avec celles des guides ou d'autres voyageurs et l'on ne peut que regretter à cet égard la disparition des pages sur Venise, où elle séjourne en plein moment d'afflux des émigrés français. Femme du monde, elle est sensible comme ses pairs à la proximité avec les représentants du pouvoir. Tout comme elle aime parler de la Cour à Milan, elle ne manque pas, quand elle visite Parme, de se rendre à Colorno, « lieu » où réside presque en permanence, rappelle-t-elle, « S.A.R. l'Infante di Parma ». Dans le même temps, de par sa composante de sociabilité et de curiosité, le voyage de la marquise incarnerait parfaitement le Grand Tour « au féminin » si son âge avancé ne contredisait pas ce modèle. Dans le signalement donné aux Inquisiteurs à son arrivée à Venise le 1<sup>er</sup> octobre 1794, c'est un groupe de neuf personnes qui descend à l'Albergo Reale, composé de la marquise, du « Cav. Alessandro Verri », du « Cav. Piero

---

<sup>22</sup> On trouve néanmoins trace par la correspondance de Verri des dates précises de deux séjours intercalés dans ceux de Venise (une semaine à Padoue) et de Milan (dix jours à Turin en janvier 1795).

<sup>23</sup> Seules 38 pages sont consacrées à Florence dans la première partie du *Viaggio* (p. 274-312) contre 176 pages à Naples et à ses environs dans la seconde partie (p. 23-199), et encore n'intègre-t-on pas ici le compte rendu de l'excursion à Bénévent et de l'accident survenu au retour. Certes le déséquilibre était présent dans les guides de l'époque, mais pas à ce point.

Malvolti » et de six domestiques<sup>24</sup>. On est ici en plein voyage d'Ancien Régime, aux antipodes d'une rupture avec le modèle nobiliaire.

Par-delà l'apparente conformité à un modèle social, fût-il en évolution, que penser des motivations de la marquise dans la conduite de son voyage, qui certes ne fut pas entrepris pour des motifs professionnels ? On y entrevoit surtout, comme chez Mme du Boccage ou Isabella Teotochi Albrizzi, un but de formation et d'augmentation des connaissances. N'incarnant pas encore tout à fait, malgré son intrépidité, la figure des grandes aventurières qui se mirent au XIX<sup>e</sup> siècle à conquérir le monde<sup>25</sup>, la marquise attribuait sans doute à son journal une fonction compensatoire, affirmant de ce fait moins une féminité de son regard que le souhait d'accéder à une culture générale qui n'était plus réservée aux seuls hommes<sup>26</sup>. Même si elle partit sous une certaine pression des circonstances, elle put, en tant que femme d'expérience, pratiquer son talent d'observatrice des choses concrètes, auquel s'ajoutait la volonté d'adopter un positionnement modeste et tactique par le seul fait de ne pas publier son journal. En usant de l'écriture sans la destiner à la diffusion, la marquise ne fait pas œuvre d'écrivain et n'assigne nullement à son texte un rôle de reconnaissance sociale immédiate, dont elle n'avait que faire. Le *Journal* amène alors à reposer le problème de savoir si Margherita fut seulement animatrice en surface de son salon ou eut une fonction intellectuelle réellement autonome, que la critique sur les Verri a tendu à sous-estimer<sup>27</sup>. Il nous permet de mesurer l'écart avec les lettres d'Alessandro Verri, riches d'informations pratiques sur la logistique financière du voyage et les moyens de transport utilisés. On peut ainsi considérer le texte écrit par la marquise comme un authentique lieu d'expression de sa personnalité et se demander si, à défaut de s'étendre sur ses sensations à la différence de Paolina Secco Suardo Grismondi<sup>28</sup>, elle n'en usa pas avant tout comme d'un espace de liberté, propre à lui permettre de manifester sa curiosité incessante et féconde.

---

<sup>24</sup> « Forestieri arrivati il primo corrente colla corriera di Firenze », Annotation des arrivées d'étrangers à Venise, octobre 1794-février [1795], Archivio di Stato di Venezia, Inquisitori di Stato, busta 772.

<sup>25</sup> Barbara HODGSON, *Les Aventurières, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles. Récits de femmes voyageuses*, Paris, Seuil, 2002 ; Alexandra LAPIERRE et Christel MOUCHARD, *Elles ont conquis le monde : les grandes aventurières 1850-1950*, Paris, Arthaud, 2007.

<sup>26</sup> C'est le point de vue retenu par Elisabeth GARMS-CORNIDES sur la littérature de voyage féminine (« Esiste un Grand Tour al femminile ? », dans Dinora CORSI (dir.), *Altrove. Viaggi di donne dall'Antichità al Novecento*, Rome, Viella, 1999, p. 182-183). La question de la féminité du regard de la marquise n'en reste pas moins posée.

<sup>27</sup> Cette question a été clairement posée par I. COLUCCI, « Il salotto. », *op. cit.*, p. 449.

<sup>28</sup> Cette comtesse née en 1746, qui tenait salon à Bergame, tira de son voyage en 1788 le poème « Il viaggio di Genova e di Toscana », dans *Poesie della contessa Paolina Secco-Suardo Grismondi, tra le pastorelle arcadi Lesbia Cidonia*, Bergame, Mazzoleni, 1820, p. 171-179.

## Une multiplicité de goûts et d'intérêts très personnels

La marquise Boccapaduli exprime dans son *Journal* une multiplicité de goûts, d'intérêts et d'enthousiasmes qui lui sont personnels, quoiqu'ils puissent également être considérés comme propres à son époque. Certes on ne se risquera pas pour autant à la ranger sous la bannière d'une écriture nécessairement « féminine ». Elisabeth Garms-Cornides a contesté de manière convaincante que cette définition restrictive ait un sens, en montrant que de nombreux hommes furent dans leurs relations de voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle attentifs à des intérêts supposés propres aux femmes, dès lors qu'ils épousaient les goûts de leur temps. Ainsi furent-ils sensibles à la vie quotidienne, à la manière de se vêtir et d'organiser la maison, à la position sociale de la femme, à la relation entre les sexes, à l'éducation des enfants, à l'alimentation, aux conditions sanitaires<sup>29</sup>. Il n'en reste pas moins que le regard que pose la marquise est celui d'une femme et que, même dans une écriture conforme à des modèles imposés, comme ici le journal de voyage ou ailleurs les journaux spirituels de religieuses, « l'invention d'un nouveau langage et d'un rapport plus libre – et désordonné, moins codifié – avec l'écriture peut se manifester<sup>30</sup> ». Il ne faut pas oublier non plus que nous avons affaire à une femme à la vie intellectuelle intense. La Boccapaduli a de solides amis et, depuis sa rencontre avec Alessandro Verri en 1767, elle s'est mise à lire des auteurs classiques comme Boccace et Bembo ou encore s'est passionnée pour Alfieri. Si elle possède peu de livres, à en juger par les 163 titres de sa bibliothèque, ces derniers ne sont guère typiques des bibliothèques féminines courantes à son époque<sup>31</sup>. Au lieu des belles-lettres ou des ouvrages de religion, on y trouve des titres relatifs aux antiquités, aux beaux-arts, à la géographie et aux voyages, aux sciences naturelles ainsi que des périodiques. La vie de la marquise est surtout marquée par un amour pour les sciences naturelles, des papillons aux coquillages, et l'on sait que Piranèse lui a installé dans le palais de la via in Arcione un cabinet scientifique avec des meubles dont l'un au moins était en style néo-égyptien. Le grand et unique portrait d'elle peint par Laurent Pécheux en 1776 fait allusion à ce cabinet<sup>32</sup>. Elle avait en outre une réputation de femme cultivée et ses relations intellectuelles, ses discussions avec doctes et savants, ses collections artistiques et naturalistes étaient bien connues des contemporains<sup>33</sup>.

<sup>29</sup> E. GARMS-CORNIDES, « Esiste un Grand Tour... ? », *op. cit.*, p. 180-181.

<sup>30</sup> Marina CAFFIERO, « Per una storia delle scritture delle donne a Roma in età moderna e contemporanea », introduction au volume *Scritture di donne. La memoria restituita*, Rome, Viella, 2007, p. 24. C'est moi qui traduis.

<sup>31</sup> Fabio TARZIA, « Libri e letture di una dilettante : il caso della marchesa Gentili e i progetti letterari di Alessandro Verri », dans ID., *Libri e Rivoluzione. Figure e mentalità nella Roma di fine 'ancien régime' (1770-1800)*, Milan, FrancoAngeli, 2000, p. 125-161.

<sup>32</sup> Grazietta BUTAZZI, « Moda e lumi. Il ritratto della marchesa Margherita Gentili Sparapani Boccapaduli di Laurent Pécheux », dans Liliana BARROERO et Stefano SUSINNO (dir.), *La città degli artisti nell'età di Pio VI*, numéro de *Roma moderna e contemporanea*, 2002, X, 1-2, p. 231-239.

<sup>33</sup> Marina PIERETTI, « Il *Viaggio d'Italia* di Margherita Sparapani Gentili Boccapaduli », dans Marina CAFFIERO et Manola Ida VENZO (dir.), *Scritture di donne. La memoria restituita*, Rome, Viella,

Partie le 1<sup>er</sup> avril 1793 de son casino ou villa près de la Porte San Lorenzo à Rome, et de retour dans la même villa le 21 décembre 1795, soit une absence de deux ans et demi, Margherita a fait voyager avec elle la riche expérience d'une femme qu'Alessandro Verri définissait comme « la seule européenne de Rome ». Au Palais Gentili à Rome, on lisait à haute voix dans le salon et il y avait un théâtre où la marquise jouait avec ses hôtes et donnait des concerts<sup>34</sup>. L'espace public que génère cette société n'avait rien à voir avec la société de cour. D'ailleurs, la maîtresse des lieux aimait l'habillement moderne à l'opposé des règles jusque-là en vigueur chez les dames de l'aristocratie<sup>35</sup>. Si elle s'habillait à l'anglaise, refusant les robes rigides à la française avec leurs paniers au profit d'un vêtement permettant de se mouvoir plus aisément, c'est qu'elle faisait état concrètement de sa modernité anti-courtisane. Il ne s'agissait pas pour elle de renier la richesse et la distinction sociale, et cette simplicité de costume n'en faisait pas une femme du peuple, mais elle correspondait à un programme idéologique. La marquise portait deux chaînes de montre à la mode, dont l'une arborait le portrait déjà cité de Laurent Pécheux, elle choisissait des vêtements et bijoux coûteux et des couleurs alors très en vogue, comme le rouge cerise, mais dans sa chevelure elle-même elle revendiquait le naturel contre l'artifice. Contre l'assignation à un rôle figé de femme placée en arrière-plan des hommes dans l'intelligence des choses et des savoirs, il s'agissait d'élaborer une forme d'émancipation qui passait moins par une masculinisation que par le brouillage des genres. Or, la singularité du regard de la marquise s'exprime aussi dans son lexique en même temps que dans le choix des objets qui fixent sa curiosité de voyageuse.

### **Le souci d'une expérimentation personnelle et méthodique**

Elle manifeste d'abord une vive attention aux paysages naturels et à l'ensemble des espaces qui s'interposent entre les villes ou se trouvent à leurs abords. Ce type d'attitude est plutôt nouveau de la part des voyageurs. Avant les années 1770, ceux-ci restaient largement confinés à l'intérieur de leur voiture, dont les rideaux étaient fermés lorsqu'ils traversaient les campagnes, et il a fallu le *Voyage en Italie* de Lalande en 1769<sup>36</sup> et toute une série de récits ou de guides postérieurs pour que soient promus les espaces montagneux et archéologiques. Les villes ensevelies d'Herculanum et Pompéi sont devenues

---

2007, p. 61-77, ici p. 66. Voir aussi EAD., « Margherita Sparapani Gentili Boccapaduli. Ritratto di un nobildonna romana (1735-1820) », dans *Donne a Roma. Ruoli sociali, presenze pubbliche e vite private (Rivista storica del Lazio, 2000-2001, VII-XIX, n° 13-14)*, p. 81-137.

<sup>34</sup> Marina CAFFIERO, « Questioni di salotto ? Sfera pubblica e ruoli femminili nel '700 », dans Maria Luisa BETRI et Elena BRAMBILLA (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia : tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise, Marsilio, 2004, p. 527-538, ici p. 534-535.

<sup>35</sup> G. BUTAZZI, « Moda e lumi. », *op. cit.* ; M. PIERETTI, « Il Viaggio d'Italia. », *op. cit.*

<sup>36</sup> Jérôme DE LALANDE, *Voyage d'un François en Italie fait dans les années 1765 et 1766*, Paris, Desaint, 1769, 8 vol.



essentielles dans tout parcours en Italie depuis leur découverte respective en 1738 et 1748, suivie de l'identification de Pompéi en 1763. Les voyages pittoresques de Saint-Non et Houël ont, dans les années 1780, lancé un mouvement d'intérêt pour l'Italie du Sud et la Sicile<sup>37</sup>.

Plus qu'au nord, malgré sa semaine passée sur les lacs et peut-être aussi en raison des lacunes du texte arrivé jusqu'à nous, c'est surtout au sud de l'Italie qu'elle dit sa jouissance face aux nombreux panoramas qui se déploient devant elle : de même qu'elle appréciait de voir du haut du jardin de Boboli la vue sur Florence et les collines, elle commence dès le début de la seconde partie de son voyage « à goûter de belles vues » le long de la côte Adriatique en quittant Giulianova, puis le spectacle des montagnes, des villes ou des villages au loin compense par ses « délicieux points de vue » le mauvais état des routes. Fait remarquable, c'est autour de sa position d'observatrice que s'organise et se mesure le paysage : « Plus je me rapprochais de Capoue et plus les montagnes s'éloignaient *de moi*<sup>38</sup> ». À Naples, depuis les fenêtres de l'Albergo Reale, « on jouit de l'aspect de la mer, et du Vésuve », tandis que le palais du duc Riario et la maison de Sir William Hamilton bénéficient tous deux « de vues splendides », le premier vers la Marina et le Vésuve entouré de ses campagnes cultivées, et la seconde « de toutes parts ». Montée sur le Vésuve, elle voit « les plus beaux tableaux qu'un pinceau brillant saurait mieux exprimer que moi » avec la mer, la ville de Naples qui « domine » sur cette côte et de l'autre côté des montagnes dont certaines sont déjà couvertes de neige. Cette jouissance, qu'exprime avec insistance l'usage du verbe *godere*, mêle également aux éléments naturels des artefacts, ainsi que le prouve la description de l'arrivée de la flotte anglaise au large de Livourne. Celle-ci fait profiter la marquise « d'un spectacle » que ne peuvent imaginer ceux qui n'en ont pas idée : « La mer semblait peuplée d'immenses Palais », s'exclame-t-elle, « les eaux en étaient toutes recouvertes ». Il est vrai que ce type d'enthousiasme était à l'époque assez fréquent, comme le révèle une note du consul de France à Venise en 1793<sup>39</sup>. Mais le contraste est en l'occurrence frappant par rapport à l'intérieur de la ville de Livourne jugé étroit avec ses « habitations toutes serrées ». Livourne « n'a aucune vue », écrit-elle : en dehors de la grand'rue on n'y trouve que des « espèces de ruelles ».

Le paysage est pour la marquise un espace expérimenté. Après avoir enduré la neige à Milan de Noël à la fin février, la navigation sur le lac de Lugano à bord de « très mauvaises barques » s'avère traumatisante. La vive attention qu'elle prête à l'état matériel de la chaussée rappelle de son côté le journal manuscrit où Charles-André d'Herculais, officier dauphinois, narre son

---

<sup>37</sup> Jean-Claude Richard DE SAINT-NON, *Voyage pittoresque ou description des Royaumes de Naples et de Sicile*, Paris, impr. de Clousier, 1781-1786, 4 vol. ; Jean HOÛEL, *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari*, Paris, Impr. de Monsieur, 1782-1787, 4 vol.

<sup>38</sup> Tous les passages du Journal de la marquise ont été traduits par moi ; les italiques sont aussi de moi.

<sup>39</sup> Note du consul Denis Leblond du 4 juin 1793, Ministère des Affaires Étrangères, Centre des Archives Diplomatiques de Nantes, 724PO/1/7.

voyage d'Italie jusqu'à Naples en 1781-1782<sup>40</sup>. L'espace de la route est décrit avec précision parce que c'est une composante essentielle de l'expérience du voyageur, sur laquelle il y a à voir et à dire. On retrouve aussi dans le *Journal* de la marquise un peu de l'élan explorateur d'une série de nobles dauphinois qui arpentèrent les montagnes du Dauphiné dans les années 1780<sup>41</sup>. Sur les pentes du Vésuve, elle observe la matière et les couleurs des roches, expérimente la lave, se confronte en femme qui marche avec les aspérités du sol et les inconvénients de la chaleur et la fumée. Elle procède par ailleurs volontiers à un inventaire des animaux et végétaux. Elle aime à scruter le corps des brebis, à se détailler les lièvres, les porcs ou les souris, les bois de pins ou les campagnes entières couvertes de choux. Elle est sensible à l'organisation d'un paysage cultivé, mais déplore aussi le désordre autour d'une auberge des Abruzzes, à Rocca, où la confusion des vignes et des arbres fruitiers parmi les saules et les chênes « donne l'aspect d'une forêt ».

Les techniques retiennent son attention, depuis la forme des tonneaux ou l'art d'enlever la neige jusqu'aux modes de navigation. Sur les lacs du nord, elle prend soin de décrire chaque barque. Elle visite à Livourne les navires de guerre et, quand elle monte à bord, elle tient à préciser : « j'observai avec plaisir chaque chose ». Cette liberté du coup d'œil l'intéresse davantage que de se faire inviter à déjeuner. Elle suggère avoir joui d'un spectacle analogue à Venise et un discours spécialisé s'ensuit sur les types d'embarcations qu'elle a vues depuis le début de son voyage : chébec, galère, corvette, bucentaure, péotte, *burchiello*, gondole. Fouineuse d'objets, elle n'est pas moins attentive au développement industriel et à l'actualité militaire.

La marquise enfin est intéressée par l'histoire naturelle. Cela n'étonne pas quand on se souvient de sa fièvre de collectionneuse, dont Isabella Colucci a souligné la modernité qui l'amena à adopter une méthodologie sélective et classificatoire<sup>42</sup>. Dans la préface de la seconde partie du voyage, le fidèle Genovesi rappelle qu'elle a « passé du temps à observer la naturelle exposition des lieux » et que « sa profonde érudition sur l'Histoire Naturelle » en a fait la fondatrice des cabinets de cette classe. De fait, elle s'attarde sur les roches qu'elle rencontre dans la nature et sur les objets des collections qu'elle visite. Elle se réjouit de voir la collection d'histoire naturelle que le fils du duc de Parme, le prince héréditaire Lodovico, a constituée dans le château de Colorno. À Florence elle décrit outre la manufacture de Pierres dures le « Cabinet de machines physiques », qu'elle juge « le plus abondant [...] d'Europe et aussi le

---

<sup>40</sup> Gilles BERTRAND, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII<sup>e</sup> siècle-début XIX<sup>e</sup> siècle*, Rome, École française de Rome, 2008, p. 540.

<sup>41</sup> Gilles BERTRAND, « Construire un discours sur la montagne : nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v. 1760-v. 1820) », dans Gilles BERTRAND et Alain GUYOT (dir.), *Discours sur la montagne (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Rhétorique, science, esthétique*, Berne, Peter Lang, 2001, t. 1-2, p. 93-130 (*Compar(a)ison. An International Journal of Comparative Literature*, n° 8, 2001).

<sup>42</sup> I. COLUCCI, « Il salotto », *op. cit.*, p. 457-464.

plus improductif» en raison des cabales qui ont eu raison des efforts de divulgation scientifique du « valeureux » Fontana<sup>43</sup>. Surtout elle juge par elle-même. Elle note sur la face extérieure de l'amphithéâtre de Domitien, près de la Solfatare, « un tuf noirâtre que *je juge* être de la lave », puis des stucs lui « appaurent nouveaux, *ne les ayant pas observés* dans d'autres arènes<sup>44</sup> ». Procédant par hypothèses, observations et comparaisons, sa démarche méthodique l'amène à user de formules telles que « on croit que », « moi je crois », « si après un examen qui me coûta de gros efforts je peux risquer mon jugement ». C'est ainsi qu'elle entreprend de démythifier, comme on le verra plus loin, les légendes courant sur la grotte de la Sibylle.

### *Décrire les usages et coutumes*

La marquise aime décrire les usages et coutumes. Moins qu'aux salons, certes pas aussi célèbres qu'à Rome à cette époque<sup>45</sup>, c'est au « Grand Théâtre » de la Scala qu'elle s'intéresse dans de longues pages du *Journal* parce qu'elle y cueille une sorte de vitrine de la vie publique milanaise. Elle note qu'à Livourne les femmes vont comme les hommes au café, mais marque son impatience face aux mœurs égalisatrices car il lui semble être toujours en mauvaise compagnie dans cette ville, n'ayant envie d'adresser la parole à personne même si elle rencontre parfois des personnes cordiales. Et de conclure qu'elle a l'impression d'être dans « le Pays de l'égalité française », avec de surcroît le fait de ne pas y trouver le « vernis de la politesse ». Il faut dire que Livourne lui renvoie une image très négative de la sociabilité : la mentalité commerçante y règne en maîtresse, chacun y est occupé de ses affaires, les rapports ne sont pas en général agréables et pour tout dire, « il n'y a pas de noblesse ». Ailleurs elle observe avec gourmandise les tenues des deux sexes comme à Milan et plus précisément les costumes pittoresques des femmes, s'arrêtant aux coiffures des paysannes lombardes ou parmesanes et comparant les costumes de Castel di Sangro avec ceux de Nettuno. Elle ne s'empêche pas de marquer sa distance avec les comportements rustiques et grossiers des habitants de Capoue tout en décrivant avec soin leurs vêtements.

Mais elle n'est pas seulement une spectatrice passive. Sa description de l'église de San Ferdinando à Naples est emblématique de sa capacité à dépasser la description rapide des œuvres d'art ou des vêtements caractéristiques, et à prêter une attention aiguë aux faits de mœurs, aux comportements des individus, s'étonnant par exemple de voir si peu de personnes s'agenouiller au moment de l'élévation. C'est ainsi qu'elle enquête, qu'elle interroge, qu'elle parle

<sup>43</sup> « Florence », *Viaggio*, première partie, Fondo Novati, busta 48, fasc. 194. 63, f. 12.

<sup>44</sup> *Viaggio*, seconde partie, f. 189.

<sup>45</sup> Sur la réticence de la culture lombarde du XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Pietro Verri compris, à l'égard d'une publicité des lieux de rencontre privée, voir l'intervention de Carlo Capra dans M. L. BETRI et E. BRAMBILLA (dir.), *Salotti e ruolo femminile...*, *op. cit.*, p. 244-245.

avec des personnes de toutes les classes sociales pour en savoir davantage sur ce qu'elle voit. Elle s'intéresse de près aux sépultures et aux cérémonies, décrivant à Milan la manière de porter les morts, à Livourne les tombes et cimetières des différentes nations ainsi que les rites funéraires catholiques, puis à Naples la procession de Saint-Janvier et la manière de rendre les honneurs funèbres, avec encore la description d'une procession. S'inscrivant dans le regain d'intérêt des élites pour les *lazzaroni*<sup>46</sup>, elle n'hésite pas à aborder les passants pour mieux connaître les pratiques populaires. La même curiosité et le désir de se placer dans la position de l'enquêteur l'amènent à décrire les usages du théâtre San Carlo, la conduite sportive des voitures, l'importance des modes anglaises ou les pratiques du tribunal du Vicariat à Naples, dont elle peut rendre compte pour avoir assisté à un procès et entendu le récit de l'action menée par un prêtre qui s'était senti offensé par un travestissement sacrilège en temps de carnaval.

Son journal est constellé de rencontres qui transparaissent à travers l'utilisation qu'elle en fait pour se mettre à distance des informations qu'elle transmet. Les gardes que la marquise engage pour protéger sa petite troupe de possibles assassins dans la traversée des Abruzzes sont eux-mêmes des médiateurs, qui narrent pendant le voyage des épisodes de brigandage. Tout au long du *Journal* on a l'écho de ce qui a été dit à la voyageuse : « la curiosité me poussa à demander ce que c'était, et je sus [...] ». Elle utilise de nombreux guides plus ou moins explicites : accompagnateurs, conducteurs, paysans. Elle profite aussi de certains intermédiaires comme par exemple le sculpteur Deste pour aller voir le groupe de Canova dont il sera un peu plus loin question chez le marquis Berio à Naples. Elle manifeste la même prudence que Lalande dans son *Voyage en Italie* quand, pour ne pas assumer la responsabilité d'un constat, elle s'en décharge sur ce qui est dit par d'autres : « me dirent-ils », « qu'ils supposent avoir été », « dont on dit que s'y trouva », « où pieusement on croit que fut emprisonné Saint Janvier », « qu'on dit correspondre », « on dit qu'il [le Vésuve] s'abaissa ». Elle est attentive aux faits de langue, jusqu'aux traits de prononciation à Naples, ce qui renvoie à sa propre manière de s'exprimer, caractérisée notamment par le recours à quelques mots français (*perter* pour parler, *pandul* pour pendule, *budoire* pour boudoir, etc.).

Ainsi transparaissent tout à la fois un regard critique qui se rattache aux Lumières et le positionnement d'une individualité qui ne se soumet pas aux autorités. Dans la ligne inaugurée par Baudelot de Dairval en 1686<sup>47</sup> et poursuivie pendant plus d'un siècle, elle veut voir et éprouver par elle-même.

---

<sup>46</sup> Élisabeth CHEVALLIER, « Le lazzerone napolitain vu par les voyageurs étrangers du XVIII<sup>e</sup> siècle : est-il bon, est-il méchant ? », *Bulletin de l'Association amicale des anciennes élèves de l'ENS de Fontenay-aux-Roses*, n° 90, novembre 1970, p. 18-29.

<sup>47</sup> Charles César BAUDELLOT DE DAIRVAL, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquitez procure aux sçavans*, Paris, Pierre Aubouin et Pierre Émery, 1686, 2 t.

*Jugements sur l'art et curiosité patrimoniale*

Les jugements sur l'art sont fréquents sous la plume de la marquise. Ce n'est ni en artiste, ni en connaisseuse, ni en curieuse qu'elle visite l'Italie, même si elle possède un discernement certain pour juger de l'art, propre au connaisseur, et participe de la tendance des curieux à accumuler des objets. Se posant moins en personne qui sait ou qui amasse des œuvres que comme quelqu'un qui les goûte et a de l'affection pour elles, c'est bien un voyage d'amatrice qu'elle accomplit, pour reprendre les distinctions de C. Guichard<sup>48</sup>. Le goût se rattache chez elle au loisir cultivé, sans que cela l'empêche de se comporter à l'occasion en experte dans les choses de l'art. Elle juge beaucoup, distribue de bons et de mauvais points, partage avec les décennies antérieures un mépris classique à l'égard du « goût gothique » et des architectures des « temps reculés » du Moyen Âge qu'elle voit à Bénévent comme des décorations plus récentes d'églises ou de couvents napolitains qui n'ont « rien de rare, ni de beau ». La surprise que lui procurent les œuvres va pour elle de pair avec une idée de leur noblesse. À Parme l'accrochent la « vérité » et la « noble douleur » d'un *Christ mort* du Corrège, ou la « couleur », la « grâce » et la « noblesse » des personnages de la *Madonne de Saint-Jérôme* du même peintre, qu'elle juge être un « chef d'œuvre », tandis que d'autres tableaux à l'Académie des Beaux-Arts n'ont « rien de surprenant ». La marquise est sensible aux critères qui concernent la manière d'exposer et présenter les œuvres. Elle relève au « Musée des Tableaux, et Statues » de Florence le travail accompli par le surintendant Puccini qui « est en train de mettre [les œuvres] en ordre selon la chronologie des auteurs des [diverses] époques et les progrès des arts ». Passionnée de Canova, comme le révèle sa correspondance avec l'artiste<sup>49</sup>, elle décrit à Naples la manière dont le marquis Berio a disposé le groupe de *Vénus et Adonis* dans un temple circulaire qui permet de tourner autour de la statue et où un éclairage nocturne vise à « obtenir le plus grand effet ».

Son intérêt pour l'Antiquité est pleinement de son époque et préfigure l'intérêt archéologique que manifestent nombre de ses contemporains, comme par exemple l'ingénieur des Ponts et chaussées Prony lorsqu'il viendra passer un an à Rome en 1810-1811<sup>50</sup>. À Naples, les catacombes la ravissent. Elle consacre de plus nombreuses pages à Pompéi qu'à Herculaneum et s'étend largement sur Baïa et les Champs Phlégréens qui constituent le versant plus traditionnel de la visite à Naples. Même en ruines un temple de Vénus « montre encore sa grandeur » et elle n'hésite pas à visiter des lieux et monuments connus, comme à Pozzuoli le Temple dit de Jupiter Sérapis ou la grotte de la

<sup>48</sup> Charlotte GUICHARD, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2008.

<sup>49</sup> Isabella COLUCCI, « Antonio Canova, la marchesa Margherita Boccapaduli e Alessandro Verri: lettere e altre testimonianze inedite », *Paragone Arte*, 49, 1998, n° 579, « Ricerche d'archivio », p. 64-74.

<sup>50</sup> Gaspard RICHE DE PRONY, « Mission de Rome, 7 octobre 1810-27 novembre 1811 », dans *Journaux des missions en Italie de Gaspard Riche de Prony* (Champs-sur-Marne, Archives de l'École des Ponts et chaussées, ms. 1817, vol. 2).

Sibylle. Elle s'avère ainsi être une voyageuse cultivée, curieuse des nouveautés sur lesquelles elle est très bien informée mais non pas moins attentive à parcourir les lieux déjà connus.

Elle aime décrire les statues, vases, pierres, lampadaires, tissus, et commenter la forme et les couleurs des meubles de toutes sortes. Son sens des objets décoratifs, qu'elle se plaît à détailler et décompter en prenant son temps, rend très vivantes à Naples ses descriptions du théâtre San Carlo, du Palais de Caserta ou du Palais Acton. Elle apprécie tout particulièrement les modes et le style anglais depuis le palais du comte Belgioioso à Milan jusqu'à la maison du « peintre de cour » Hackert à Naples, qu'elle juge « bien meublée », avec « simplicité et élégance ». Sa pratique des visites personnelles d'ateliers tant chez Hackert que dans l'atelier de Tischbein se relie par ailleurs à une mode alors courante, attestée notamment à Lyon, et favorise le contact direct avec les artistes et leurs œuvres.

Elle manifeste souvent dans le *Journal* une attention à la préservation du patrimoine. À Parme, elle regrette que le *Christ avec les douze apôtres* peints par le Corrège à la coupole de Saint-Jean l'Évangéliste « reste obscur *pour bien en jouir* » et elle s'intéresse dans une galerie de l'Académie des Beaux-Arts aux statues trouvées à Veleia, « bien conservées, et de belle manière ». Elle juge aussi que le parterre de l'ancien Théâtre est trop « abîmé pour servir mais non pas pour qu'on le voie ». Place est ainsi faite à la jouissance patrimoniale. Au Palais Pitti à Florence, la *Vierge à la chaise* de Raphaël « commence à souffrir ». Si Montesquieu annonçait déjà cette sensibilité lors de son voyage en Italie de 1728-1729<sup>51</sup>, le *Journal* de la marquise y introduit néanmoins une forte présence de son moi en tant qu'instance légitimante de la qualité préservée des objets de sciences et d'art.

### L'intérêt porté à la construction d'une figure personnelle de la voyageuse

Certes le *Journal* nous montre une voyageuse en action, qui décrit une multitude de lieux et de scènes. Mais il est surtout original par l'insertion de traces du moi, à commencer par l'usage continu de la première personne du passé simple (*passai, mi trovai, smontai, salii, feci dimandare, osservai...*). On peut traquer les formes de la présence du moi à travers la manière dont s'organisent le récit, certains choix lexicaux et le recours à l'anecdote et aux comptes rendus de péripéties.

Le voyage est d'entrée de jeu motivé par le souci de rompre avec le cercle mondain qui formait les habitudes de la marquise à Rome. Son fidèle secrétaire, Domenico Genovesi, le souligne dès la préface qu'il rédige en tête de

---

<sup>51</sup> Gilles BERTRAND, « L'attention au patrimoine chez les 'gens de lettres' du XVIII<sup>e</sup> siècle. Réflexions autour du cas du voyage de Montesquieu en Italie », dans Sandra COSTA et Maria Luigia PAGLIANI (dir.), *Connaître, conserver, diffuser le patrimoine artistique et historique. Aspects institutionnels et dimensions socio-économiques*, Bologne-Grenoble, Istituto per i Beni culturali della Regione Emilia-Romagna-CRHIPA, 2006, p. 81-103.

sa transcription de la seconde partie du journal, racontant le voyage dans le Sud de Pievefavera à Rome par Castel di Sangro et Naples :

Si ce n'est pas une nouveauté que d'écrire le Voyage d'Italie, il est en revanche très nouveau que cela soit le fait d'une Dame Romaine, laquelle en renonçant aux cercles, aux salons, au faste des cours, a employé son temps à observer l'exposition naturelle des lieux, les travaux de l'art, les restes des anciennes splendeurs, et ces monuments qui ont du crédit dans les récits.

Bien qu'elle mène à Milan une sociabilité active et déplore qu'à Livourne, où elle a comme ailleurs des connaissances, les personnes « connaissent peu ces manières communes à la Bonne société », la marquise Boccapaduli ne cesse de revendiquer une forme de liberté en voyage. Elle n'hésite pas à dire que les conversations lui pèsent quand elle va chez quelqu'un. Ainsi se lamente-t-elle chez un M. Basile qui la reçoit à souper dans sa villa à Castellammare, peu avant Pescara, de l'« habituel ennui de ces conversations où l'on n'était jamais libres ». Elle juge avec liberté, dit ses goûts, ses humeurs et ses enthousiasmes, précise ce qu'elle aime ou n'aime pas. À propos du théâtre, elle assure comme narratrice le lien entre Venise, visitée avant, et Naples, vue après, pour dire que dans les deux cas la simple comédie y est « insupportable ». Elle suggère une certaine gourmandise quand elle évoque les dragées à Sulmona, les glaces à Naples, les vins rouges de Baïa exportés jusqu'en Amérique, les huîtres du lac de Fusaro qu'elle juge nettement meilleures que celles de Naples ou le chocolat à Velletri. Elle n'oublie d'ailleurs pas de signaler à Pompéi une pièce à l'usage des prêtres derrière le temple d'Isis, où furent trouvés des aliments, en particulier du raisin et du jambon.

Elle fait surtout de sa curiosité le moteur de son voyage, prévalant sur les difficultés qui en résultent. Le désir d'examiner la grotte de la Sibylle l'amène à passer sur l'inconfort des souterrains et braver la présence de l'eau en se faisant porter sur les épaules par les hommes trouvés sur place :

J'entrai donc dans cette grotte, et le désir d'examiner un lieu si célèbre *me fit ressentir comme moins incommode* le tour dans ces souterrains que j'observai avec attention à la lumière claire de quelques torches que je fis venir. Si après un examen *qui me coûta beaucoup d'effort* je peux m'avancer à risquer un jugement, je dirai que la grotte si vantée de la Sibylle de Cumes n'est qu'une très ancienne carrière de tuf semblable à celles d'aujourd'hui, dont j'en ai vu plusieurs à côté de Naples.

Du coup, dans ce même paragraphe dont le titre traduit sa prise de distance face aux idées reçues – « Grottes correspondant à celle de la Sibylle » – elle donne toute sa place à une interprétation personnelle :

Au vu de l'ébauche d'une échelle creusée à même le tuf, et qu'ils *font passer* pour une échelle secrète de la Sibylle, *je crois quant à moi* qu'elle était prédisposée pour faciliter le transport des pierres depuis les carrières supérieures, et que celles-ci furent sans doute ouvertes pour acheminer les matériaux vers la ville proche de Cumes. *Moi donc qui connais bien* nos carrières modernes, *je ne peux moins que déclarer* que de telles grottes sont

ennoblies par un élan d'imagination poétique et que cela aura été précieux jusqu'à ce que l'histoire se sera dépouillée de certaines des opinions fabuleuses qui l'entouraient.

Elle met en doute, se fait accorder les délais qu'elle estime nécessaires, employant « autant de temps qu'il me plut » pour observer l'ampoule du sang de Saint-Janvier, et elle se dit perplexe sur le lieu où le saint aurait été tenu en prison dans l'amphithéâtre de Domitien – « hypothèse », juge-t-elle. Faisant sienne la leçon de Misson<sup>52</sup> un siècle plus tôt, en 1691, elle veut voir de ses propres yeux la Solfatara afin de confronter le lieu réel avec sa réputation : « je n'omettai pas de faire cette excursion, étant désireuse de reconnaître de mes propres yeux ce que la renommée m'en avait depuis longtemps indiqué ».

Par ce travail de démystification, la marquise s'inscrit dans la lignée rationaliste et critique des Lumières et construit un raisonnement qui met en avant sa capacité de jugement. Cette manière de procéder se retrouve dans son appréciation sur le peuple de Bénévent, qui lui a « semblé docile et tranquille, *pour autant que je puisse en juger* sur la base des personnes avec lesquelles j'ai eu affaire ».

La marquise Boccapaduli est également attentive aux tromperies qu'elle subit en voyage. Ayant horreur d'être abusée, elle relève de façon systématique les cas dont elle se souvient. Dès le départ de la seconde partie du voyage, elle s'afflige à Giulianova de l'attitude d'un prêtre qui maugrée pour n'avoir pas reçu l'argent qu'il attendait, puis tout au long de son parcours dans les auberges et hôtelleries, jusqu'à la « détestable auberge de Baia », on retrouve ce lieu commun des récits de voyage qui prend sous sa plume une particulière acuité. Enfin, au retour de Bénévent après son accident du 2 décembre, les diverses personnes rencontrées témoignent à ses yeux de bien peu d'empressement à aider la victime principale (elle-même), y compris le fameux médecin Cotugno qui s'était pourtant montré attentif à son égard à Rome et qui par l'intermédiaire de Bartolomeo, le fidèle domestique de la marquise, renvoie cette dernière à un chirurgien : « Mais Bartolomeo s'entendit répondre avec une placide gravité esculapienne que ce cas relevait d'un chirurgien, et que lui comme médecin n'était pas concerné ».

Son goût pour l'anecdote et plus largement pour le récit amène enfin la marquise à mettre en scène son corps. Cette démarche peut prendre la forme toute simple de l'expression d'une gêne, comme à Florence lorsqu'elle déplore la poussière qui « suffoque » à la promenade des Cascine. On note ici une différence avec l'usage traditionnel de l'anecdote dans un certain nombre de récits de voyage en Italie comme ceux de Misson, Guyot de Merville ou Grosley<sup>53</sup>, chez lesquels elle remplit plutôt une fonction d'ornement de la

<sup>52</sup> M. MISSON, *Nouveau Voyage d'Italie, fait en l'année 1688*, La Haye, H. van Bulderen, 1691, 2 vol. (rééd. jusqu'en 1743).

<sup>53</sup> Michel GUYOT DE MERVILLE, *Voyage historique d'Italie contenant des recherches exactes sur le gouvernement, les mœurs, les fêtes.*, La Haye, 1729, 2 vol. ; Pierre-Jean GROSLEY, *Nouveaux mémoires ou Observations sur l'Italie et sur les Italiens*, Londres, J. Nourse, 1764.



narration et n'engage pas à proprement parler le corps du voyageur. Il en va tout autrement dans le *Journal* de la marquise. La meilleure preuve de la participation de cet art à un processus d'individuation nous est donnée dans le récit de son accident au retour de Bénévent, lorsque le 2 décembre 1795 la voiture verse et que la marquise est écrasée sous le poids de ses deux compagnons de voyage Alessandro Verri et Domenico Genovesi. Elle détaille alors les douleurs physiques ressenties dans son corps, celui-ci devenant un sujet de l'expérience du voyage, l'objet même du récit à la faveur d'une véritable analyse clinique :

Je m'aperçus que je n'étais nulle part grièvement blessée car tous mes membres répondaient à l'exception du bras droit dont je me lamentais grandement, bien que je pouvais un peu le mouvoir, d'où après diverses observations on conclut qu'il n'y avait pas de fracture, ce que confirmait la douleur qui ne se manifestait pas de façon spasmodique. [...] Pendant ce temps la voiture étant réduite à un amas de ruines, [...] il fallut se diriger vers la ville, où l'on avait aussitôt envoyé le garçon à cheval pour expédier une voiture à notre rencontre. Mes jambes n'étaient pas touchées, mais je souffrais d'une forte pression sous la mamelle gauche, qui m'ôtait le souffle au point que les autres craignaient et que je craignais moi aussi de devoir m'évanouir, ou de souffrir l'assaut de convulsions.

Le lecteur est informé des conséquences de l'accident lorsque, à l'approche de son hôtel napolitain, l'Albergo Reale, elle est « sur le point de s'évanouir » et « quasiment privée de ses sens », puis la narratrice évoque le traitement que le chirurgien lui procura et les douleurs qu'elle continua de subir « pendant cinq ou six nuits ».

## Conclusion

La marquise Boccapaduli nous offre dans les pages de son *Journal* l'exemple d'une écriture aussi libre que la manière dont elle concevait le voyage et plus généralement sa vie sociale. À l'extrême fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et alors que l'Italie n'a pas encore entamé sa révolution, elle utilise son journal comme un lieu propice à la démonstration de sa liberté. Liberté avec les codes du genre de la relation de voyage, fussent-ils alors hybrides, puisqu'elle rompt avec l'habitude de la lettre et choisit le journal sans pour autant s'astreindre à consigner au jour le jour ce qu'elle fait. Liberté avec les itinéraires, puisqu'à côté d'étapes classiques pour les Italiens eux-mêmes dans les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme Venise, Florence ou Naples, elle ajoute des parcours totalement neufs dans les Abruzzes, prend le risque d'être bloquée par les neiges à Turin ou de vivre des expériences qui mettent son corps en péril pourvu qu'elle puisse satisfaire son impératif de curiosité. Liberté dans les objets, car si elle aime voir des lieux ou monuments alors à la mode, comme les villes antiques ensevelies, elle en explore d'autres qu'il lui faut conquérir à force d'intermédiaires, depuis les collections privées jusqu'aux sites d'accès difficile, et elle se plaît à observer les comportements de personnes qui n'appartiennent pas à son groupe social. Liberté de ton enfin, car elle juge qui elle veut et comme

elle veut, profitant de ce journal manuscrit qu'elle ne destine à aucune publication.

Ce faisant, et alors même qu'on ne lui connaît que peu d'écrits en dehors de quelques lettres<sup>54</sup>, le *Journal* s'avère comme le lieu d'expression par excellence d'une liberté par l'écriture. Il montre comment une femme qui voyage avec sa « famille » atypique, composée d'un chevalier servent, Verri, d'un jeune protégé, Pietro Malvolti, d'un fidèle secrétaire et ami, Genovesi, et de domestiques à toute épreuve, parvient à accomplir une forme de révolution. L'écriture pour elle n'est pas un rite social, elle n'y recherche pas le dialogue avec une consœur ou un ami, elle se soucie peu des équilibres entre les sujets qu'elle aborde : tout au contraire elle se présente, à l'instar de ce qu'a été le voyage lui-même pour son auteur, comme un terrain d'expérimentation où se donne librement à lire l'histoire d'une curiosité en mouvement et celle d'un corps qui désire, qui aime les paysages, les statues de Canova et les huîtres du lac de Fusaro, et qui s'offre aussi comme un corps souffrant, se mesurant à l'aspérité ou à la chaleur des roches sur lesquelles elle se risque à marcher. Or, au service de ce projet d'une grande modernité, à peu d'années des voyages de Humboldt et au seuil de l'âge romantique, ce que nous-mêmes nous rencontrons est un art du récit. La marquise devient unique en racontant et en se racontant, en cultivant le sens du détail concret, le goût pour les objets du vaste monde, de la campagne aux appartements particuliers. Ce qui la rend unique, c'est de construire son sujet observant en l'arrachant aux contraintes de la sociabilité, des modes (qu'elle n'ignore pourtant pas) et du regard des autres. Sa sobriété de ton lui permet de manifester son individualité en jugeant ce qu'elle expérimente, mais sans jamais se laisser aller à des expressions d'enthousiasme abstrait ou générique.

Aussi n'est-ce pas le moindre des paradoxes que la première partie de ce journal de voyage ne nous soit plus connue que par quelques fragments recopiés par Alessandro Giuliani en 1917<sup>55</sup> et que la seconde soit jusqu'à ce jour restée enfouie dans les Archives d'État de Rome. D'ici peu cet ensemble sera mis au jour par l'éditeur romain Viella. Il reste que l'absence d'intérêt de la marquise à l'égard d'une publication atteste, même si le cas est loin d'être isolé, d'une fonction essentielle de l'écriture dans son rapport avec le corps voyageur : une forme de thérapie à usage personnel, livrée sans nul souci de didactisme ou de postérité au grand trou noir des siècles.

---

<sup>54</sup> Rien à voir, par conséquent, avec la longue chaîne des femmes qui dans l'Europe des Lumières s'intéressèrent aux sciences et qui, comme Émilie du Châtelet, laissèrent des écrits substantiels. Sur l'autobiographie tardive de la marquise, restée manuscrite, voir les articles déjà cités de M. Pieretti.

<sup>55</sup> Voir *supra* note 5.



*L'INDIVIDU AU CŒUR DU RÉCIT DE VOYAGE ?  
UNE ANALYSE COMPARÉE DU JOURNAL ET DE LA  
CORRESPONDANCE D'ITALIE DE SIMON-LOUIS DU RY (1776-1777)*

Adeline REGE

Né en 1726 à Cassel, au centre de l'Allemagne, dans une famille de réfugiés huguenots qui avait quitté la France après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, Simon-Louis Du Ry<sup>1</sup> embrassa la carrière d'architecte pour succéder à son grand-père et à son père en tant qu'architecte du landgrave de Hesse-Cassel. En 1746, le *Statthalter* Guillaume de Hesse-Cassel, qui gouvernait la principauté en lieu et place de son frère Frédéric, alors roi de Suède, remarqua le talent de Simon-Louis Du Ry pour le dessin et entreprit de l'encourager. Cassel ne disposant pas, à cette époque, d'académie d'art ni d'ateliers de maîtres réputés, Guillaume de Hesse-Cassel décida d'envoyer le jeune architecte à l'étranger.

Après deux ans à Stockholm, de 1746 à 1748, Simon-Louis poursuivit son apprentissage à Paris, de 1748 à 1752. Après un court séjour de quelques semaines dans les Provinces-Unies, Simon-Louis rentra chez lui à Cassel au début du mois d'octobre 1752. Au printemps 1753, il partit pour l'Italie, qu'il parcourut pendant trois ans. En décembre 1776, Simon-Louis y retourna, cette fois-ci en tant qu'architecte et surintendant des bâtiments de la principauté de Hesse-Cassel et membre de la nombreuse suite qui accompagnait le landgrave Frédéric II de Hesse-Cassel. Après avoir passé quatre mois à sillonner la péninsule de Vérone à Naples, en passant par Venise, Bologne et Rome, à visiter les sites archéologiques, les églises et les palais, à rendre visite au pape et au roi des Deux-Siciles, mais aussi à acheter des œuvres d'art pour les collections du landgrave, les voyageurs regagnèrent Cassel au printemps 1777.

---

<sup>1</sup> Sur Simon-Louis Du Ry, voir : Hans-Kurt BOEHLKE, *Simon-Louis Du Ry als Stadtbaumeister Landgraf Friedrichs II. von Hessen-Kassel*, Cassel, Bärenreiter, 1958 ; ID., *Simon-Louis Du Ry : ein Wegbereiter klassizistischer Architektur in Deutschland*, Cassel, Stauda, 1980 ; Gerd FENNER, « Zum Studienaufenthalt des Kasseler Architekten Simon-Louis Du Ry in Stockholm (1746–1748) », dans Helmut BURMEISTER, (dir.), *Friedrich König von Schweden, Landgraf von Hessen-Kassel. Studien zu Leben und Wirken eines umstrittenen Fürsten*, Hofgeismar, Verein für hessische Geschichte und Landeskunde, 2003, p. 387-402 ; Otto GERLAND, *Paul, Charles und Simon-Louis Du Ry, eine Künstlerfamilie der Barockzeit*, Stuttgart, Neff, 1895.

Simon-Louis, malgré quelques nouvelles occasions, n'entreprit plus de long périple à l'étranger jusqu'à son décès, dans sa ville natale, en 1799.

Les archives de la famille Du Ry sont parvenues jusqu'à nous avec très peu de pertes. Elles sont conservées de nos jours à Cassel, au sein de la collection des arts graphiques (*Graphische Sammlung*) des Musées de Hesse-Cassel (*Museumslandschaft Hessen-Kassel*) au château de la Wilhelmshöhe, ainsi qu'au département des manuscrits (*Handschriftenabteilung*) de la Bibliothèque Murhard (*Landes- und Murhardsche Bibliothek der Stadt Kassel*). Outre de nombreux papiers de famille, le fonds se distingue par une quantité très importante de récits de voyage. L'historien a ainsi à sa disposition la quasi-totalité des lettres écrites par Simon-Louis pendant ses voyages en Suède, en France, dans les Provinces-Unies, et en Italie, ainsi que des extraits du journal<sup>2</sup> de son second voyage en Italie, et des mémoires thématiques sur le Vésuve et sur le site antique d'Herculanum. Au total, ce sont environ 250 lettres, sept fragments de journal, et trois mémoires qui nous renseignent sur ces périple. Ma thèse de doctorat<sup>3</sup> a proposé la première édition critique de l'intégralité de ces manuscrits, qui sont, dans leur écrasante majorité, écrits en français, puisque la langue française fut pratiquée dans la famille, à côté de l'allemand, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les récits de voyage sont des documents polymorphes. Avec les autobiographies, les journaux intimes, les livres de raison, ils font partie de ce que l'on a appelé les ego-documents, ou les écrits du for privé. Ils sont factuels et littéraires puisqu'ils racontent une histoire, celle des pérégrinations d'un individu qui décide de quitter son environnement familier et rassurant pour découvrir un monde inconnu. Ils ont aussi une dimension autobiographique et intime dans la mesure où ils offrent un accès privilégié à la personne du voyageur, à son histoire, et à ses émotions. Mais la relation de voyage tendit à l'époque moderne à devenir, dans un contexte de forte hausse de la production<sup>4</sup> et de la demande, un genre en soi, qui obéissait à des impératifs et à des conventions d'écriture. Le voyage comme moyen d'éducation se développant dans les couches favorisées de la population au siècle des Lumières, l'écriture d'un récit de voyage devint un rituel quasi obligatoire. Le succès éditorial de cette forme littéraire et la tradition du *Grand Tour* amenèrent à une standardisation du genre. Le récit de voyage en Italie<sup>5</sup>, en particulier, se

---

<sup>2</sup> Simon-Louis DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777 à la suite de Monseigneur le Landgrave de Hesse*, Cassel, Landes- und Murhardsche Bibliothek der Stadt Kassel, Handschriftenabteilung, 2<sup>o</sup> ms. Hass. 464 (4)-2<sup>o</sup> ms. Hass. 464 (10).

<sup>3</sup> Adeline REGE, *Les voyages en Europe de l'architecte Simon-Louis Du Ry : Suède, France, Hollande, Italie (1746-1777)*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, 2011.

<sup>4</sup> Le nombre de récits de voyage publiés en France fut multiplié par cinq entre le début du siècle et la veille de la Révolution française ; voir Henri-Jean MARTIN et Roger CHARTIER (dir.), *Le livre triomphant 1660-1830, Histoire de l'édition française*, t. II, Paris, Promodis, 1984.

<sup>5</sup> Sur le récit de voyage en Italie, voir, en particulier, Charles L. BATTEN, *Pleasurable Instruction : Form and Convention in Eighteenth-century Travel Literature*, Berkeley, University of California Press, 1978 ; Gilles BERTRAND, *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004 ; Id., « Le voyage en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle : problématiques et

présentait sous la forme d'une réminiscence littéraire, l'auteur recherchant la mémoire classique des lieux visités en convoquant les auteurs latins dans son texte, à la recherche d'une Antiquité mythique. Dans l'étude de ces sources, il faut donc faire la part de ce qui relève des conventions (ce que le lecteur attend du texte) et de ce qui est l'option personnelle du narrateur. Toutefois, quel que soit le poids des stéréotypes, la relation de voyage ne peut pas éliminer complètement le sujet qui l'écrit, car la narration est déterminée de manière individuelle<sup>6</sup>. À travers l'exemple de Du Ry, j'interrogerai donc la dimension autobiographique des récits de voyage, en me concentrant sur le second tour d'Italie de l'architecte, qui présente la particularité d'être documenté par une correspondance et par un journal. L'analyse comparée de ces deux types de relations de voyage permet de comprendre comment s'élabore l'écriture de soi, si jamais elle se fait. Nous disposons ainsi des sept chapitres du journal consacrés au trajet de Cassel à Venise, aux séjours à Bologne et à Rome, au trajet de Rome à Naples, et à la visite de Pouzzoles, mais aussi des six lettres écrites par Simon-Louis à son frère Jean-Charles-Étienne entre décembre 1776 et mars 1777.

Après avoir montré en quoi la correspondance et le journal diffèrent, j'étudierai la place qu'occupent le contenu informatif et l'expérience personnelle dans les récits. Enfin, je tenterai d'identifier l'individu qui se trouve au cœur du récit.

## Deux récits de nature différente

### *Les motivations de l'écriture*

Les récits du second tour d'Italie de Du Ry se répartissent en deux types de documents : une correspondance familiale d'une part, qui n'était donc pas destinée à la publicité ; un journal de voyage destiné à être lu et commenté en public, devant un auditoire académique, d'autre part. Contrairement à d'autres auteurs de relations d'Italie, tels que Maximilien Misson ou le président de Brosses, qui choisirent la forme épistolaire pour des raisons littéraires, en s'adressant à un interlocuteur fictif, Simon-Louis écrivait des lettres afin d'informer sa famille du déroulement de son périple. La finalité de l'échange était de maintenir les liens familiaux menacés par la durée de l'absence, la

---

perspectives », dans *Le voyage à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004 ; ID., *Le Grand Tour revisité : pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle*, Rome, École française de Rome, 2008 ; Peter J. BRENNER, *Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1989 ; Attilio BRILLI, *Le voyage d'Italie : histoire d'une grande tradition culturelle du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1989 ; Victor DEL LITTO et Emanuele KANCEFF (dir.), *Le journal de voyage et Stendhal. Actes du colloque de Grenoble*, Genève, Slatkine, 1986 ; Hermann HARDER, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; Marie-Madeleine MARTINET, *Le voyage d'Italie dans les littératures européennes*, Paris, PUF, 1996.

<sup>6</sup> Voir Nicole HAFID-MARTIN, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1770-1820)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995.

distance, et les périls liés au déplacement. Par conséquent, ces lettres sont avant tout des textes personnels, qui traitent de multiples sujets, entre autres d'un voyage.

Si la narration du périple est assez secondaire dans les lettres, elle est au contraire essentielle dans le journal, car elle en justifie l'écriture et, surtout, elle sert les ambitions professionnelles de l'architecte. Dans son journal, Simon-Louis donne une nomenclature précise et chronologique des sites et des monuments visités. À Rome, le lecteur peut suivre le cortège pas à pas :

Le 20 janvier 1777, nous suivîmes S.A.S., qui se fit conduire à 10 heures du matin vers le Capitole. Les carrosses s'arrêtèrent aux environs de Parc de Septime Sévère, et nous traversâmes une partie du Campo Vaccino pour arriver à l'église de St Théodore. Cette église, que l'on croit avoir été anciennement un temple dédié à Rémus et à Romulus, est de forme circulaire, d'un diamètre médiocre, et fort simplement décorée dans son intérieur. C'est aux environs de ce temple que l'on a trouvé la louve de bronze qui allaite Rémus et Romulus, la même que l'on voit au Capitole, et qui est remarquable en ce que l'on aperçoit à une de ses pattes de derrière les marques de la foudre dont on dit qu'elle fut frappée le jour que Jules Cesar fut tué. Nous traversâmes ensuite la rue qui sépare le grand cirque du mont Palatin<sup>7</sup>.

Le journal fait la part belle aux sujets traités par la Société des Antiquités<sup>8</sup> de Cassel, dont Simon-Louis était membre : les méthodes des fouilles et la préservation du patrimoine, la présentation des collections au public et leur valorisation, la place de l'art antique dans l'histoire de l'art. Par exemple, l'architecte conçut très probablement sa présentation du temple de Sérapis à Pouzzoles comme une contribution à un débat sur les mérites comparés des architectures antique et moderne. Le titre même du fragment, « Extrait du journal d'un voyage en Italie en 1776 et 1777, fait à la suite de S.A.S. M<sup>gr</sup> le landgrave régnant de Hesse, contenant la description du temple de Sérapis près de Pouzzol, et quelques réflexions sur les bâtimens anciens comparés aux édifices modernes<sup>9</sup> », semble l'indiquer, de même que l'agencement du texte, qui débute par la description du temple, puis l'utilise comme point de départ d'une argumentation plus générale sur l'histoire de l'architecture<sup>10</sup>. Ces exemples, ainsi que l'insertion, dans le chapitre sur Bologne, d'un passage consacré à la construction, à Cassel, du *Lyceum Fridericianum*<sup>11</sup> dans lequel Simon-Louis s'attarde sur la question de la distribution et du confort des salles de cours, témoignent de la volonté de l'architecte d'ancrer son récit dans son

<sup>7</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>8</sup> Voir Annett VOLMER, « Antikenrezeption im 18. Jahrhundert. Die Kasseler Altertümergeellschaft », *Das Altertum*, vol. 47, 2002, p. 91-107.

<sup>9</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 69-70.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

activité professionnelle du moment. L'architecte faisait dialoguer et résonner son périple avec l'actualité artistique de Cassel.

### *Un public différent*

Lors de son second périple en Italie, Simon-Louis choisit son frère comme correspondant, alors que c'est sa sœur, Jeanne-Philippine, qui avait tenu ce rôle jusqu'alors. Cette décision s'explique par le fait que Simon-Louis, qui était veuf, avait confié la garde de ses enfants pendant son absence à son frère. Jean-Charles-Étienne, destinataire des lettres, était donc chargé de transmettre les nouvelles à tous les membres de la famille ainsi qu'aux amis, comme Simon-Louis l'explique à la fin de chaque lettre. Par exemple : « Dis à mes pauvres petits que je me porte bien, et qu'ils soient bien sages. J'embrasse ma sœur, M. Le Clerc, fais mes compliments à tous mes amis, et à tout ceux qui te demanderont de mes nouvelles<sup>12</sup> ». Les lettres écrites par Simon-Louis à Jean-Charles-Étienne furent ses seules lettres. Contrairement à ses voyages antérieurs, l'architecte n'écrivit à aucun haut personnage de la cour. En effet, lors de son premier tour d'Italie, Simon-Louis écrivait régulièrement au conseiller aux finances Johann Friedrich Plümcke, qui avait pour mission de transmettre les nouvelles à la cour. Durant ce premier voyage, la correspondance fut à la fois familiale et professionnelle.

Lors du second voyage, la correspondance fut au contraire exclusivement familiale car le récit privé, dans les lettres, et le récit public et professionnel, dans le journal, furent nettement séparés. Les lettres témoignaient d'un échange individuel tandis que le journal s'adressait à un public beaucoup plus vaste, collectif, et allant jusqu'au prince. Le journal fut en effet présenté sous la forme de plusieurs exposés lors des séances de la Société des Antiquités de Cassel, de septembre 1777 à décembre 1782, comme le prouvent les comptes-rendus, conservés à la Bibliothèque Murhard de Cassel. Ainsi, celui de la séance du 14 décembre 1782 indique que « M. le Conseiller Du Ry a fait la lecture d'un extrait du journal de son voyage d'Italie fait à la suite de S.A.S. Monseigneur le Landgrave en 1776 et 1777<sup>13</sup> ». La Société des Antiquités, fondée le 11 avril 1777 par Frédéric II, avait pour mission de mener des travaux de recherches sur l'Antiquité gréco-romaine et des chantiers de fouilles en Hesse-Cassel. Le landgrave assistait à toutes les sessions et présentait lui-même des exposés. Nous ignorons si une publication du journal de Simon-Louis fut envisagée, et le journal ne figure pas dans l'unique recueil édité par la Société.

---

<sup>12</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Augsburg, 9 décembre 1776. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>13</sup> *Protokolle unter Friedrich II. 1778-1785*. Cassel, Landes- und Murhardsche Bibliothek der Stadt Cassel, Handschriftenabteilung, 2<sup>o</sup> ms. Hass. 241, III-2.



*Des processus d'écriture différents*

Différents par leur objectif et par leur public destinataire, ces récits le sont aussi par leur processus d'écriture. Simon-Louis écrivait ses lettres en arrivant à l'étape : à Hunefeld, à Augsbourg (à l'aller), à Venise, à Rome (deux lettres, dont une écrite au retour de Naples), à Augsbourg (au retour). Elles sont plus ou moins longues, selon le temps dont il disposait pour écrire avant le départ de la poste, ou le départ de son convoi. Le 2 mars 1777, il écrit ainsi d'Augsbourg sur le chemin du retour : « Je t'écris à la hâte ces quatre mots pour t'apprendre que nous sommes icy à Augsbourg depuis 4 à 5 heures, tout tant que nous sommes en bonne santé, et que nous partons demain matin pour nous rendre à Cassel par le chemin le plus court, dont Dieu soit loué<sup>14</sup>. » Certaines lettres ne contiennent que très peu d'informations : la lettre du 2 mars ne compte que quelques lignes ; elle nous apprend seulement que le chemin choisi pour rentrer à Cassel est le chemin le plus court, et elle donne une estimation de la date d'arrivée. Ces lettres sont le résultat d'une écriture spontanée, sans réécritures ultérieures, et sans effets littéraires, comme le montre la composition de la seconde lettre de Rome, écrite le 19 février 1777. Il s'agit plutôt d'une absence de composition logique, la lettre étant une juxtaposition de paragraphes : après avoir relaté son séjour à Naples et à Rome, Simon-Louis adresse à son frère les salutations d'usage : « Il me tarde bien de revoir mes pauvres petits, embrasse-les de ma part, et dis leur que je me porte bien. J'embrasse ma sœur et M. Le Clerc, fais bien mes complimens à toutes mes connoissances<sup>15</sup> ». Au lieu de terminer là sa missive, Simon-Louis poursuit en donnant des nouvelles du temps : « Il pleut quasi tous les jours icy à Rome, mais nous avons eu le plus beau temps du monde pendant notre voyage de Naples ». Puis, il clôt sa lettre : « Adieu mon cher frère. Je suis comme toujours ton affectionné frère S. L. DURY ». Mais il ajoute un post-scriptum contenant des informations qu'il vient d'apprendre : « PS. Notre séjour à Rome durera probablement jusqu'au 26 de ce mois, à ce que je viens d'apprendre. »

Le processus d'écriture du journal de voyage est complètement différent. Le manuscrit conservé est composé de cinq fragments se rapportant à certaines étapes : le chemin de Cassel à Padoue, Bologne, Rome, la route de Rome à Naples, et la visite du site de Pouzzoles. Toute une part du voyage n'est donc pas documentée : Venise, l'itinéraire de Bologne à Rome, Florence et Siègne, sans doute une grande partie du séjour à Rome, Naples, le retour. Nous ignorons si le journal fut un jour complet et si ces chapitres ont disparu, ou bien s'il resta à l'état de récit fragmentaire. Les archives de la Société des Antiquités de Cassel<sup>16</sup> révèlent qu'il comporta au moins huit chapitres, auxquels

<sup>14</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Augsbourg, 2 mars 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>15</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 19 février 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>16</sup> Ces documents sont conservés à Cassel, à la Landes- und Murhardsche Bibliothek der Stadt Cassel, (Handschriftenabteilung, 2<sup>o</sup> ms. Hass. 241, 0-XXI-3).

pourraient être ajoutés deux mémoires, l'un sur le Panthéon et l'autre sur Pompéi. Trois fragments, dont ceux consacrés à la villa Albani et au musée de Portici qui sont mentionnés dans les comptes-rendus de cette société savante, ont donc disparu. Le mode de narration choisi pour le premier extrait, c'est-à-dire la chronique quotidienne rythmée par les lieux traversés, indique que Simon-Louis avait décidé de relater l'aventure au jour le jour. Les documents conservés semblent être des brouillons, comme le laisse penser le très grand nombre de ratures et d'ajouts. La mention « À Cassel ce 14 novembre 1778 S. L. DURY<sup>17</sup> » ajoutée à la fin du chapitre sur Bologne suggère que la rédaction, tout du moins la mise en forme du texte, eut lieu une fois que Simon-Louis fut rentré à Cassel, en l'occurrence plus d'un an après son retour. L'existence de notes préparatoires à ces brouillons, prises en cours de route, est donc très probable.

### **La place du contenu informatif et de l'expérience personnelle dans les récits**

#### *La présence des émotions*

Grâce à la connivence entre les épistoliers, la lettre se prêtait particulièrement bien à la confiance. Dans ses lettres, Simon-Louis donne des nouvelles de sa santé : « M<sup>gr</sup> le landgrave et toute sa suite se portent bien, moi compris qui me porte à merveille<sup>18</sup> ». Au début du voyage, il exprime également sa satisfaction à l'égard de l'attitude du landgrave, et même à l'égard du voyage en lui-même : « M<sup>gr</sup> a été de très bonne humeur jusqu'à présent, et ne se plaint nullement de la fatigue. J'ai tout lieu d'être content de la façon dont Elle agit avec moi. Si cela continue comme je l'espère, je pourrai dire avoir fait un voyage très agréable<sup>19</sup>. » Le ton change petit à petit, et les marques de contentement disparaissent pour laisser la place aux plaintes. Plaintes à propos du rythme infernal du périple et de ses visites : « Nous courons depuis 10 heures du matin jusqu'à cinq heures du soir les églises et les palais de cette ville<sup>20</sup> » ; « Nous courons tout les jours les églises et les palais ruinés et non ruinés, nous visitons les ateliers des artistes et y faisons des emplettes<sup>21</sup> » ; « Nous avons vu les églises de la ville, le tout en courant<sup>22</sup>. » Inquiétude à l'idée d'une éventuelle prolongation du voyage : « Je t'écris à la hâte ces quatre mots

<sup>17</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>18</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Augsbourg, 9 décembre 1776. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Venise, 25 décembre 1776. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>21</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 25 janvier 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>22</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 19 janvier 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

pour t'apprendre que nous sommes icy à Augsbourg depuis 4 à 5 heures, tout tant que nous sommes en bonne santé, et que nous partons demain matin pour nous rendre à Cassel par le chemin le plus court, dont Dieu soit loué<sup>23</sup>. » Le sentiment le plus clairement et fréquemment exprimé est la peine ressentie suite à la séparation d'avec ses enfants, que Simon-Louis appelle ses « pauvres petits » dans chaque lettre. La douleur se fait de plus en plus forte à mesure que le voyage dure : « Il me tarde bien de vous revoir, mes pauvres petits ne me reconnaîtront plus<sup>24</sup>. » L'hypothèse d'une prolongation du tour d'Italie par un séjour à Paris inquiéta Simon-Louis au plus haut point :

Nous allons en droiture à Augsbourg par le chemin de Lorette et de Venise. S.A.S. parle toujours d'aller faire un tour à Paris avant que de retourner à Cassel. Si ce détour a lieu, il allongera notre voyage de près d'un mois. Il me tarde bien de revoir mes pauvres petits, embrasse-les de ma part, et dis leur que je me porte bien<sup>25</sup>.

L'insertion de la phrase sur ses enfants dans le cœur de la lettre, alors qu'il s'agissait habituellement d'une formule de conclusion, témoigne de la spontanéité et de la sincérité des sentiments exprimés. Le soulagement à l'annonce du prompt retour, et la perspective des proches retrouvailles transparaissent également, notamment grâce à l'utilisation, pour la première fois, du terme « papa » : « Dis à mes petits qu'ils reverront leur Papa s'il plaît à Dieu d'aujourd'hui en huit jours<sup>26</sup>. »

Dans la correspondance, les émotions avaient donc droit de cité car elles étaient la preuve de la permanence de l'attachement familial, malgré la distance et l'absence. Ces notations intimes nous renseignent sur la qualité des liens entre Simon-Louis et les siens. Au contraire, le journal du voyage, destiné à être rendu public, n'autorisait pas de débordements du moi. On n'y trouve ainsi aucune mention du rythme effréné des visites, pourtant évoqué dans quasiment toutes les lettres, aucune mention relative à l'organisation du périple, aucune mention de la peine ressentie à cause de la séparation d'avec les siens.

### *Le contenu des lettres et le contenu du journal*

La volonté et la nécessité de maintenir les relations familiales expliquent la prédominance des informations relatives aux proches et aux amis dans les lettres. Le silence épistolaire étant interprété comme le signe d'une maladie ou d'un accident, il importait de rassurer les siens sur son état de santé, afin de ne

---

<sup>23</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Augsbourg, 22 mars 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>24</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 25 janvier 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>25</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 19 février 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>26</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Augsbourg, 22 mars 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

pas causer une angoisse que la distance et le sentiment d'impuissance risquaient de renforcer. Les lettres de Simon-Louis commencent ainsi presque toutes par une phrase sur sa santé. Il rassure son frère sur son équipement contre le froid des Alpes : « Nous avons eu froid en chemin, et je me suis muni d'une bonne pelisse à Nuremberg, qui me rendra de bons services pendant notre passage par le Tirol, où nous trouverons probablement de la neige<sup>27</sup>. » Il évoque ses enfants, et les difficultés liées à leur garde : « J'approuve fort que vous ayés retiré mes enfans de chés la hospital, et j'ai bien des obligation à ma cousine de ce qu'elle a bien voulu s'en charger<sup>28</sup>. » Il règle des commissions et des achats, il s'inquiète de l'arrivée de lettres de membres de la famille, etc. Les lettres ne donnent pratiquement aucun renseignement sur les sites visités, sur les personnes rencontrées, ni sur les activités des voyageurs. Un exemple de la connivence entre les épistoliers est l'anecdote de la visite au pape Pie VI, visite qui n'est pas évoquée dans le journal. Simon-Louis écrit à son frère :

Pie VI est bel homme et fort poli. Il nous fit un signe de tête lorsque nous luy fîmes notre révérence d'adieu. L'on nous présenta des rafraîchissemens dans son antichambre, ou plutôt dans l'appartement du cardinal Palavicini après l'audience. En prenant une glace, je manquai d'éclater de rire lorsque je pensai que j'étois peut-être le premier ancien de l'Église françoise de la Ville Neuve de Cassel à qui il arrivoit d'être régalaé au Vatican à la suite d'une audience du Pape<sup>29</sup>.

Cette anecdote, qui fait référence à l'identité huguenote des frères Du Ry, et qui adopte un ton humoristique et relâché était bien évidemment impossible à relater lors d'une séance de la Société des Antiquités, qui plus est en présence du landgrave, de confession catholique.

Ce ton intime est absent du journal de voyage. Simon-Louis y déploie des efforts considérables pour en faire un texte scientifique et documentaire, digne d'être présenté au public d'érudits qui composait la Société des Antiquités de Cassel. L'aspect informatif passe au premier plan, grâce à de longs paragraphes sur les conditions de voyage, sur le déroulement des étapes, et surtout sur les visites effectuées. Le chapitre consacré à Bologne permet de suivre le landgrave pas à pas dans sa découverte de la ville, de son départ de l'hôtel le matin, à son retour le soir. Pour renforcer la scientificité du journal, Simon-Louis adopte la position de l'observateur, voire du chercheur. Il prend par exemple des mesures :

Le pavé de la Via Appia avoit, suivant les mesures que j'en ai prises dans mon premier voyage d'Italie sur des restes très bien conservés qui existoient alors aux environs de Fondi, environ 14 pieds 6 pouces de

<sup>27</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Augsburg, 9 décembre 1776. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>28</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Augsburg, 25 décembre 1776. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>29</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 25 janvier 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

large. Les pierres, d'une espèce de caillou bleu, pouvoient avoir chacune 16 à 18 pouces de large<sup>30</sup>.

Il ne se contente pas de décrire, mais il s'efforce également d'expliquer les phénomènes observés, comme l'illustre le paragraphe sur les marais pontins :

Après la décadence de l'Empire romain, les invasions des peuples barbares ayant dévasté ce beau pays pendant une suite de siècle, ces campagnes se trouvèrent privées d'une partie des habitans qui les cultivoient. Ceux qui restoient ne suffisant pas pour tenir nettes les embouchures des rivières et des canaux, la mer a poussé insensiblement tant de sable qu'elles en ont été bouchées, et ce pays, qui peut avoir 30 miles d'Italie de longueur sur 10 de largeur, a été inondé de nouveau. Plusieurs papes ont, à la vérité, tenté de dessécher ces marais comme Boniface VIII, Martin V, Léon X, Sixte V, et dans ces derniers tems Clément XI, et le pape dernier mort, mais la grandeur de l'entreprise a toujours ou épouvanté ceux qui l'avoient formée, ou peut-être le peu d'années que ces pontifes siègent ordinairement, ne leur a point permis de pousser ces travaux jusqu'à la fin<sup>31</sup>.

Dans la correspondance, le contenu personnel prime, alors que le contenu informatif et scientifique domine dans le journal.

#### *Des sujets identiques, mais traités différemment*

Certains sujets, abordés à la fois dans le journal et dans la correspondance, sont traités de manière complètement différente. C'est le cas des visites de sites ou de villes. Le séjour à Bologne, à l'aller, est expédié en une phrase dans la lettre du 25 janvier 1777 : « Nous n'avons resté à Bologne que deux jours, cinq jours à Florence, et un demy jour à Siene<sup>32</sup> », alors qu'il occupe tout un chapitre, extrêmement détaillé, du journal. Il en est de même pour la visite des monuments de Rome, elle aussi expédiée en une phrase dans la même lettre : « Nous courons tout les jours les églises et les palais ruinés et non ruinés, nous visitons les ateliers des artistes et y faisons des emplettes », tandis qu'elle occupe tout un chapitre du journal. C'est encore la même chose en ce qui concerne le séjour à Naples, et notamment la visite de Pouzzoles, dont le nom est simplement mentionné au détour d'une phrase décrivant la visite de la Campanie : « Nous nous y sommes occupés à voir les choses les plus remarquables jusqu'au 14. Nous avons été au Vésuve, à Herculanium, à Pompéji, à Pouzzol, à Baya<sup>33</sup> », alors que le dernier chapitre du journal est tout entier consacré à la description de ce site. Ce contraste s'explique par le fait que

<sup>30</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 48-49.

<sup>32</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 25 janvier 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>33</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Rome, 19 février 1777. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

Simon-Louis, en bon conteur, adaptait son discours aux attentes de ses lecteurs, et sélectionnait les sujets susceptibles de les intéresser.

En l'occurrence, Simon-Louis savait que son frère n'attendait pas de lui un récit détaillé de son expédition italienne, mais des informations personnelles. C'est pourquoi Simon-Louis, lorsqu'il raconte son séjour à Rome, choisit de s'attarder sur l'audience pontificale, et sur la référence, sur le ton de l'humour, à son statut d'Ancien de l'Église française de Cassel. À l'inverse, le public du journal attendait de l'architecte un journal de voyage en Italie en bonne et due forme, qui respectât les codes d'écriture du genre. Dans son journal, Simon-Louis reprend donc la forme canonique du récit de voyage en Italie<sup>34</sup>, genre qui demeura tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle l'un des grands succès de librairie<sup>35</sup> en Europe. Le texte de Simon-Louis rappelle le modèle de journal créé par Joseph Addison dans ses *Remarks on Several Parts of Italy*<sup>36</sup>. Addison intégrait à chaque description les références érudites et latines pertinentes, et il faisait appel à un auteur comme guide. Simon-Louis suit ce modèle, comme le montre ses paragraphes sur la *Via Appia*. En quelques pages, il cite Suétone, Ovide, Pline, Horace (à trois reprises) et Virgile. Par exemple :

Horace, *Satire V liber 1*, décrivant son voyage de Rome à Brindes pour aller rejoindre Mécène dans cette dernière ville, fait mention d'un canal sur lequel il s'embarqua au forum d'Appius, qui commençait aux environs de Setia actuellement Sezze, traversait les marais pomptins, et alloit aboutir au temple de la déesse Feronie près de Terracine<sup>37</sup>.

Chez Addison, la description du même itinéraire est également parsemée de citations classiques, surtout empruntées à Horace. Le rappel du voyage du poète à Brindisi se trouve déjà chez Addison<sup>38</sup>. En s'inscrivant dans la tradition initiée par Addison, Simon-Louis conformait son discours à ce que son auditoire attendait. Sa fidélité aux conventions du genre se reconnaît dans l'emploi de plusieurs *topoi* du genre. Ainsi, les commentaires de Simon-Louis sur la fertilité du sol campanien et la luxuriance de la végétation ne sont en rien originaux. Ils se retrouvent chez nombre d'autres voyageurs, tels que Pierre-Louis Moreau<sup>39</sup>, Maximilien Misson<sup>40</sup>, ou Addison. Ludwig Schudt<sup>41</sup> a montré

---

<sup>34</sup> Voir les références citées *supra* note 5.

<sup>35</sup> Dans *Humeurs vagabondes* (Paris, Fayard, 2003), Daniel Roche compte 86 récits de voyage en Italie publiés entre 1761 et 1780, ce qui place l'Italie en tête des pays traités.

<sup>36</sup> Joseph ADDISON, *Remarks on Several Parts of Italy in the Years 1701, 1702, 1703*, Londres, Tonson, 1705.

<sup>37</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>38</sup> J. ADDISON, *Remarks on several parts of Italy...*, *op. cit.*, p. 115.

<sup>39</sup> Pierre-Louis MOREAU, *Le voyage d'Italie de Pierre-Louis Moreau : journal intime d'un architecte des Lumières (1754-1757)*, éd. de Sophie DESCAT, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2004.

<sup>40</sup> Maximilien MISSION, *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688, avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage*, 2 vol., La Haye, H. Van Bulderen, 1691 (rééd. jusqu'en 1743).

<sup>41</sup> Ludwig SCHUDT, *Italienreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Vienne-Munich, Schroll, 1959.

que la région de Naples était unanimement célébrée par les voyageurs parce qu'elle incarnait le mythe du jardin des Hespérides, sublimé par le souvenir de l'Antiquité. Pour Pierre-Louis Moreau, la route de Rome à Naples est « la plus belle du monde<sup>42</sup> » ; Simon-Louis admire, dans « cette belle partie de l'Italie<sup>43</sup> », les arbres fruitiers et les plantes exotiques, ainsi que les coteaux chargés de vignes et d'oliviers :

Fondi est située dans un país déjà renommé anciennement pour la fertilité de son sol, ses environs sont très bien cultivés encore. L'on voit les coteaux des environs couverts de vignobles, entremêlés de plans d'oliviers, des bosquets d'orangers, et de citronniers qui viennent là en pleine terre<sup>44</sup>.

On trouvait déjà le même type de considérations dans le guide de Misson :

De S<sup>te</sup> Agathe à Capouë il y a seize mille. Le país est assez uni, particulièrement en approchant de Capoue, & la campagne est belle é fertile. En sortant de S<sup>te</sup> Agathe, on nous a montré des coteaux à quelques mille de là sur la gauche ou croissoit, dit-on, le fameux vin de Falerne. [...] C'est effectivement un fonds de terre admirable. Dives arat Capua, dit Virgile. On prétend qu'il n'y en a point de plus fertile au monde<sup>45</sup>.

Quant à Addison, il déclare « Sur le chemin de Rome à Naples, rien ne m'a semblé si remarquable que la beauté du pays « et décrit la Campanie comme une region « extrêmement fertile [...] la partie la plus délicieuse de la nation<sup>46</sup> ». Comme Addison<sup>47</sup>, Simon-Louis évoque le fleuve Garigliano, ancien Liris des Romains, rappelle les multiples invasions et bouleversements politiques que connut la région, et a l'impression de fouler le sol du paradis terrestre. Ayant sous les yeux l'incarnation de l'Arcadie éternelle, le voyageur la loue en faisant référence à Nicolas Poussin : « Le Titien et Claude Lorrain ont représenté souvent dans leurs paysages des ciels colorés de cette façon, et l'on reconnoît dans les tableaux de Poussin les fabriques de bâtimens de ces contrées dont le sçavant peintre a si bien sçu enrichir les fonds de ses tableaux<sup>48</sup>. » Attilio Brilli<sup>49</sup> a montré que le recours à Poussin et au Lorrain fut omniprésent dans la littérature concernant l'Italie car les deux peintres

<sup>42</sup> P.-L. MOREAU, *Le voyage d'Italie...*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>43</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> M. MISSON, *Nouveau voyage d'Italie...*, *op. cit.*, p. 85-87.

<sup>46</sup> « In my way from Rome to Naples I found nothing so remarkable as the beauty of the country [...] extremely fruitful [...] the most delightful parts of the nation », J. ADDISON, *Remarks on several parts of Italy...*, *op. cit.*, p. 112, 113 et 115.

<sup>47</sup> Voir *ibid.*, p. 112-115 et 116.

<sup>48</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>49</sup> A. BRILLI, *Le voyage d'Italie...*, *op. cit.*

symbolisaient, avec leurs paysages héroïques imprégnés d'Antiquité, le canon de la perception de ce pittoresque italien idyllique.

Nous avons donc affaire à deux textes de nature et de contenu complètement différents, mais qui relatent la même chose, qui sont écrits par la même personne, et qui appartiennent tous deux au genre du récit de voyage. Qui est donc l'individu au cœur du récit ?

### Qui est au cœur du récit ? Le narrateur ou le voyageur ?

#### *La place de Simon-Louis Du Ry*

Les récits de voyage étant des écrits du for privé, il serait logique que le narrateur et le voyageur ne fassent qu'un. Dans la correspondance, c'est bien Simon-Louis qui occupe la place centrale. Dès la première lettre, l'architecte annonce : « Je profite de quelque heures de repos pour te donner de mes nouvelles<sup>50</sup> ». L'expression « mes nouvelles » revient à plusieurs reprises dans les lettres. La première personne, du singulier ou du pluriel, est systématiquement employée pour décrire les événements du voyage : « nous arrivâmes », « nous partîmes »..., avec des verbes d'action. L'architecte s'englobe donc dans ce « nous », mais dans un « nous » qui met sur le même plan tous les voyageurs. Les sentiments décrits sont ceux de Simon-Louis.

Au contraire, dans son journal, Simon-Louis est pour ainsi dire absent. Les rares occurrences de la première personne du singulier apparaissent dans trois circonstances bien précises : quand Simon-Louis évoque sa fonction de narrateur, avec des expressions telles que « je suis entré dans quelque détail sur la disposition des pièces de l'Institut<sup>51</sup> » ou « je crois rappeler icy l'anecdote suivante<sup>52</sup> », quand il exprime des jugements et des théories artistiques, et quand il fait référence à son premier voyage dans la péninsule<sup>53</sup>. L'architecte obéit aux contraintes du genre et s'oublie, afin de mieux faire parler les villes, les sites et les grands personnages comme Cicéron, Horace, Auguste ou Virgile. Le contraste entre le caractère impersonnel du journal et l'émotion bien réelle des lettres est frappant. Simon-Louis s'efface en tant que voyageur pour mettre en valeur le landgrave, principal protagoniste du périple, et personnage principal du texte. L'unique voyageur identifié est Frédéric II, grâce à des locutions telles que « S.A.S. Monseigneur le landgrave ». Le reste de la suite du prince est englobé dans un « nous », comme dans les lettres, mais en étant confiné dans un rôle d'accompagnement, quasi décoratif, qu'illustrent des phrases comme : « Nous suivîmes S.A.S. qui se fit conduire à 10 heures du

<sup>50</sup> Lettre de Simon-Louis Du Ry à Jean-Charles-Étienne Du Ry, Hunefeld, 2 décembre 1776. Cassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel, Graphische Sammlung, Marb. Dep. II, 413-4.

<sup>51</sup> S.-L. DU RY, *Journal d'un voyage en Italie fait en 1777...*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 28, p. 39 et p. 53-54.



matin vers le Capitole<sup>54</sup> » ou bien : « S.A.S. alla voir l'arcenal, nous eûmes l'honneur de la suivre<sup>55</sup> ». Contrairement à la correspondance, tous les voyageurs ne sont pas mis sur le même plan car le « nous » ne concerne que la suite. Le titre même du manuscrit révèle que le voyage relaté est celui du landgrave, et non celui de Simon-Louis Du Ry : « Journal d'un voyage d'Italie à la suite de S.A.S. Monseigneur le landgrave de Hesse Frederic II en 1776 et 1777 ».

### *La mise en scène du landgrave*

Dans les lettres, le landgrave n'apparaît en tant que protagoniste que de manière limitée. En revanche, dans le journal, il est omniprésent et il est mis en scène. En effet, certains passages sont transformés par Simon-Louis en panégyriques du prince, duquel on chante les vertus et les bontés. Dans l'extrait du journal qui concerne le futur lycée de Cassel, alors en cours de construction, Simon-Louis dépeint Frédéric II sous les traits du monarque éclairé, mécène et philanthrope :

S.A.S., notre auguste protecteur, dont les soins s'étendent non seulement sur l'embellissement de cette capitale, mais qui s'occupe encore de tout ce qui peut contribuer au bien de ses sujets, a bien voulu se charger de faire la dépense d'un nouveau collège. [...] Cassel, cette ville si fort embellie sous le règne de Frédéric II, si remplie de choses remarquables rassemblées par ses soins, n'a point de collège digne de sa splendeur<sup>56</sup>.

En outre, Simon-Louis ne manquait pas une occasion de relater les bonnes actions du landgrave au cours du voyage, et les épisodes édifiants. Frédéric II donna « six ducats aux fifres et haut bois<sup>57</sup> » du régiment de la forteresse d'Ehrenberg qui avaient joué pour lui ; les connaisseurs « doivent l'avantage de pouvoir admirer les belles antiques qui ornent une des galeries du nouveau musée » à la « considération de Pie VI pour l'illustre fondateur de cette société<sup>58</sup> ». L'éloge de Frédéric II, révélateur du lien de dépendance entre le maître et son serviteur, pouvait être d'autant plus profitable que le monarque présidait les séances de la Société des Antiquités ! L'architecte cherchait sans doute à s'assurer la faveur du prince par ses louanges publiques. En procédant de la sorte, Simon-Louis mit son texte au service de la politique du landgrave.

### *Le journal : un instrument au service de la politique du landgrave*

La visite de la péninsule devait servir le grand dessein de Frédéric II de faire de sa ville une capitale européenne des Lumières. Elle donna ainsi

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 40.

l'impulsion décisive à la constitution de la remarquable collection d'antiquités de la maison de Hesse-Cassel. Grâce au traité de subsides qu'il avait conclu en janvier 1776 avec l'Angleterre, Frédéric II se trouva à Rome dans une situation financière qui lui permit de consacrer de fortes sommes aux achats d'œuvres d'art. Par ailleurs, ses bonnes relations avec la curie romaine depuis sa conversion au catholicisme en 1749 durent lui faciliter l'obtention du permis d'exportation d'antiquités. Durant son court séjour romain, le landgrave acheta une quantité considérable de statues antiques. En outre, Cassel se dota à cette époque d'institutions culturelles et éducatives ambitieuses, telles que l'Académie de peinture et de sculpture, la Société des Antiquités, le *Museum Fridericianum* et un lycée, le *Lyceum Fridericianum*, inspirés par des établissements italiens visités par Frédéric II en Italie : l'Académie militaire vénitienne de Vérone, l'Académie philharmonique de Vérone, l'Université et l'Institut des Sciences de Bologne. Ce voyage en Italie fut pour le landgrave un séjour d'études. La présence de son architecte, chargé ensuite de la réalisation concrète de ses idées, était parfaitement logique : celui-ci était chargé de prendre des notes, pour alimenter ensuite la réflexion et les projets du prince. En faisant du monarque le protagoniste principal de la relation de voyage, Simon-Louis fait de celle-ci un témoignage essentiel sur un événement majeur du règne de Frédéric II, à savoir son voyage d'Italie. Les commentaires du narrateur sur les actes de miséricorde du prince et sur ses achats d'œuvres d'art, sont d'un intérêt très limité pour un lecteur extérieur à la principauté. La préoccupation de Simon-Louis était vraisemblablement moins de créer un texte à portée universelle que de répondre aux besoins précis de la Société des Antiquités et du landgrave. C'est ce qui explique les longues digressions sur les projets et chantiers en cours à Cassel, tels que ceux du *Museum Fridericianum* ou du *Lyceum Fridericianum*, et leur lien avec le voyage.

Les lettres d'Italie de Simon-Louis Du Ry ne font que narrer la vie quotidienne d'un voyageur qui n'avait pas envisagé d'autre public, pour ses lettres, que ses parents. Le journal était au contraire dès l'origine destiné à une publicité extra-familiale. Ces textes, qui se rattachent tous au genre du récit de voyage, présentent donc plusieurs niveaux de lecture : en tant que documents personnels, ils possèdent une forte dimension autobiographique, mais ils sont en même temps des témoignages sur une époque. La lettre était indispensable à la préservation des liens familiaux. Le journal avait, lui, une visée professionnelle et politique. Le voyageur-narrateur sélectionnait les souvenirs et les informations dont il voulait rendre compte ; il pouvait en passer volontairement certains sous silence et en mettre d'autres en avant. L'analyse comparée des lettres et du journal montre que l'écriture de soi se fait exclusivement dans les lettres. Le voyageur-narrateur n'est présent, en tant qu'acteur, que dans ses lettres. Le journal, document soumis à des codes d'écriture et à des modèles qui n'autorisent pas encore, à cette époque, l'expression de soi, gomme la personnalité du narrateur. Surtout, ce texte,

instrument de la politique du landgrave, devait construire sa postérité. Même le landgrave, qui en est pourtant le héros, apparaît comme un être dépourvu de sentiments, presque désincarné, puisque à la lecture du journal, nous apprenons ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, qui il a rencontré, mais pas ce qu'il a ressenti. Le landgrave est presque un *exemplum*.

L'existence d'une écriture du voyage à deux niveaux, l'une intime, l'autre publique, est confirmée par une source complémentaire : les lettres<sup>59</sup> écrites par Simon-Louis à son ami Érasme Ritter, architecte de Berne. Nous y retrouvons les mêmes impressions et sentiments que dans les lettres à Jean-Charles-Étienne, mais plus accentuées encore, puisque Simon-Louis fait état de ses déceptions, de ses regrets, voire de ses colères. Chez Simon-Louis Du Ry, le processus d'individuation à travers le récit de voyage ne s'effectue donc que dans le cadre de sa correspondance intime, puisqu'il ne se livre qu'à ses proches.

---

<sup>59</sup> Ces lettres sont conservées à la *Bürgerbibliothek* de Berne, dans le fonds Erasme Ritter (Ms. h. h. XXV. 71 Nr. 14-55).

**LE VOYAGE DE FLOHR (1780-1783) :  
À LA CROISÉE DES MONDES, DES IDENTITÉS ET DES SOUVENIRS**

Edern HIRSTEIN

Depuis la découverte d'un petit manuscrit dans le fonds patrimonial de la ville de Strasbourg au cours des années 1980, bibliophiles, historiens et curieux d'aujourd'hui ont la chance de pouvoir se plonger dans le récit de la découverte de l'Amérique par un jeune homme d'une vingtaine d'années au cours de la guerre d'Indépendance américaine.

Georg Daniel Flohr est fusilier du régiment Royal-Deux-Ponts et participe à ce titre à l'expédition française en Amérique de 1780 à 1783. Il a rédigé sa relation de voyage en tant que vétéran de cette campagne, entre 1784 et 1788. Son travail retrace le trajet du régiment Royal-Deux-Ponts dans une diversité d'environnements remarquable. Après avoir traversé l'Atlantique, le corps expéditionnaire français parcourt en effet les colonies américaines du nord au sud à deux reprises, avant de s'engager dans une campagne dans les Caraïbes. De la Nouvelle-Angleterre à la Virginie en passant par Philadelphie, les hommes sous le commandement du Comte de Rochambeau découvrent les colonies anglaises d'Amérique du Nord dans toute leur diversité. Entre des villes et des ports prospères, des campagnes dévastées, des contrées agréables et la jungle mystérieuse, Flohr (et d'autres) prennent la peine de garder une trace de ce périple.

Cet ouvrage, conservé au département du patrimoine de la médiathèque André Malraux de Strasbourg<sup>1</sup>, est, à bien des titres, d'une richesse remarquable<sup>2</sup>. Nous voudrions mettre en lumière l'un de ses aspects les plus saillants : un processus d'individuation visible dans un texte qui raconte un périple collectif.

---

<sup>1</sup> Médiathèque André Malraux, Strasbourg, ms. 15.

<sup>2</sup> Cet ouvrage a fait l'objet d'un mémoire de master réalisé en 2013 à l'université de Strasbourg, intitulé « *Le voyage de Flohr, à la croisée des mondes et des pratiques d'écriture* ». Nous tenons à remercier chaleureusement Madame Isabelle Laboulais, notre directrice de recherches, pour son aide précieuse. En ce qui concerne la rédaction de ce présent article, notre gratitude se dirige vers Monsieur Damien Coulon et Madame Ségolène Plyer qui ont grandement contribué à sa relecture.

L'issue victorieuse de la campagne et de la guerre menée contre l'Angleterre a incité nombre d'officiers y ayant participé à assurer leur promotion personnelle via l'écriture de mémoires de guerre<sup>3</sup>. Le plus souvent, ceux-ci prennent la forme de journaux de campagne dans lesquels les aléas militaires sont la toile de fond d'une narration centrée sur le rôle de l'auteur. Ils racontent en leurs noms le déroulement des combats et leur participation à ceux-ci, et exposent leurs conclusions plus ou moins éclairées sur les sociétés rencontrées. Ces documents sont utiles pour comprendre l'approche sensiblement différente que Flohr a développée. Ce n'est pas trop s'avancer que d'affirmer qu'un jeune paysan d'une vingtaine d'années, soldat du rang, ne poursuit pas les mêmes objectifs que ses chefs d'alors (officiers, aristocrates, voire courtisans) au regard de la relation entre l'auteur et son texte. La nature spécifique du projet de Flohr ne laisse se dévoiler son auteur qu'à travers l'analyse de la construction du récit. Grâce à l'étude du lien particulier entre l'auteur et le groupe, nous nous attacherons à caractériser les ressorts de ce processus d'individuation singulier.

## Présentation générale

### *Contexte*

« La description du voyage de l'acclamé régiment Royal-Deux-Ponts en Amérique sur terre et sur mer de 1780 à 1784<sup>4</sup> » est l'intitulé de ce court manuscrit rédigé en langue allemande à Strasbourg, avant 1788 selon son auteur. La reliure ainsi qu'une restauration sommaire par marouflage datent du XIX<sup>e</sup> siècle. Son état de conservation est moyen ; l'ouvrage, très sale, semble avoir été très consulté. Les deux premiers feuillets (numérotés de 1 à 4) sont manquants, sur un total de 251 pages. Cet ouvrage comporte en outre trente illustrations de la main de l'auteur, de la plus belle facture<sup>5</sup>. Elles sont partie

---

<sup>3</sup> Les principaux journaux que nous avons utilisés sont les suivants : celui de Guillaume DE DEUX-PONTS (colonel en second du régiment), *My Campaigns in America, a journal kept by Count William de Deux-Ponts 1780-1781*, trad. de Samuel Abbott Green, Boston, J.K. Wiggins and Lunt, 1868 ; celui du baron Louis DE CLOSEN (aide-de-camp du général Rochambeau) : Evelyn ACOMB (éd.), *The Revolutionary Journal of the Baron Ludwig von Closen 1780-1783*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1958 ; celui d'Antoine DE VERGER (sous-lieutenant) : *Journal of the most important events that occurred to the French troops under the command of M. Le Comte de Rochambeau*, dans Howard RICE et Ann BROWN (éd. et trad.), *The American Campaigns of Rochambeau's Army, 1780, 1781, 1782, 1783*, 2 vol., Princeton-Providence, Princeton University Press-Brown University Press, 1972. Ces trois journaux de campagne sont d'autant plus utiles qu'ils émanent d'officiers du régiment de Flohr, et ont donc suivi le même itinéraire lors de la campagne.

<sup>4</sup> Georg Daniel FLOHR, *Reisen Beschreibung von America welche das Hochlobliche Regiment von Zweybrücken hat gemacht zu Wasser und zu Land vom Jahr 1780 bis 84*, manuscrit conservé à la Médiathèque André Malraux, traduit de l'allemand par Albert Schreiber. Un projet de restauration est en cours. Abrégé pour la citation en « *Flohr*, fol. X ».

<sup>5</sup> La trentaine d'illustrations insérées dans le cours de la narration, bien qu'elles signalent une représentation personnelle de l'environnement américain via certaines constances que l'on peut observer, ne comportent pas d'expression directe et assumée de Georg Daniel Flohr. Elles

prenante de la description. Le texte est également complété par dix-sept tableaux de chiffres et par une table des matières en fin d'ouvrage. L'arrivée de ce document de nature exceptionnelle dans les collections des bibliothèques de Strasbourg reste, pour le moment, entourée de mystère.

Son auteur est cependant identifié. Ce travail est signé en page de garde, à la deuxième page intitulée *Erklärung* (avertissement) et à la troisième « *Specification in Englische Sprache* » (précision en langue anglaise) par Georg Flohr, de son nom complet Georg Daniel Flohr. L'auteur est un homme dont la vie n'aurait jamais été connue sans la découverte de son œuvre. Sa biographie a pu être partiellement reconstituée à partir des recherches menées par Karl Rudolf Tröss<sup>6</sup> et Robert Selig<sup>7</sup>. Certaines énigmes persistent cependant au sujet de ce personnage au parcours original.

Originaire du duché de Deux-Ponts dans le Palatinat, Georg Daniel Flohr est né entre 1754 et 1760. Les registres régimentaires permettent de se faire une idée de ce jeune homme : « né en 1760 à Annweiler dans la province de Deux-Ponts, juridiction de Bergzabern, de la taille de six pieds trois pouces, cheveux noire, les yeux noire, visage long, de la Religion Luthérienne<sup>8</sup> ». Selon l'historien Robert Selig, Flohr serait né à Sarnstall, dans les environs d'Annweiler, le 27 août 1756, et aurait été baptisé en l'Église luthérienne le 31 août. Les Flohr n'étaient certainement pas indigents, le père, Johann Paul Flohr, étant boucher. L'éducation et la formation du jeune Georg Daniel ou de ses demi-frères et sœurs (au nombre de cinq) sont inconnues, bien que l'on puisse supposer qu'ils aient fréquenté la petite école de Sarnstall, ou celle d'Annweiler. Arrivé à l'âge adulte, Georg Daniel Flohr s'engage le 7 juin 1776 comme fusilier dans la quatrième compagnie du régiment Royal-Deux-Ponts, dite « compagnie Von Böse » du nom de l'officier qui la dirige, et cela pour une durée de huit ans. À ce stade, son parcours ressemble à celui de beaucoup d'autres jeunes gens, de France ou d'Allemagne, issus des couches populaires d'une société à prédominance rurale<sup>9</sup>, attirés par les possibilités offertes par la vie militaire : instruction, solde, voyages ou aventures<sup>10</sup>.

---

constituent une partie significative de l'éventail d'instruments dont dispose l'auteur pour mener à bien sa description.

<sup>6</sup> Karl Rudolf TRÖSS, *Das Regiment Royal-Deux-Ponts, Gesammelte Beiträge zur Geschichte des Regiments, Zweibrücken, Stadtverwaltung Zweibrücken*, 1983.

<sup>7</sup> Robert SELIG, « A German Soldier in America, 1780-1783 : The Journal of Georg Daniel Flohr », *The William and Mary Quarterly, Third Series*, vol. 50, n° 3, juillet 1993, p. 575-590.

<sup>8</sup> Service Historique de l'Armée de Terre, Vincennes, rouleau Y 1C698. Orthographe d'origine. Six pieds trois pouces équivalent à environ 1,60 m.

<sup>9</sup> La proportion de ruraux dans l'armée française varie de 78 % en 1700 à 85 % en 1789, selon Daniel ROCHE, *Humeurs Vagabondes : de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 269.

<sup>10</sup> Ce sont notamment les avantages présentés par les affiches de recrutement du régiment en Alsace, voir : Waltraud PALLASH et Pierre BALLIET, « Elssässer und Lothringer im Regiment Royal-Deux-Ponts », *Bulletin du cercle généalogique d'Alsace*, n° 157, 2007, p. 5-7.

Membre d'un régiment cantonné à Strasbourg et Zweibrücken, Flohr ne s'imaginait sans doute pas être envoyé outre-Atlantique avec son régiment dans le cadre de la participation de la France à la lutte pour l'indépendance des habitants des Treize Colonies anglaises d'Amérique. Quoi qu'il en soit, son parcours personnel est très marqué par son expérience en tant que soldat et voyageur, face à l'adversité mais surtout face à l'altérité. Outre son retour en Europe, sa décharge du régiment Royal-Deux-Ponts le 10 août 1784 et la mention du 5 juin 1788 au troisième folio, les seuls éléments biographiques connus sont le fait qu'il rédige son manuscrit à Strasbourg, comme il l'indique dans ce qui tient lieu de préface à son travail. Flohr passe vraisemblablement quelques années à Strasbourg, sans que l'on sache pourquoi.

Georg Daniel Flohr réapparaît ensuite de façon inattendue comme pasteur aux confins occidentaux de l'État de Virginie. Il est arrivé en Amérique aux alentours de 1796, après avoir été étudiant en médecine à Paris en 1793<sup>11</sup>. Les raisons de son départ de Paris et de son émigration en Amérique sont confuses ; néanmoins, le révérend Flohr est bien le même individu que l'auteur du manuscrit conservé à Strasbourg<sup>12</sup>. La suite de sa vie est moins mouvementée. Flohr se marie le 5 octobre 1802 avec une dénommée Elizabeth Holsapple. Après des études à Baltimore jusqu'en 1803, Flohr est nommé pasteur à Wytheville. Il devient propriétaire en 1809, puis adopte une jeune fille nommée Polly Hutzle aux alentours de 1810, enfin une autre enfant en 1820, Elizabeth Kegley. Georg Daniel Flohr meurt le 30 avril 1826<sup>13</sup> et laisse en deuil la communauté qu'il a servie pendant 23 ans. Sa pierre tombale est visible aujourd'hui au cimetière de l'église luthérienne *Old Saint-John* dans la ville de Wytheville en Virginie.

La biographie de Georg Daniel Flohr, auteur du récit de voyage de son régiment en Amérique, semble très opportunément entrer dans le champ d'étude de « l'histoire Atlantique », telle qu'elle a été développée ces vingt dernières années principalement aux États-Unis. Au regard du cours fluctuant de sa vie, de la place occupée par l'expérience américaine dans l'ascension sociale d'un « anonyme » originaire d'une région qui pourrait sembler

---

<sup>11</sup> La préface d'un recueil de sermons écrit par Georg Daniel Flohr a été trouvée par Robert Selig. L'auteur de cette préface n'est autre que le successeur de Flohr à la tête de sa paroisse, le révérend John T. Tabler. Celui-ci écrit : « le matin du jour de l'exécution de Louis XVI, la mort accidentelle, quoique terrible, d'un homme près de Monsieur Flohr, a eu une influence si forte sur lui que cet incident le rendit incapable de poursuivre ses études de médecine. Ce changement soudain de vocation ne devrait pas étonner le lecteur, sachant qu'une partie du corps mutilé a atterri sur Monsieur Flohr » ; cité par Robert SELIG, « Private Flohr's Other life : The young German fought for American Independence, went home, and returned as a man of Peace », *American Heritage*, vol. 45, Issue 6, 1994, p. 30-37.

<sup>12</sup> Robert Selig confirme que le soldat et le révérend sont la même personne grâce à une comparaison entre l'écriture manuscrite du journal de 1788 et certaines lettres de Flohr retrouvées à Wytheville, dans l'article « Private Flohr's Other Life... », *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 30-37.

périphérique par rapport au monde atlantique<sup>14</sup>, Flohr est un sujet d'étude de choix pour les historiens attachés au rôle central joué par l'océan Atlantique et les phénomènes qui en découlent (relations économiques, esclavagisme, immigration, empires) dans la vie des États et des individus riverains. L'expérience américaine de Flohr a vraisemblablement changé le cours de sa vie, sa biographie en faisant foi. Elle corrobore aussi cette citation d'Alison Games dans un article publié en 2006<sup>15</sup> : « L'océan n'a pas juste été un espace par lequel les hommes ont circulé, ce fut l'endroit même où ils ont vécu des expériences qui les ont transformés<sup>16</sup> ». Cette « transformation » provoquée à la fois par le voyage et par sa relation écrite constitue une étape d'individuation. Afin de tirer parti du témoignage rare de Georg Daniel Flohr en ce sens, une analyse exhaustive s'imposait<sup>17</sup>, puisque les seuls chercheurs ayant eu accès à celui-ci n'en ont tiré parti que de façon superficielle, voire induite<sup>18</sup>.

Or, une telle analyse ne peut se faire hors contexte. Flohr, comme tant d'autres, subit une mobilité sur laquelle il n'a pas prise. Le caractère forcé de ce qu'il appelle un « voyage » ne doit pas être perdu de vue tant il influence son écriture. Il convient aussi de mettre en lumière la situation particulière qu'occupe le régiment Royal-Deux-Ponts au sein du corps expéditionnaire. Il s'agit en effet de l'un des nombreux corps de troupes étrangères de l'armée du roi de France<sup>19</sup>. Levé sur les terres allemandes et françaises du duc de Deux-Ponts, il est le fruit d'un accord avec la monarchie française datant de 1757. Les soldats du Royal-Deux-Ponts sont palatins, alsaciens, plus rarement lorrains<sup>20</sup>. Le régiment de Flohr est l'une des quatre unités faisant partie du corps expéditionnaire français en Amérique avec les régiments Bourbonnais, Soissonnais et Saintonge. Placés sous les ordres du général de Rochambeau, ils forment une première brigade comptant environ 6500 hommes destinés à soutenir l'armée continentale de Washington dans les opérations militaires contre les forces britanniques en Amérique du Nord. Flohr et ses camarades de

---

<sup>14</sup> Au sujet de l'insertion des Allemands et de la région rhénane dans le système atlantique tel qu'il est défini par les tenants de ce courant historiographique, voir Bernard BAYLIN et Philip MORGAN (éd.), *Strangers within the Realm, cultural margins of the first british empire*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991.

<sup>15</sup> Alison GAMES, « Atlantic History : Definitions, Challenges and Opportunities », *The American Historical Review*, vol. 111, n°3, juin 2006, p. 741-757.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 4 : « The ocean was not just a place within which people circulated: it was itself the place within which they had transformative experiences ».

<sup>17</sup> Voir E. HIRSTEIN, *Le voyage de Flohr...*, *op. cit.*

<sup>18</sup> Karl Rudolf Tröss a découvert le manuscrit dans le fonds strasbourgeois, en a fait un résumé et une traduction de façon tout à fait hétérodoxe. Robert Selig, historien de métier, a quant à lui publié plusieurs articles dans des revues américaines, sans jamais prendre en compte l'entière réalité du document. Voir plus loin à ce sujet.

<sup>19</sup> Louis SUSANE, *Histoire de l'ancienne infanterie française*, 7 vol., Paris, 1849-1853 ; les régiments étrangers sont traités dans le vol. I, et le Royal-Deux-Ponts p. 315-316.

<sup>20</sup> W. Pallash et P. BALLIET, « Elsassers und Lothringer... », *op. cit.*, p. 5-7.



régiment sont donc intégrés à un corps d'armée commandé par des aristocrates français, composé majoritairement de soldats français.

L'envoi de ce corps expéditionnaire, conjugué avec le déploiement de la Marine Royale dans les Antilles, doit permettre le basculement du rapport de force en Amérique du Nord en faveur des *Insurgents* et précipiter la défaite de l'Angleterre aux prises avec une armée américaine opiniâtement résistante depuis 1775. Il s'inscrit dans le cadre de l'alliance de la France avec les jeunes États-Unis d'Amérique, qui ont proclamé leur indépendance le 4 juillet 1776. Le 6 février 1778 est signé le traité d'Amitié et de Commerce franco-américain, ce qui fait entrer le royaume de France en guerre avec l'Angleterre. Une première escadre est envoyée en avril sous les ordres du comte d'Estaing, mais il faut attendre 1780 et l'envoi du corps expéditionnaire pour que l'effort de guerre français permette de porter un coup sérieux à l'armée anglaise sur le continent.

### *Le récit*

Le récit de Flohr est indubitablement un témoignage intéressant. Flohr mobilise différents types de discours et de genres littéraires, et ne réalise pas volontairement un ego-document<sup>21</sup>, ce qui de toute évidence distingue son texte de la plupart des écrits d'officiers, mais aussi de celui d'autres soldats. Il convient en effet de souligner que ce travail est marqué par une pluralité de démarches au sein de la retranscription<sup>22</sup>. À travers l'étude de la structure de son récit, il apparaît en effet qu'il existe une ambivalence entre la volonté de l'auteur de retracer l'histoire d'une aventure foncièrement collective et celle de produire une description d'un environnement étranger à lui et aux lecteurs potentiels. L'ambivalence de ces deux démarches au sein d'un même texte se traduit par l'interférence de l'auteur dans le cours de la narration et l'insertion de longues digressions. Ces démarches correspondent à deux pratiques d'écritures, pas forcément opposées mais aux objectifs divergents : le journal de campagne et la description de voyage. Le journal de campagne, relation militaire, recouvre l'utilisation de plusieurs pratiques littéraires liées à la mobilité militaire et à la guerre : le journal de marche régimentaire et le journal de siège. La description de voyage que veut produire Flohr est quant à elle d'essence plus classique, sans ambition littéraire. Ainsi, sans pour autant s'apparenter à celle de personnages officiels chargés d'une mission particulière – comme La Condamine ou Charlevoix – par sa relative imprécision, sa description de voyage ne rejoint pas pour autant celle des décennies suivantes, marquées par la

---

<sup>21</sup> Concept créé par Jacob Presser dans les années soixante. Selon Foisil Madeleine, « L'écriture du for privé », dans Philippe ARIÈS, Georges DUBY et Roger CHARTIER (dir.), *Histoire de la vie privée*, vol. 3, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1986, p. 332 : les ego-documents correspondent à « toutes sources dans lesquelles l'individu donne des renseignements sur lui-même, que cette expression soit un geste volontaire ou qu'elle soit conditionnée au contraire par d'autres circonstances ».

<sup>22</sup> Voir E. HIRSTEIN, *Le voyage de Flohr...*, *op. cit.*

mise en scène de l'auteur-voyageur et de ses impressions au centre du récit – comme Volney et plus tard Chateaubriand.

Produire une description de voyage à l'image de ces publications inscrites dans l'établissement d'un savoir scientifique ou d'une démarche littéraire, n'était certainement pas à la portée de Georg Daniel Flohr, de par le fait qu'il ne soit pas entièrement libre de ses mouvements, mais aussi en raison de son instruction et de sa culture limitées, liées à son milieu d'origine. Sa description est donc celle d'un voyage conditionné par des contingences qui le dépassent, et marqué au quotidien par la vie militaire. Le voyage et ses péripéties sont considérés par Flohr comme une expérience collective, ce qui entraîne la mise en place de stratégies d'écritures associées à une certaine vision du rôle de Flohr et des siens au sein d'un processus historique qui n'est pourtant pas entièrement appréhendé<sup>23</sup>.

Le manuscrit de Flohr constitue la trace physique de cette volonté de retracer, de montrer aux autres un voyage qu'il a jugé exceptionnel. L'homme simple, que Flohr personifie par ses origines sociales, mais dont il se distingue par sa pratique de l'écriture, est lui aussi le sujet d'un rapport personnel à l'écrit qui l'éloigne plus ou moins de la représentation du réel.

Les conditions de la production du récit révèlent, de façon instructive, une tension constante entre le collectif et l'individuel et, à un niveau littéraire, un flou persistant entre le présent de l'écriture et celui de la narration. Ces deux éléments essentiels de l'analyse première du récit sont en lien direct avec la problématique plus globale qui lie l'auteur à son texte, à son groupe, et *in fine* à lui-même. Chez Flohr, le voyage, expérience de l'autre et de l'ailleurs, a eu une incidence sur sa vision de lui-même, sur sa façon de se penser comme un moi autonome.

### Un ego-document « exotique »

Le récit de Flohr est bien un ego-document, une manifestation de l'individu, « de façon réfléchie ou non<sup>24</sup> », au sein d'un texte qui l'amène toujours à parler de lui-même dans le cadre des différents groupes auxquels il appartient.

Flohr réalise le récit de voyage de son régiment, à la différence par exemple d'un texte connu, celui de Joseph Plumb Martin, simple soldat de

---

<sup>23</sup> Flohr fait preuve d'excellentes intuitions, notamment en relatant plusieurs épisodes notables du conflit (la capture de l'espion André en particulier). Mais il n'appréhende à aucun moment le caractère révolutionnaire du conflit opposant les Anglais aux indépendantistes. Voir E. HIRSTEIN, *Le voyage de Flohr...*, *op. cit.*

<sup>24</sup> D'après la définition du terme d'ego-document donnée par Brigitte BEDOS-REZAK et Dominique IOGNA-PRAT dans *L'individu au Moyen Âge. Individuation et individualisation avant la modernité*, Paris, 2005, p. 22.

l'Armée Continentale<sup>25</sup>, une condition des plus similaires à celle de notre auteur. Racontant son périple avant ceux de ses camarades, Plumb utilise quasi exclusivement la première personne du singulier. Tandis que lorsque Flohr relate la campagne de son régiment, il utilise le « nous ». L'auteur ne précise ainsi à aucun moment son rôle personnel dans le déroulement des activités du groupe. C'est l'une de ses particularités majeures.

La relation de la campagne militaire est menée par une énonciation collective ; celle-ci prend principalement sa source dans les notes prises quotidiennement par l'auteur au cours de la campagne. Mais l'utilisation faite de la première personne du pluriel limite la compréhension, notamment lors de certaines transitions :

Le 3 avril, le détachement qui était resté à Cirasau<sup>26</sup> se mit en route pour Porto-Cappello, mais cela échoua. Le matin vers 8 heures il quitta le port de Cirasau avec du bon vent. Vers 9 heures, nous avions déjà quitté le pays de Cirasau. Quand nous fûmes à la hauteur de l'île Petit Bonheur nous vîmes un navire à notre droite<sup>27</sup>.

Ce passage démontre clairement la relative confusion entourant le sujet réel du récit, où le « nous » n'inclut pas toujours l'auteur. Cette digression de plusieurs pages relate en effet les circonstances et les conditions de la capture en mer par une escadre anglaise d'un détachement de soldats dont Flohr ne fait pas partie, alors que la paix avait déjà été signée. Le petit détachement en question est emmené en captivité sur l'île de la Jamaïque où il reste jusqu'au 17 mai 1783. Flohr en parle sans doute peu avant<sup>28</sup> ; il s'agit d'un détachement fourni par sa compagnie.

Cette digression est introduite par deux phrases à la troisième personne du singulier (« le détachement », « il ») avant de passer brutalement à la première personne du pluriel (nous) ; la date est précise (9 heures du matin), la localisation l'est autant (à Curaçao, où l'auteur ne se trouve pas à ce moment-là<sup>29</sup>). Il semble ainsi que ce passage ait été intégré directement au récit de Flohr sans considérations ni pour le style, ni pour la cohérence narrative. La provenance de ce passage peut ainsi être discutée.

<sup>25</sup> Martin Joseph PLUMB, *A narrative of a revolutionary soldier, some of the adventures, dangers and sufferings of Joseph Plumb Martin*, New York, Signet Classics, 2001. Plumb est un soldat du rang, au sein de l'Armée Continentale, qui a combattu durant les huit années de la guerre. Bien plus tard, il écrit ses mémoires à la retraite, à partir de ses notes.

<sup>26</sup> Cirasau fait référence à l'île de Curaçao, possession hollandaise au large des côtes du Venezuela actuel.

<sup>27</sup> *Flohr*, fol. 206-207, l'ex cursus se prolonge jusqu'au fol. 213.

<sup>28</sup> *Ibid.*, fol. 177-178 : « Pendant notre séjour là-bas nous dûmes fournir un détachement pour un navire marchand, composé de 27 soldats, un tambour, 4 caporaux, 2 sergents, un lieutenant et un capitaine en second. Ce détachement n'était fourni que par notre seule compagnie. »

<sup>29</sup> Flohr est à Porto Cabello, sur la côte vénézuélienne depuis le 16 mars, ce qui est d'autant plus certain qu'il raconte (pour une fois) ce qu'il y a personnellement vécu.

La suite de la digression, qui est une description de la Jamaïque<sup>30</sup>, est menée sur le même ton que l'ensemble de la narration. L'écriture est homogène avec le reste du texte<sup>31</sup>, bien qu'il y ait moins de description de la faune et de la flore, en comparaison avec d'autres passages. Les conditions de la capture elle-même sont bien précises. Dès lors, l'hypothèse la plus plausible serait celle de la prise par écrit d'une anecdote racontée par l'un de ses camarades, une fois à Cap-Français à Saint-Domingue où se retrouve l'ensemble des troupes avant le retour vers l'Europe, ou même à Strasbourg quelques années plus tard. Leur appartenance à la compagnie de Flohr est le seul critère qui explique l'insertion de ce passage dans le récit.

Dans ce cas remarquable par ce qu'il révèle, c'est-à-dire l'indifférenciation avec laquelle l'auteur utilise les pronoms et son peu de cas pour la cohérence narrative, le « nous » peut être compris en tant que simplification pour désigner sa compagnie, même lorsqu'il n'est pas présent. Mais l'utilisation de la première personne du pluriel ne se limite pas à cet effet. « Nous » est utilisé quasi systématiquement, que ce soit lors des entrées du journal de marche ou lors d'autres digressions plus importantes. Sur un navire, il désigne parfois uniquement les soldats, auquel cas cela est précisé (« Alors les matelots entreprirent de nous consoler et dirent que nous aurions à endurer cette vie pénible pendant 3 ou 4 semaines, le temps du voyage<sup>32</sup> »), ou bien, la plupart du temps, l'ensemble des hommes sur le navire (« le 2 février le vent était assez bon, toute la journée nous faisons des "paré à virer", les autres navires qui avaient pris le cap de Porto-Bello, nous les avons perdus de vue<sup>33</sup> »). Sur terre, il est bien plus difficile d'identifier le sujet, car si l'on suppose comme le titre l'indique, qu'il s'agit exclusivement du Royal-Deux-Ponts, rien dans le texte ne le précise. Au contraire, l'utilisation extensive du « nous » peut même induire en erreur, comme ici :

Là nous étions au repos jusqu'au soir du 21, où nous fournissions un détachement de 2500 hommes, des Français et des Américains, qui marchâmes sur KönigsBritsch et Sandihock. Dès que nous nous approchâmes de KönigsBritsch et de Statten-Eyland, les Anglais s'aperçurent que des Français étaient en route ; ils vinrent aussitôt à notre rencontre et nous eûmes une assez violente attaque près de KönigsBrütsch et de Statten-Eyland<sup>34</sup>.

---

<sup>30</sup> *Flohr*, fol. 206-213.

<sup>31</sup> Certaines expressions sont similaires : « en ce qui concerne ». Et Flohr, parlant du temps de loisir étendu, de la possibilité d'explorer la nature environnante, ne décrit pas cette « végétation rare » (fol. 211). Comme pour pallier cette insuffisance, il parle alors de la découverte de l'île par Christophe Colomb, des fortifications de Kingston, et plus surprenant encore, intègre dans le folio l'illustration de l'île.

<sup>32</sup> *Flohr*, fol. 6.

<sup>33</sup> *Ibid.*, fol. 161.

<sup>34</sup> *Ibid.*, fol. 36.

À première lecture, le Royal-Deux-Ponts aurait détaché 2 500 de ses hommes pour une opération près de Sandyhook et de Staten Island. Mais cela est impossible parce que, d'un côté, le régiment Royal-Deux-Ponts ne compte environ que mille hommes et, de l'autre, des Américains de l'Armée Continentale participent à cette opération. Ici, le « nous » désigne donc l'ensemble de l'armée coalisée, et Flohr fait référence à un accrochage entre les forces britanniques (des loyalistes : les dragons de Delancey) et le corps de Lauzun, venu à la rescousse d'un corps d'armée américain dirigé par le général Lincoln au nord de New York. Or, le Royal-Deux-Ponts ne participe pas à cette attaque (et Flohr encore moins), puisque se trouvant le 3 juillet proche de North Castle, à plus d'un jour de marche. Les dates données par Flohr ne concordent d'ailleurs pas avec les faits<sup>35</sup>.

Cette indistinction est une particularité du manuscrit de Flohr. Nul autre journal de campagne ne mêle ainsi le collectif (armée dans son ensemble, régiment, compagnie) et l'individuel, qui est aussi présent dans le récit comme nous le verrons. Les journaux de campagne des officiers sont en effet rédigés à titre personnel ; certains journaux de marche régimentaires de périodes ultérieures sont uniquement attachés au point de vue collectif, et celui-ci est défini. Dans le récit de Flohr, cette façon de faire ne va pas sans poser de sérieux problèmes d'interprétation historique. Car si lors de la marche de ce collectif non défini, le « nous » désigne le régiment, la brigade ou même la totalité de l'armée – ce qui n'a que peu d'incidence sur la relation de la campagne –, cette indistinction devient problématique lorsque la narration en arrive aux événements importants où le témoignage de Flohr apporte de nouveaux éléments, comme nous le verrons.

La diversité des digressions (anecdotique, descriptive, historique, etc.) illustre les différences d'approches au sein du travail de l'auteur en fonction des thèmes abordés. Les origines variées de ces récits soulignent quant à elles la particularité des points de vue adoptés pour les descriptions et la singularité des méthodes de l'auteur. Flohr, pour répondre à son objectif de relation du voyage d'un régiment pendant une campagne, fait un amalgame au sein de son journal de marche entre des récits entendus autour de lui et des témoignages de ses camarades. De ce fait, l'identité du « nous » est très variable, selon l'échelle descriptive et surtout narrative. Grâce à l'observation de ces variations d'échelle, nous avons pu identifier le groupe le plus restreint, qui n'est pas celui dans lequel Flohr s'inclut spontanément, mais plutôt celui dont il choisit de narrer les péripéties.

---

<sup>35</sup> Les combats dans lesquels est impliquée la Légion de Lauzun ont lieu le 3 juillet, Flohr mentionne un événement le 21. Clozen est bien pris à parti par l'ennemi le 21 juillet et le 22, mais uniquement lors d'une mission de reconnaissance, E. ACOMB (éd.), *The Revolutionary Journal...*, *op. cit.*, p. 99-100.

### L'auteur, membre d'un tout « national » ?

Le siège de Yorktown, épisode central du récit est tout à fait révélateur de la perspective choisie. Le dévouement du soldat y est valorisé, mais à titre général, sans pour autant être individualisé :

Au point du jour, tous les ouvriers-mineurs furent rappelés ; dès qu'il fit entièrement jour, les Anglais virent que tout le terrain devant eux était semé de retranchements ! Cela fit dire au général anglais Cornwallis, que cette nuit tous les diables de l'enfer avaient dû aider les Français à creuser, il ne pouvait pas se l'expliquer autrement<sup>36</sup>.

Les souffrances et le danger sont soulignés par des métaphores :

Mais dès que nous nous fûmes approchés de la redoute, suffisamment pour qu'ils pussent nous atteindre avec leurs fusils, ils tirèrent sur nous avec une telle intensité que nous tombions comme des flocons de neige. Chacun croyait qu'il pleuvait des balles<sup>37</sup>.

Encore une fois, le récit de Flohr surprend. La narration est essentiellement portée par une première personne du pluriel indifférenciée, qui recouvre toute l'armée française<sup>38</sup>, ce qui rend difficile toute interprétation claire. En outre, la narration de ce siège comporte de nombreuses astuces littéraires qui contrastent légèrement avec le reste de la narration<sup>39</sup>. L'usage de métaphores, caricatures et autres inventions témoigne de l'importance de ce passage dans le projet de l'auteur.

Pourtant, il n'y a ainsi pas vraiment d'indices convaincants permettant de dire que Flohr tente de glorifier outre-mesure l'action de son seul régiment. Le Royal-Deux-Ponts a bien joué un rôle important, et célébré, lors du siège de Yorktown. Avec le régiment Gâtinais, les compagnies de grenadiers et de chasseurs du Royal-Deux-Pont participent à l'assaut de la redoute n° 9, la nuit du 14 octobre<sup>40</sup>. Guillaume de Deux-Ponts ne tarit pas d'éloges dans son journal à propos de ses soldats, alors qu'il menait l'assaut : « Avec des troupes aussi bonnes, aussi braves, et aussi disciplinées que celles que j'ai eu l'honneur de conduire à l'ennemi, on peut tout entreprendre, et être sûr de réussir si l'impossibilité n'en est pas prouvée ; je leur dois le plus beau jour de ma vie, et le souvenir ne s'en effacera certainement jamais de ma mémoire<sup>41</sup> ». Rien de tel chez Flohr, qui fait un récit aux conclusions divergentes. Comme la digression à propos du détachement capturé par les Anglais et emprisonné à la Jamaïque, il s'agit d'un épisode rapporté que Flohr intègre à son récit en le narrant à la première personne du pluriel, alors qu'il n'a pas participé à cet assaut. Il en fait

---

<sup>36</sup> *Flohr*, fol. 58.

<sup>37</sup> *Ibid.*, fol. 77.

<sup>38</sup> *Ibid.*, fol. 72 : « Le 13 octobre, nous donnâmes 600 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 1 mort et 28 blessés ».

<sup>39</sup> Cf. E. HIRSTEIN, *Le voyage de Flohr...*, *op. cit.*, chap. IV.

<sup>40</sup> *Flohr*, fol. 76-82.

<sup>41</sup> Guillaume DE DEUX-PONTS, *My Campaigns in America...*, *op. cit.*, p. 61.

pourtant un récit qui a retenu l'attention de lecteurs du manuscrit de nos jours<sup>42</sup>. Il rapporte que l'assaut de la redoute n° 9, une opération réussie sur le plan tactique, a été l'occasion d'un incident que tous les autres témoins de l'action, des témoins oculaires ayant laissé des écrits (notamment les officiers présents) ne mentionnent pas. L'on apprend en effet qu'un combat fratricide aurait eu lieu lors de la prise de la redoute<sup>43</sup> : les « Français » du régiment Gâtinais, « acharnés », auraient attaqué les hommes du Royal-Deux-Ponts à la baïonnette, frappant indistinctement tous les soldats portant un uniforme bleu, ne reconnaissant par le régiment ami du fait du manque de visibilité. Flohr impute le nombre élevé de pertes humaines à ce combat fratricide qui aurait lieu au beau milieu de l'assaut, juste avant que les Anglais ne pilonnent la redoute.

La version de Flohr relative à cet assaut ne tient pas, d'abord lorsqu'on la confronte aux autres témoignages, ensuite parce qu'elle présente trop de failles logiques ; en outre, Flohr admet indirectement plus loin qu'il n'a pas participé à cet assaut<sup>44</sup>. Cette version a ainsi dû lui être rapportée. L'origine de cet épisode sensible est difficile à déterminer. Elle est peut-être le résultat de l'incorporation d'une information, non pas erronée mais déformée, dans un récit du reste marqué par une certaine forme d'imprécision ou d'exagération<sup>45</sup>. Une seule donnée est sûre : aussi invraisemblable que cet incident puisse paraître, l'auteur n'a pas mis en doute sa plausibilité avant de l'intégrer dans son récit. En effet, l'insertion d'une telle anecdote rejoint l'une des tendances que l'on peut rencontrer ailleurs au sein du texte.

Les Français s'en prirent à tous les hommes qui portaient uniforme bleu et les transpercèrent de leurs baïonnettes. Or le régiment Deux-Ponts portait aussi du bleu, c'est la raison pour laquelle beaucoup de ses soldats furent tués<sup>46</sup>.

La distinction entre le Régiment Royal-Deux-Ponts et « les Français » en général réapparaît donc assez naturellement au sein du récit de l'assaut et de ses conséquences malheureuses. Cependant, l'inclination de notre auteur à opérer une différence identitaire – notamment dans des passages relatifs à l'accueil de

<sup>42</sup> Robert A. SELIG a écrit un article à ce sujet : « Storming the Redoubts », *Military History Quarterly*, vol. 8, n° 1, 1995, p. 24, qui est repris dans l'ouvrage de Jerome GREENE, *Guns of Independence, The Siege of Yorktown, 1781*, New York, Savas Beattie, 2012, p. 248-252, et qui a créé un début de polémique sur le rôle du régiment Royal-Deux-Ponts lors de cet assaut. Pour plus d'information, voir E. HIRSTEIN, *Le voyage de Flohr...*, *op. cit.*, chap. IV et annexes.

<sup>43</sup> *Flohr*, fol. 79.

<sup>44</sup> Une attention particulière aux pronoms sujets utilisés révèle ici par exemple que l'auteur reconnaît qu'il n'était pas présent lors de l'assaut, sans que cela remette en cause la véacité des faits qu'il relate ; voir *Flohr*, fol. 80 : « Après *notre* retour en France, le Comte Christian de Deux-Ponts, colonel du régiment, redemanda auprès la Cour, l'autorisation de faire précéder le régiment, quand il serait en marche, de ce mortier qu'*ils* avaient conquis lors d'un assaut si périlleux, ce qui lui fut très gracieusement accordé ».

<sup>45</sup> Il faut se rappeler ce genre de lamentations exagérées au cours de la traversée de l'Atlantique, *Flohr*, fol. 9 : « nos camarades tombaient quotidiennement dans les profondeurs de la mer ».

<sup>46</sup> *Ibid.*, fol. 79.

la population à l'égard des troupes du Royal-Deux-Ponts – pourrait aussi expliquer la prise en compte de cet incident exceptionnel, alors que bien d'autres facteurs auraient pu expliquer le nombre élevé de morts et de blessés. Selon cette hypothèse, cette version singulière de l'assaut de la redoute n° 9 constituerait, dans l'esprit de Flohr, la preuve la plus probante du « fossé » culturel entre Français et Allemands et, dans une moindre mesure, dans celui de ses camarades de régiment.

Au final, la posture identitaire discrète de l'auteur rejoint en quelque sorte la position complexe des Allemands au sein de l'armée française. Cette position est d'ailleurs plusieurs fois mise en parallèle dans le récit avec la situation des troupes allemandes aux ordres des Britanniques, illustrant de fait le surnom que donnent les Allemands à cette bataille : « Die Deutsche Schlacht<sup>47</sup> ». Dans le cadre de la relation de la campagne militaire, les Allemands du Royal-Deux-Ponts sont à la fois pleinement intégrés dans le récit d'une expédition française, tout en se voyant significativement renvoyés par l'auteur à leur identité étrangère à la majorité de leurs camarades sous les ordres de la même hiérarchie. Qu'il s'agisse d'une représentation développée par l'auteur ou qu'elle émane d'un réel sentiment exprimé par les « sources » de Flohr (ses camarades), cette distinction semble traduire un réflexe d'identification spontané, qui répond par ailleurs clairement aux attentes du lectorat potentiel de la relation militaire au sein de l'ouvrage. Flohr se considère comme partie d'un groupe d'abord marqué par sa germanité.

### Un « je » évanescant ou reminiscant ?

La diversité d'échelles d'appréciation du collectif est d'autant plus significative qu'elle peut se comparer à l'autre sujet présent dans le récit, la première personne du singulier, autrement dit Flohr lui-même. Le « je » a lui aussi une grande valeur interprétative. Ces passages relatant des expériences ou des observations personnelles fondées sur des expériences vécues, se détachent avec force du reste du récit, par contraste avec les stratégies d'écritures et les approximations déjà évoquées.

Dans un texte défini comme la relation d'une entreprise collective, le voyage du régiment Royal-Deux-Ponts, qui contient aussi une description de l'Amérique, l'auteur n'occupe pas une place centrale : sa personne n'apparaît que par à-coups. De plus, Flohr s'identifie à son groupe culturel. Son expression personnelle est marquée par l'utilisation de la première personne du singulier. En dehors des pages préliminaires, elle n'apparaît que très rarement (très exactement 19 fois), dans des circonstances précises.

---

<sup>47</sup> Cette dénomination est une référence à la présence importante de soldats d'origine allemande dans les deux camps lors de cet affrontement, et au rôle prédominant de ceux-ci au cours des combats, l'assaut de la redoute n° 9 constituant le moment clé.



Ces incursions rares de l'auteur dans la narration correspondent à diverses démarches. La moitié de ces mentions est accompagnée des verbes « voir » et « observer » (ou encore « avoir la preuve », par l'observation). Cette volonté d'apporter une preuve consolide la véracité des objets de descriptions ; qu'il s'agisse de rendre compte de réalités (la condition des esclaves, la hauteur d'une montagne), ou de l'existence d'une créature exotique du point de vue de l'auteur (les Francs-Maçons ou les lézards géants). Ces mentions relatives à l'observation personnelle sont très largement circonscrites au séjour au Venezuela. Deux autres occurrences signalent également la démarche de vérification de l'auteur par l'expression personnelle : « je demandais<sup>48</sup> », « ce que j'ai essayé de faire plusieurs fois<sup>49</sup> ». « J'étais plusieurs fois saisi d'étonnement<sup>50</sup> », « j'ai été étonné<sup>51</sup> », « j'étais très intrigué<sup>52</sup> », manifestent les impressions de l'auteur face à l'environnement américain. Sans aller jusqu'à « l'émerveillement », l'expression de ce sentiment indique sa réaction face à l'altérité qui évoque l'éveil de sa curiosité. Mais cette expression témoigne surtout de la réminiscence de ces épisodes précis au moment de l'écriture. En fait, Flohr se souvient avoir été étonné, intrigué, et il montre au lecteur sa réaction face à une réalité étrangère à ce qu'il connaît<sup>53</sup>, ce qui accroît l'effet de véracité de sa relation.

Flohr n'offre cependant qu'à une seule reprise l'exposition d'une description sensible. Ainsi, s'est-il « cru, les entendant parler, dans le pays de mes pères, mais je m'avisais que je me trompais de beaucoup, d'environ 1 600 heures<sup>54</sup> », lorsqu'il fut en contact avec les Allemands installés dans le Maryland où d'ailleurs « tout y est aménagé comme en Europe ». L'insertion de cette projection de l'auteur dans le récit apporte du poids à la description, en tant que preuve par sa présence et son expérience sensible sur les lieux décrits. Ce procédé permet ainsi d'entrevoir le processus d'exploration sur place, mais révèle aussi l'existence du travail du narrateur, qui est lui postérieur, évoqué dès le début de l'*opus* dans l'*Erklärung* et la *Specification in Englische Sprache*<sup>55</sup>. Celle-ci résume la vision personnelle que Flohr garde de son expérience en Amérique et

---

<sup>48</sup> *Flohr*, fol. 97 : « je demandais souvent pourquoi on ne fournissait pas de vêtements à ces maures ».

<sup>49</sup> *Ibid.*, fol. 185 « Ils n'en mangent pas quand on leur en donne, ce que j'ai essayé de faire plusieurs fois ».

<sup>50</sup> *Ibid.*, fol. 22 : « moi-même j'étais saisi plusieurs fois d'étonnement, particulièrement la première fois que je les [les Indiens] vis danser à leur manière au son de leur musique sauvage ».

<sup>51</sup> *Ibid.*, fol. 221 : « Tant que j'ai été là-bas [à Saint-Domingue] j'ai été étonné, parce que c'était en plein hiver et que la chaleur était plus forte et insupportable que dans notre pays en été. »

<sup>52</sup> *Ibid.*, fol. 192 : « La première fois que je me rendais sur cette montagne, j'étais très intrigué par ces singes ».

<sup>53</sup> Voir *supra* note 51.

<sup>54</sup> *Flohr*, fol. 113.

<sup>55</sup> Ce travail est aussi évoqué par l'auteur au tout début de son *opus* aux troisième et quatrième folios. Voir E. Hirstein, *Le voyage de Flohr...*, *op. cit.* » (texte traduit dans l'Annexe 2, voir *supra* p. 53).

souligne certains des autres traits saillants du manuscrit, tels une courte synthèse géographique insistant sur « l'ingéniosité » des centres urbains, les « très belles filles » et la présence allemande exprimée dans la toponymie à laquelle l'auteur renvoie.

Comme on le voit, le « moi » de l'auteur occupe une place périphérique, à la marge des développements. Il n'en reste pas moins que les rares mentions du « je » rendent possible l'insertion de l'auteur dans son texte, en tant qu'appui et renfort des propos tenus. Cette consolidation du témoignage par la vivacité du souvenir n'est pas circonscrite à la description. Elle accompagne également le récit des expériences personnelles et constitue la base des anecdotes les plus vivantes. La présence directe de l'auteur dans le texte permet ainsi de saisir les moments qui ont concentré, lors de l'écriture, les impressions méritant d'être exposées, soit par leur valeur argumentative ou exemplaire, soit pour leur valeur intrinsèque. Bien qu'ils ne soient vraisemblablement que la partie émergée de l'iceberg des expériences marquantes – car Flohr dispose d'autres moyens pour mettre en lumière certains événements, en particulier l'illustration – ce sont eux, qui, très vraisemblablement l'ont le plus marqué, en tant qu'individu.

Les moments narratifs où Flohr s'inscrit lui-même en tant qu'écrivain dans le récit de son voyage passé sont précisément ceux qui ont provoqué chez lui le plus d'impact une fois la plume en main. Au sein de l'ensemble du récit, ce sont en effet ces éléments qui ont mobilisé sa mémoire personnelle, à l'inverse de la majorité du texte issu de ses notes. La vie en mer et ses dangers, la faune et la flore exotique du Venezuela sont, avec le siège de Yorktown, les thèmes qu'il met le plus en évidence par l'écrit, par l'insertion d'anecdotes annexes, de souvenirs personnels ou de tournures particulières. En outre, l'œil du voyageur européen ignorant des caractéristiques des sociétés coloniales américaines, ne peut qu'être attiré par l'altérité la plus visible. Les populations indiennes et africaines sont ainsi l'un des points incontournables de la description de voyage en Amérique<sup>56</sup>.

L'étude des incursions nominatives de l'auteur dans la description permet ainsi d'appréhender son rapport à l'altérité, par la délimitation de ses sujets « d'étonnement ». Il est notable en effet que les thèmes où se concentrent les premières personnes du singulier sont la description de l'esclavage, les Amérindiens et, dans une moindre mesure, l'environnement naturel vénézuélien. Ces descriptions révèlent une partie de la personnalité de l'auteur, même s'il ne s'agit que de Flohr à travers ses souvenirs américains.

L'exposition de soi est en effet trop indigente, toujours menée de façon indirecte, surtout lorsqu'on la compare à certains des journaux laissés par les officiers qui sont, eux, clairement compris comme un médium par lequel ils expriment leur individualité. Par là même, Flohr nous démontre, si ce n'est une vision différente de l'écrit, tout au moins une certaine humilité vis-à-vis de son

---

<sup>56</sup> Pour plus d'information, voir E. HIRSTEIN, *Le voyage de Flohr...*, *op. cit.*, p. 105-119.

groupe d'appartenance, les Allemands du Royal-Deux-Ponts, par rapport auquel il ne se positionne pas.

## Conclusion

Flohr se distingue donc *a posteriori* seulement, et presque contre son gré. Il n'a pas pour objectif premier de décrire sa propre expérience et son écriture semble hésiter constamment sur le point de vue narratif à adopter. Celui-ci, bien que changeant, est au service de la retransmission de l'aventure collective, elle-même conduite à l'échelle la plus grande possible de la description, suivant les événements rapportés. De ce fait, l'auteur ne peut se dissocier de son groupe qu'en faisant état de ce qu'il a vu ou observé personnellement, et cet apport, finalement extérieur à l'énonciation menée tout au long du texte à la première personne du pluriel, ne se justifie qu'en tant que renfort de la description.

Flohr se conçoit comme une partie individuée d'un groupe souvent mal défini dans le texte, à la fois membre anonyme d'une entité supérieure, et partie essentielle de celle-ci en tant que témoin « sensible » et rapporteur zélé du voyage de ses compatriotes et camarades. En ce sens, Flohr, qui semble n'avoir vécu son aventure qu'à travers le Royal-Deux-Ponts, nous dévoile sans le vouloir la dimension personnelle de ses souvenirs, une fois assis devant la feuille blanche de son manuscrit futur.

Le processus d'individuation s'observe dans son texte grâce à l'analyse des moyens stylistiques de ce dernier. La nécessité de prouver ses dires par le témoignage sensible, et plus généralement l'effort de rédaction lui-même, ont poussé le vétéran Flohr à se rappeler ses réactions, ses découvertes, ses expériences, et *in fine* à s'inclure lui-même dans le récit du voyage des siens.

L'Amérique est à, n'en pas douter, un « objet » de description dont le caractère exotique et merveilleux ne peut être rendu que par le témoignage<sup>57</sup>. Le texte de Flohr est l'un des médiums qui nous montrent le degré d'individuation requis lors de l'écriture d'un récit de voyage, même collectif. Ces efforts apparaissent comme le témoignage d'une individuation dont le processus s'opère essentiellement après le retour, par la réminiscence.

---

<sup>57</sup> Au sens admis par Stephen GREENBLATT : voir *Marvelous Possessions, The Wonder of the New World*, New York, Clarendon Press, 1992.

**LA CROISIÈRE D'EDITH WHARTON EN MÉDITERRANÉE (1888) :  
UN AVÈNEMENT À SOI ?**

Nicolas BOURGUINAT

Le récit de la croisière qu'Edith Wharton (1862-1937) effectua entre la Sicile et la mer Égée, en 1888, à bord du yacht *Vanadis*, est longtemps resté ignoré. Il n'a été découvert qu'en 1991, grâce à la conservatrice Françoise Gattégno, à la bibliothèque municipale d'Hyères. Wharton s'était installée dans cette petite ville de la côte varoise à la fin de sa carrière, mais on ignore encore aujourd'hui comment, sans doute après sa mort, le texte arriva à la bibliothèque municipale. Gattégno montra le manuscrit à l'angliciste et traductrice Claudine Lesage (1943-2013). C'est cette spécialiste de Joseph Conrad qui authentifia le texte et qui en donna une première édition, très confidentielle, en 1992, aux presses de l'Université de Picardie<sup>1</sup>. Il se présentait à l'origine sous la forme d'un manuscrit dactylographié et relié plein cuir, avec un découpage en chapitres et une table des matières détaillée. Pour Claudine Lesage, il n'y avait pas de doute que ce texte avait représenté beaucoup pour Edith Wharton : quelque chose comme le mémorial d'un voyage maritime attendu et ardemment désiré, qu'elle avait fait taper à la machine et relier pour se donner le plaisir de le relire, depuis les jardins de sa somptueuse villa d'Hyères contemplant la mer.

Cette course en Méditerranée était jusque-là un épisode peu connu, voire complètement ignoré de la vie de la romancière. Seule la mention dans le texte du jour de la célébration de Pâques, le 1<sup>er</sup> avril, permet de le dater avec certitude de l'année 1888. Aujourd'hui encore, seules les biographies et les études spécialisées l'évoquent succinctement<sup>2</sup>, mais la bibliographie de la recherche est

---

<sup>1</sup> Edith WHARTON, *The Cruise of the Vanadis*, éd. de Claudine LESAGE, Amiens, Presses de l'UFRC Université de Picardie, 1992. Une nouvelle édition destinée au monde anglophone est parue en 2004, luxueusement illustrée par les prises de vue du photographe Jonas Dovydenas spécialement envoyé par l'éditeur sur les lieux parcourus par Wharton. Nous citerons le texte d'après cette version : Edith WHARTON, *The Cruise of the Vanadis*, New York-Londres, Rizzoli International Publications-Bloomsbury, 2004 (ci-après *CV*).

<sup>2</sup> Par exemple Hermione LEE, *Edith Wharton*, New York, Alfred A. Knopf, 2007, p. 81-86 ; Richard W. B. LEWIS, *Edith Wharton : a Biography*, New York, Harper and Row, 1993 [1975] ; Sarah Bird WRIGHT, *Edith Wharton's Travel Writing. The Making of a Connoisseur*, Basingstoke, Macmillan Press, 1997, p. 1-18.

encore très modeste. Antérieurement à 1888, où elle était âgée de 26 ans, en dehors peut-être de quelques poèmes d'écolière et d'un bref essai de fiction avorté, Wharton n'avait, semble-t-il, encore rien écrit de personnel. L'exhumation de ce texte posait donc, on s'en doute, de nombreuses questions relatives à sa venue à l'écriture. D'autant plus de questions que, dans son autobiographie, elle avait clamé elle-même n'avoir pas tenu de journaux personnels avant une date très avancée (1918), et pour ce qui est des voyages maritimes, elle avait simplement évoqué le projet inabouti d'écrire sur la seconde grande croisière qu'elle effectua, dans son âge mûr (1926), en Méditerranée, à bord de l'*Opfrevs*<sup>3</sup>. Sans doute n'avait-elle jamais sérieusement imaginé publier le récit de la croisière du *Vanadis*, mais quelle fonction celui-ci a-t-il rempli dans l'itinéraire long et complexe qui dirigea finalement Wharton vers une carrière de femme de lettres ? Ce n'est pas avant le début des années 1900, en effet, qu'elle allait s'imposer dans le genre littéraire du récit de voyage, processus qui précède donc l'avènement et la reconnaissance de son œuvre de fiction<sup>4</sup>. Claudine Lesage y a donc identifié un texte de jeunesse qui aurait servi à Wharton de laboratoire, de terrain d'apprentissage, où l'on voit clairement sa plume plus expérimentée et maîtrisée à la fin qu'au début. Au fond, soupçonnait-elle, on avait là la preuve que l'écriture n'avait jamais été pour Wharton le passe-temps ou le délassement d'une femme riche et oisive, mais d'emblée une affaire sérieuse, pour laquelle elle avait accumulé des matériaux<sup>5</sup> et exercé sa plume, à l'abri des regards de tout lecteur.

Le fait est que pour les spécialistes de cette partie de l'œuvre de Wharton constituée par les textes de voyage, elle s'est imposée dans ce genre littéraire grâce à un dosage particulièrement soigné entre le récit et le savoir, entre la description et l'érudition. Il n'y a rien chez elle des orientations que l'on prête parfois à l'écriture féminine des voyages, privilégiant l'anecdote, la légèreté, le pittoresque. Ni davantage des domaines thématiques réservés où, selon certains commentateurs, les écritures féminines se seraient constitué une « niche » : la sphère conjugale, la vie domestique, le costume, l'éducation, etc. Ce que Wharton a réussi, dès les premiers textes publiés comme *Villas et jardins d'Italie* (1904), c'est un mariage adroit entre une voix narrative bien vivante et entraînante, d'un côté, et de l'autre un socle de connaissances historiques et artistiques distillé avec finesse et modération, jamais pesant<sup>6</sup>. Mais il me semble

<sup>3</sup> Edith WHARTON, *Les chemins parcourus. Autobiographie*, Paris, Flammarion, 1995. Il s'agit de la traduction de *A Backward Glance*, New York, Appleton Century, 1934, p. 98-100.

<sup>4</sup> Ses premiers romans datent aussi des années 1900, et sa vocation littéraire s'affirme pleinement à partir de 1907 lorsqu'elle s'installe à temps plein en Europe : mais ce n'est qu'en 1920 qu'elle atteint la pleine consécration en devenant la première femme à recevoir le prix Pulitzer pour *The Age of Innocence*.

<sup>5</sup> Il existe au moins un passage qui sera réexploité plus tard dans *Paysages italiens (Italian Backgrounds)*, New York, 1905) : c'est la description de la forteresse d'Euryalos, près de Syracuse, en Sicile.

<sup>6</sup> À propos d'Edith Wharton écrivaine de voyage, voir entre autres : Denise BRAHIMI, « Les femmes voyageuses, de l'espoir à la désillusion (1830-1930) », dans Nicolas BOURGUINAT (dir.),

un peu hasardeux de chercher à voir dans *The Cruise of the Vanadis* le laboratoire d'une écriture encore non advenue. Le texte présente certains des traits propres à l'écriture whartonnienne : il se situe davantage dans la notation ou le compte rendu que dans l'impression de voyage. Il demeure pourtant un essai d'écriture, dont la voix originale ne réussit pas pleinement à s'affirmer, et dans lequel la personnalité de la narratrice demeure très discrète. Il me semble pourtant manifeste que la rédaction de ce texte a représenté pour elle un enjeu, celui d'une écriture personnelle mise au service de la construction et l'affirmation de soi, et c'est ce que je vais m'efforcer de montrer dans les développements qui suivent.

### **Voyage à l'étranger, croisière méditerranéenne et écriture : la perspective américaine**

Si Wharton ne chercha pas à publier son récit de 1888, il faut pourtant rappeler qu'on avait affaire à un secteur de l'édition particulièrement florissant aux États-Unis. Depuis les années 1840/1850 environ, nombre d'Américains des deux sexes livraient des témoignages sur leurs périples à l'étranger. Romanciers reconnus, femmes de lettres, journalistes, ou anonymes, tous publiaient des voyages. Les Américaines étaient d'ailleurs nettement moins intimidées ou moins inhibées que les Européennes à l'idée de livrer leurs écrits à un public autre que le cercle familial et amical qui était le destinataire naturel des correspondances et journaux de voyage<sup>7</sup>. Harriet Beecher Stowe avait par exemple publié des *Sunny Memories of Foreign Lands* (1854), et d'autres femmes auteurs en avaient fait des *serials*, comme Jane Eames (*A Budget of Letters*, 1844) ou Sarah Haight (*Over the Ocean*, 1846). Cette dernière ne s'embarrassait pas de précautions oratoires, qui affirmait dans une brève note introductive que « ces lettres avaient été écrites à la hâte, depuis les endroits d'où elles sont datées, et adressées à des amis indulgents restés au pays. L'objectif de celle qui les a rédigées n'était que de transmettre à ceux qu'elle aimait une partie du plaisir qu'elle avait ressenti en découvrant pour la première fois ces terres

---

*Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, p. 31-32 ; Mary Suzanne SCHRIBER, « Edith Wharton and travel writing as self-discovery », *American Literature*, n° 59, 1987, p. 257-267 ; Shirley FOSTER, *American Women Travellers to Europe in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*, Londres, British Association for American Studies, 1994, ch. 3, II.

<sup>7</sup> Il existe néanmoins pour les femmes américaines, quoiqu'ils soient relativement moins fréquents, les mêmes signes d'un caractère problématique de l'accès au marché du livre et au jugement du public que ceux que l'on peut constater pour les Françaises et les Britanniques : la publication anonyme, le recours au pseudonyme, les impressions non mises dans le commerce (« privately printed »). Mais proportionnellement, les Américaines sont plus volontiers publiantes que leurs homologues européennes. Sur ce point, à propos du voyage en Italie, voir Nicolas BOURGUINAT, *La Bella Libertà ? Voyages et séjours de femmes dans l'Italie préunitaire (1770-1870)*, à paraître.

étrangères<sup>8</sup>. » La curiosité du public de l'Amérique victorienne semblait insatiable, attisée d'ailleurs par les journaux (y compris les feuilles de petites villes de province) qui lorsqu'ils n'expédiaient pas des envoyés spéciaux, comme Margaret Fuller avait pu l'être en 1846-1848 à Paris et à Rome pour le *New York Tribune*, se satisfaisaient d'accueillir des lettres adressées à leur famille par les heureux voyageurs expatriés dans l'Ancien Monde<sup>9</sup>. Le *Scribner's Magazine*, le *Harper's* ou le *Century Magazine* prépubliaient des textes destinés à paraître en volume dans les maisons d'édition qui les contrôlaient<sup>10</sup>. Après 1880, si l'on en croit Mary Suzanne Schriber, la pression des éditeurs s'accroissait pour donner du neuf au public et pour bousculer les monuments établis de la littérature de voyage des décennies précédentes<sup>11</sup>. Cependant, parmi les récits, ceux qui avaient plus précisément ciblé l'itinéraire du voyage en Orient et le pèlerinage en Terre sainte n'étaient pas en nombre négligeable. Depuis Mark Twain, qui avait donné le ton avec son célèbre *The Innocents Abroad*, en 1869, plusieurs récits de ce type étaient parus, comme celui de Constance Woolson sur l'Égypte et la Grèce<sup>12</sup>, mais ils ne se concentraient pas tous forcément sur la mer et la croisière.

Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, la mer Méditerranée et le pourtour méditerranéen apparaissaient comme un domaine géographique entièrement balisé par le tourisme anglo-saxon. Les Américains avaient même rejoint les Britanniques au cœur des liaisons multiples qui reliaient les ports, les îles, les lieux d'hivernage, les places marchandes. Les établissements anglais anciennement présents, notamment en Sicile et à Malte mais aussi sur plusieurs points de la Méditerranée orientale comme Chypre ou Alexandrie, sous la forme de micro-colonies commerçantes, ont prospéré et grossi jusqu'à devenir de véritables petites communautés de résidents permanents. Pour les Anglais de l'époque victorienne tardive ou de l'ère édouardienne, on peut véritablement parler comme l'a fait l'historien John Pemble d'un tropisme méditerranéen, et décrire leurs séjours et leurs voyages comme le fait d'aller tout bonnement « de

---

<sup>8</sup> [Sarah Rogers HAIGHT], *Over the Ocean, or Glimpses of Travel in Any Lands, by a Lady of New York*, New York, Paine & Burgess, 1846, p. II. Sur l'attitude des Américains vis-à-vis de l'Europe, voir notamment William W. STOWE, *Going Abroad. European Travel in Nineteenth-Century American Culture*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1994.

<sup>9</sup> Un exemple parmi d'autres : l'ouvrage de Marie et Emma STRAITON, *Two Ladies Tramps Abroad*, New York, Evening Journal Press, 1881. Ce sont des lettres adressées depuis l'Europe par la mère et la fille au père, important cigariériste new-yorkais resté au pays, qui les fit publier.

<sup>10</sup> Cette pratique resta longtemps en vigueur, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle au moins. Le cas de Wharton en témoigne directement puisque *A Motor Flight through France* parut en 1908 après avoir été publié en feuilleton dans l'*Atlantic Monthly* en 1906-1907, et *Italian Backgrounds* parut en 1905 après que le chapitre évoquant Euryalos fut sorti dans le *Scribner's Magazine* en 1902.

<sup>11</sup> Mary Suzanne SCHRIBER, *Writing Home. American Women Abroad, 1830-1920*, Charlottesville-Londres, University Press of Virginia, 1997, p. 191.

<sup>12</sup> Voir *ibid.*, p. 181-190. L'éditeur Harper devait reprendre l'ensemble en volume en 1896 sous le titre *Mentone, Cairo, Corfu*. Originnaire du New Hampshire mais installée dans l'Ohio, journaliste et voyageuse aux dons littéraires salués par la critique, amie d'Henry James, Constance F. Woolson (1840-1894) avait séjourné sur place en 1889-1890 et écrit des billets pour les journaux.

chez soi à chez soi », tant les villégiatures, les liens de famille, les hôtels et les guides leur donnaient partout une impression de confort et de familiarité<sup>13</sup>. Il existait un guide du bassin méditerranéen, publié à Londres par John Murray en 1882 et signé par Robert Playfair, plusieurs fois cité par Wharton, et dont le titre parle de lui-même : *Handbook of the Mediterranean. Its cities, coasts and islands. For the use of the general travellers and yachtmen*. Pour les Américains, comme les liaisons avec l'Europe étaient désormais devenues régulières, sûres et rapides, du fait des nombreuses lignes de navigation à vapeur, la familiarité avec ces lieux n'était pas moins grande et la vogue des itinéraires maritimes pas moins prégnante.

Le parcours d'une riche héritière de la côte Est telle qu'Edith Wharton en est d'ailleurs parfaitement représentatif. D'après les calculs de son biographe Richard Lewis, compte tenu des voyages en Europe qu'elle avait faits entre 5 et 21 ans, elle avait passé 8 ans à l'étranger sur les 21 premières années de sa vie : avec ses parents, George Frederic et Lucrecia Jones, elle avait fait de longs séjours en Italie, en Suisse et en Espagne avant ses dix ans, entre 1866 et 1872, et pour la santé de son père (qui mourut finalement à Cannes en mars 1882), la famille était retournée vivre sur la côte d'Azur et sur la Riviera en 1880-1882. Dès le lendemain de son mariage avec Teddy Wharton, en 1885, Edith voyageait de nouveau plusieurs mois en Italie... Avec un tel conjoint, elle se rattachait plus que jamais à la haute société de Newport, où les riches familles new-yorkaises avaient leur villégiature, et pour beaucoup, faisaient naviguer des bateaux à voile, régataient ou pratiquaient l'aviron – Teddy de ce point de vue s'affichait comme un vrai *sportsman*. En mer Égée ou dans les îles ioniennes, elle trouvait aisément des interlocuteurs et des points d'appui, depuis le consul des États-Unis en Grèce, un certain Mr Fearn, qui monta à bord du *Vanadis* et accompagna nos touristes une semaine durant, entre Athènes et Corfou, pendant le voyage retour de la fin avril, jusqu'à ce Maltais, ancien marin de la Navy, qui leur servit spontanément de guide à Molo, ne réclamant pour sa peine qu'un peu de « bon thé anglais », qu'ils lui firent aussitôt parvenir<sup>14</sup>. C'était d'autant moins une *terra incognita* que le voyage des Américains en Grèce avait déjà une longue histoire, qui remontait au volontariat dans la guerre d'Indépendance, où s'était par exemple illustré le médecin philanthrope Samuel Howe, et même au-delà, à des expéditions de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Cette

---

<sup>13</sup> John PEMBLE, *The Mediterranean Passion. Victorians and Edwardians and the South*, Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 3. Voir également Stefania ARCARA, *Constructing the South : Sicily, Southern Italy and the Mediterranean in British Culture, 1773-1926*, Catane, Università di Catania-Dipartimento di Filologia Moderna, 2000, et José RUIZ MAS et Maria Antonia LOPEZ-BURGOS DEL BARRIO (dir.), *The English Lake. British Travellers in the Mediterranean*, Grenade, Editorial Universidad de Granada, 2006.

<sup>14</sup> CV, p. 194.

<sup>15</sup> Sur ce sujet, voir l'étude de Stephen A. LARRABEE, *Hellas Observed. The American Experience of Greece, 1775-1865*, New York, New York University Press, 1957. Je reviendrai plus longuement sur le cas du voyage en Grèce des Américains dans Nicolas BOURGUINAT, « La mer Égée d'Edith Wharton : un espace-temps », dans Christine PELTRE (dir.), *Genèse de la croisière moderne. Les formes*



croisière méditerranéenne de 1888, c'est d'ailleurs Edith Wharton à l'origine qui l'avait réclamée, indiquant à son cousin par alliance, James Van Alen, qu'elle « donnerait tout » pour cela. Les frères d'Edith jugeaient l'aventure incongrue et prématurée, mais ils ne furent pas écoutés. Afin de peser sur le choix des escales, le couple Wharton accepta de financer la moitié des frais de la traversée et de la location du navire et de l'équipage<sup>16</sup>.

La description du bateau, un deux-mâts à vapeur développant 330 tonneaux construit quelques années plus tôt en Écosse, qui mesurait plus de 50 m de long et 6 de large, confirme qu'on avait bien à faire à une croisière d'Américains très fortunés :

Sur l'une des deux tables [du salon], nous prenons les dîners, l'autre étant toujours couverte d'une série d'encriers, de carnets de notes, de cartes et de vases de fleurs. À côté se trouvent nos deux cabines principales, qui occupent toute la largeur du bateau. Elles sont confortablement équipées d'étagères, de placards, de toilettes et de grands tubs pour le bain. À l'avant se trouve la cabine de notre compagnon de voyage [Van Alen], deux cabines pour la femme de chambre et le valet, et une quatrième dans laquelle ils prennent leurs repas (...), puis le quartier de l'équipage et les moteurs<sup>17</sup>.

Deux stewards et deux cuisiniers s'empresaient pour satisfaire les moindres désirs de ces passagers de luxe. L'équipage se composait encore de deux mécaniciens, deux chauffeurs, cinq matelots, sans compter le capitaine et son second. Le départ du navire se fit d'Alger. L'itinéraire suivi permit à Wharton de faire une circumnavigation des côtes siciliennes, puis d'accomplir une longue étape pour rallier les îles ioniennes et ensuite les Cyclades. Une troisième phase de la croisière fut le passage par Rhodes et les îles du Dodécanèse et de la côte d'Asie Mineure, qui culmina avec la visite au mont Athos. Le retour se fit par Athènes puis, après une excursion en train jusqu'à Corinthe, par la côte dalmate, et le *Vanadis* traversa ensuite l'Adriatique pour déposer ses passagers à Ancône.

Enfin, il vaut la peine de s'arrêter ici sur le fait qu'il s'agissait d'un voyage en couple. Edith s'assumait depuis sa prime jeunesse comme une femme cultivée et curieuse, et on la voit régulièrement, dans sa correspondance amicale déplorer la sécheresse d'esprit et le manque de goût de ses compatriotes américains. Il ne s'agit pas néanmoins, rappelons-le, d'un voyage de noces. Son mariage datait de déjà trois ans, et elle savait déjà sans doute en grande partie à quoi s'en tenir non seulement sur les goûts assez rustres de son époux, mais aussi sur son instabilité psychologique, qui devait prendre au fil du temps un

---

*d'une expérience, entre loisir et découverte (1830-1970)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, à paraître début 2016.

<sup>16</sup> Ils avaient fait le calcul que quatre mois de croisière engloutiraient une année entière de leurs revenus, soit 10 000 dollars. Finalement, Edith hérita opportunément d'un cousin, qui mourut alors qu'ils se trouvaient en mer.

<sup>17</sup> *CV*, p. 35.

caractère gravement maniaco-dépressif et le conduire finalement à la folie. Ce n'est donc nullement un voyage de noces, et il ne faut donc pas attendre ici qu'à la découverte des vestiges de la Grèce s'ajoute celle d'une personnalité avec laquelle cette démarche serait partagée, ni que le compte rendu manuscrit du voyage cherche à s'ériger en mémorial d'un amour naissant ou qu'il brosse simplement le portrait de l'époux<sup>18</sup>. Il m'apparaît également qu'il s'agissait d'un voyage de loisir, de l'entre-soi d'Américains fortunés, et non d'un séjour d'étude ou d'enquête comme la minéralogie, la botanique et l'archéologie en ont offert maints exemples jusqu'à l'époque d'Agatha Christie, dans lequel la femme serait susceptible de prêter main forte à son mari dans les observations, les relevés de terrain ou les comptes rendus de la vie quotidienne<sup>19</sup>. Cette spécialisation sexuée des tâches, souvent observée dans le cas des voyages savants, ne cadre guère ici avec les préoccupations de James Van Alen et de Teddy Wharton. Le récit d'Edith tient donc ce conjoint instable et déconcertant à bonne distance, d'autant plus que chacun a, dans le *Vanadis*, la jouissance de sa propre cabine, et il ne laisse percer aucune expression d'attachement ou de complicité. Dans le cadre conjugal de *La Croisière du Vanadis*, il n'y a donc ni partage des tâches d'écriture, ni apprentissage d'autrui. Et pourtant, le propos qui se développe à la première personne du pluriel n'inclut que le couple Wharton, et non l'ensemble des trois voyageurs : comme l'indique l'expression « notre compagnon de voyage » (*our fellow traveller*), Van Alen n'est jamais nommé précisément, ni associé dans le collectif de l'énonciation.

De manière évidente, le récit de *La Croisière du Vanadis* est composé, ce qui signifie très vraisemblablement recomposé. Il ne s'agit pas, en effet, d'un journal de bord, avec des entrées portant quotidiennement la date, la position du navire, la distance parcourue, comparable à celui qu'aurait pu tenir un marin (ou un passager soucieux de s'appropriier les valeurs d'un homme de mer). Sans doute Wharton a-t-elle pris des notes dont elle a fait ensuite la synthèse, ponctuant le texte d'indications de dates et d'heures qui restituent pour le lecteur un sentiment de linéarité du temps et lui font revivre la scansion du voyage constituée par la succession des grandes étapes de la navigation. Car c'est d'abord de la partie maritime de son périple en Europe qu'Edith Wharton voulait traiter ou garder trace. Le récit commence par la prise de possession du bateau :

Le 17 février, après deux semaines de brouillard glacé à Paris, nous quittâmes Marseille pour Alger par le *steamer* Ville de Madrid. Le golfe du Lion était agité, comme à l'accoutumée, et c'est au terme d'une traversée vraiment difficile que nous atteignîmes Alger la nuit suivante. Le *Vanadis*,

---

<sup>18</sup> La naissance de ces rites sociaux (qui remonte probablement aux années 1820/1830) est désormais bien étudiée pour le monde anglophone : voir Barbara PENNER, *Newlyweds on Tour. Honeymooning in Nineteenth Century America*, Hanover (NH), University Press of New England, 2009, et Helena MICHIE, *Victorian Honeymoons. Journeys to the conjugal*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

<sup>19</sup> C'est notamment l'objet de la recherche de Margot IRVINE, *Pour suivre un époux. Les récits de voyage des couples au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nota Bene, 2008.

yacht à vapeur que nous avions fait armer en Angleterre pour notre croisière méditerranéenne nous attendait dans le port<sup>20</sup>.

Et le récit s'achève avec le débarquement à Ancône et les adieux à l'équipage.

Wharton s'est également essayée à structurer ce récit à la première personne, ainsi que le montre bien le flottement qui s'installe lorsqu'elle est empêchée par le mal de mer ou la maladie : ainsi note-t-elle à propos d'Alger que « malade et passant le plus gros de [son] temps sur le yacht, [elle a] des souvenirs beaucoup moins clairs que ceux de nombreux endroits où [ils passèrent] seulement quelques heures<sup>21</sup> ».

### L'expérience du berceau de la civilisation et la connaissance de soi

Pour toutes les Américaines de la période *post-bellum*, et cela resta plus ou moins valable jusqu'au seuil des années 1920, rédiger et *a fortiori* publier des relations de voyage n'était pas neutre. En soi, sans doute, ce n'était pas une activité subversive (contrairement à ce qu'affirment encore aujourd'hui certains spécialistes du champ<sup>22</sup>), mais cela n'en constituait pas moins, en tant que travail de mise en forme, de construction ou d'exploration de soi-même et de son expérience, une démarche potentiellement en conflit avec le canon établi de la féminité. En outre, cela signifiait qu'on s'affrontait aux *topoi* obligés de la littérature de voyage (la couleur locale, le pittoresque, la hiérarchie des hauts lieux, l'inventaire des beaux-arts), et qu'on acceptait de contribuer, par son témoignage, à un regard polémique sur l'étranger qui avait un rôle très important pour l'identité de la nation américaine d'alors. Or non seulement, on l'a vu, Edith Wharton n'est pas une voyageuse suiviste, réduite à se conformer aux choix de ses deux compagnons de croisière, mais comme commentatrice du voyage, elle sait se montrer provocatrice et ironique. À propos des catacombes de Syracuse, qu'elle a concédé à ses partenaires de visiter, en compensation des heures où elle les avait entraînés dans les jardins, elle remarque :

Je peux aussi bien confesser que j'allai d'un tunnel humide à un autre comme celle qui a des yeux et qui ne voit pas, mais j'affirme hardiment, en me fiant à un guide que j'ai lu par la suite, que les catacombes de Syracuse sont bien plus belles que celles de Rome ou de Naples. Enfin nous émergeâmes dans le délicieux monde du dehors, *wo alles grünte und blühte*, mais le soleil déclinait et nous avions perdu une heure précieuse<sup>23</sup>...

<sup>20</sup> CV, p. 35.

<sup>21</sup> CV, p. 36.

<sup>22</sup> Voir ainsi Karen R. LAWRENCE, *Penelope Voyages. Women and Travel in the British Literary Tradition*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1994, et Sidonie SMITH, *Moving Lives. Twentieth Century Women's Travel Writing*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2001.

<sup>23</sup> CV, p. 57,

Edith s'aventure donc à dire « je » et à laisser percer sa propre appréciation sur les choses. Ainsi sur les hauteurs de Palerme devant la cathédrale de Monreale, où elle se rend comme en pèlerinage :

Je dois confesser un sentiment de déception lorsque je me suis trouvée devant (...). Je sais qu'en disant cela, je vais contre l'opinion des plus hautes autorités, cependant ce journal n'est pas écrit pour enregistrer l'avis des autres mais pour noter aussi précisément que possible l'impression que j'ai reçue, moi<sup>24</sup>.

La jeune Edith Wharton de 1888 était donc bien consciente de ce que les écrivains américains avaient déjà légué au public de leurs voyages vers l'Europe, et elle comprenait que sa stratégie d'écriture ne vaudrait que si elle se montrait suffisamment soucieuse de se démarquer du « *sight-seer accepted curriculum* » comme elle devait l'écrire dix-sept ans plus tard dans *Italian Backgrounds*<sup>25</sup>. Par ailleurs, la jeune Edith Wharton se met en avant dès lors que les péripéties des escales, des excursions et des visites la mettent dans une position d'exclusion ou d'infériorité. On la voit alors retourner cette situation qui lui est faite pour revendiquer une place singulière. Ainsi lorsqu'elle est empêchée d'aborder au mont Athos, où les femmes ne sont pas admises. Elle commande alors l'annexe, et « entame un voyage de découverte, déterminée à [s']approcher d'aussi près que possible des rivages interdits ». Elle tourne ensuite en ridicule les autorités locales, qui ont relayé l'interdiction, c'est-à-dire le gouverneur turc et son adjoint, d'une part pour leur français très approximatif (« deux années au mont Athos avec *rien que des masculins et pas de théâtre* », rapporte-t-elle) ou pour leur accoutrement : « Leurs grands sabres les embarrassaient terriblement tandis qu'ils descendaient l'échelle pour reprendre la chaloupe<sup>26</sup>. » C'est davantage qu'une petite revanche qu'elle s'accorde sur ces personnages, qui incarnent le paradoxe amusant d'une domination turque pour une fois en phase avec les Grecs, dans la défense des règles du monachisme orthodoxe. Car dans la table des matières de *La Croisière du Vanadis* figure pour ce passage la mention « L'auteur entame un voyage de découverte et affole les caloyers » (c'est-à-dire les moines grecs adeptes de la règle de saint Basile), ce qui signifie que cet épisode lui permet rien moins que de se placer en position d'auctorialité.

Si la route maritime semble surtout avoir été décidée par Van Alen, cet ami fortuné qui avait affrété le yacht et qui était déjà largement amariné, le choix des sites et des lieux à voir une fois que l'on est à terre semble revenir au moins autant à Edith Wharton qu'à ses deux compagnons. Elle le laisse entrevoir lorsque les demandes des trois voyageurs apparaissent en balance, par exemple ainsi qu'on vient de le voir à Syracuse, où elle observe : « Ayant traîné

---

<sup>24</sup> CV, p. 67

<sup>25</sup> Je reprends la citation et l'argument de M. S. SCHRIEBER, « Edith Wharton and travel writing... », *op. cit.*, p. 261.

<sup>26</sup> CV, p. 175.

mes compagnons dans tous les jardins en long et en large, je ne me sentais pas le droit de faire obstacle à leur inclination, apparemment sincère, pour les catacombes<sup>27</sup>. » De manière générale, Edith s'exprime à la première personne du pluriel, mais ce « nous » récurrent, surtout motivé par les péripéties narratives (« nous allâmes, « nous louâmes un attelage », « nous débarquâmes ») ne fait que mieux ressortir les situations ou appréciations, assez nombreuses, où elle revendique une position singulière. C'est en particulier le cas lorsqu'elle s'isole, soit qu'elle va à dos d'âne quand les deux hommes cheminent à pied, soit qu'elle « reste à bord », par exemple à Maina, non loin du golfe de Messénie, où le bateau s'est arrêté pour échapper à la tempête, « tandis que les deux hommes allaient à terre et marchaient jusqu'à un village où toute la population vint les entourer et où ils furent reçus aimablement par le plus notable des habitants<sup>28</sup> ». On relève donc des occurrences relativement nombreuses où Edith cesse de se voir dans le seul cadre conjugal et où sa personne, son corps, sa santé, ses émotions, se font une petite place.

Sans qu'elle le revendique, sans doute, car le plus souvent c'est d'un ton d'objectivité qu'elle se place ainsi en avant. Mais la narratrice ne craint donc nullement de souligner ses moments de faiblesse, qui lui font parfois garder la chambre ou, plus souvent, dédaigner les excursions dans les îles et rester à bord – comme dans l'étape retour à Corfou, où elle se plaint que « les panoramas ininterrompus [d'Ithaque] aient épuisé ses yeux et son cerveau, et qu'au matin de [leur] arrivée, après une brève lutte au moment du réveil, [elle se soit] allongée pour lire et faire un peu de correspondance<sup>29</sup> ». Parallèlement, la jeune Edith Wharton met bien plus souvent l'accent sur les efforts physiques que lui demande son aventure en Méditerranée, et du même coup elle souligne la performance inattendue qui est la sienne, s'assimilant ainsi au sexe opposé. Il s'agit là d'un procédé très classique du récit de voyage féminin, par le biais duquel la narratrice se réévalue elle-même et se reconnaît comme sujet<sup>30</sup>. Il est aisé de le montrer en prenant l'exemple des ascensions auxquelles elle est contrainte à Taormine, où elle est arrivée après avoir longé la côte sicilienne depuis Messine, par le chemin de fer.

Une fois sortis de la gare, nous aperçûmes perchée au-dessus de nos têtes la falaise où est bâtie Taormine, mais nous cherchâmes en vain des yeux l'attelage qui devait nous attendre, et nous ne fûmes pas longs à conclure que le seul moyen d'atteindre Taormine cet après-midi-là serait de grimper à pied. Un sentier quasiment vertical et très caillouteux conduit au flanc de la falaise, au milieu des poiriers et de bouquets de citronniers et d'oliviers accrochés à d'étroites terrasses. Et ce fut une pénible montée d'une demi-heure au moins, avant que nous puissions

<sup>27</sup> *CV*, p. 57.

<sup>28</sup> *CV*, p. 110.

<sup>29</sup> *CV*, p. 197.

<sup>30</sup> Voir Shirley FOSTER, *Across New Worlds. Nineteenth-Century Women Travellers and their Writings*, New York, Harvester Wheatsheaf, 1990, p. 12-13 et Bénédicte MONICAT, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyages du 19<sup>e</sup> siècle*, Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 1995, p. 18-20.

atteindre la grand'rue de Taormine, qui est tracée parallèlement au rebord de la falaise.

Le lendemain, en l'absence à nouveau de tout attelage, il ne nous restait plus qu'à descendre précipitamment la falaise jusqu'à Giardini si nous voulions y attraper le train. Par chance, nous avons envoyé la femme de chambre et les bagages prendre un train qui partait plus tôt pour Messine, mais même sans être encombrés, ce fut une rude bataille que de descendre à toute vitesse au milieu de ces cailloux aigus semés partout, et j'ai cru que mes chevilles allaient se tordre avant que nous atteignions la gare. Nous y fûmes juste à temps pour sauter dans le train, à 19h30<sup>31</sup>.

Ainsi qu'on peut le remarquer, sans tirer gloire de cet épisode, la narratrice n'en profite pas moins pour souligner le mérite qui a été le sien, alliant courage physique, prise de risque et endurance.

Elle sait enfin jouer sur l'humour des situations, afin d'associer un lecteur imaginaire, destinataire du récit, à ses mésaventures. Un des terrains à travers lesquels cette complicité s'esquisse est constitué par le confort matériel du pays d'accueil, ou bien par l'attitude des autochtones, lorsqu'elle est faite de malentendus ou de sollicitations. Edith évoque par exemple leur départ précipité de Taormine, où l'absence d'attelage pour faire la course jusqu'à la gare leur apparut comme « une trahison de l'hôtelier, [désireux] de leur [faire] passer une nuit de plus à l'hôtel Bellevue ». Elle prend alors la parole à titre individuel, concédant que l'établissement

est très pittoresque, avec son porche à piliers et le palmier qui se dresse au milieu de son petit jardin (...) mais une connaissance plus intime des lieux prouva qu'il s'agissait de la plus dégoûtante *locanda* dans laquelle j'aie jamais mis les pieds<sup>32</sup>.

Il s'agit là encore d'un procédé permettant de s'installer dans une position d'auctorialité sans paraître bruyamment la revendiquer, donc sans s'écarter des convenances attachées à son rôle social d'épouse et de patricienne. Mais dans l'ensemble, le propos de Wharton sur les Grecs, dans le manuscrit de *La Croisière du Vanadis*, ne diffère guère de celui des voyageuses de sa génération, et s'il comporte des éléments d'empathie, notamment au sujet de l'hospitalité offerte avec naturel et simplicité dans les plus simples villages, il tient le plus souvent les autochtones à distance. Aussi, malgré les signes d'une affirmation de soi ou d'un avènement à soi que ce texte laisse percer, il ne permet pas cependant qu'un regard pleinement original sur la Grèce et ses habitants puisse s'affirmer. La plupart des livres de voyage postérieurs aux dates des grands guides (1840 pour le Murray et 1889 pour le Baedeker, entre lesquels se situe d'ailleurs un ouvrage important de l'Anglais John Aldington Symonds, *Sketches in Italy and Greece* (1874), qui était connu d'Edith) cherchaient en fait à

---

<sup>31</sup> CV, p. 60 et p. 63.

<sup>32</sup> CV, p. 60.

promouvoir des vues partiales de la société grecque contemporaine. Ils la présentaient soit folklorisée et romantisée, de manière à la faire voir comme la gardienne de traces résiduelles de la Grèce du passé, soit tirée vers la fabrication d'une altérité amplifiée et systématisée, déniait à ce peuple tout lien véritable avec ses ancêtres<sup>33</sup>. Néanmoins, parmi les éléments singularisant quelque peu *La Croisière du Vanadis*, il faut noter que le parcours du navire permet à Wharton de balayer la presque totalité de l'aire d'influence de la Grèce sur la civilisation méditerranéenne, depuis la *Magna Graecia* jusqu'aux rivages du Dodécanèse. Dans l'habitat, les enseignes des boutiques, les costumes et les danses, le regard de la voyageuse cherche toujours à identifier les signaux du rayonnement ou de la présence grecque, que ce soit à Zante et Corfou, où l'influence vénitienne l'a finalement emporté, ou bien à Rhodes et dans les îles du Dodécanèse encore soumises au joug ottoman, et bien entendu tout son propos est hanté par les réminiscences de l'*Odyssée* et du monde homérique. Elle reste cependant loin en deçà d'une approche « politique » telle que celle d'Emily Pfeiffer, dont l'ouvrage *Flying Leaves from East and West* était paru en 1885, avec des descriptions exaltées de ruines et de paysages s'insérant dans un tableau marqué par les luttes de la Grèce contemporaine<sup>34</sup>.

La jeune femme qui a tenu la plume et retracé la croisière du *Vanadis* s'est donc montrée une touriste appliquée, soucieuse de nommer les choses sans oubli et sans impair. Elle a adopté un ton volontairement neutre et dépassionné, y compris pour l'évocation des fêtes et coutumes religieuses pour lesquelles l'écrivaine Edith Wharton saurait, plus tard (voyageant au Maroc par exemple), se montrer plus soucieuse de fournir des hypothèses d'interprétation<sup>35</sup>. Le texte, observait déjà Claudine Lesage dans sa note introductive de 1992, frappe par ses omissions, ses « blancs », bref par tout ce qu'il ne dit pas. L'écriture y est très descriptive, comme si on promenait un miroir, ou plutôt une plaque photographique le long de la route du navire<sup>36</sup>. Et pourtant, Edith Wharton y laisse percer une personnalité distancée et

---

<sup>33</sup> Pour les écritures de la Grèce esquissées par les femmes britanniques contemporaines de Wharton, voir Martha Klironomos, « British women travellers to Greece, 1880-1930 », dans Vassili KOLOCOTRONI et Efterpi MITSI (dir.), *Women writing Greece. Essays on Hellenism, Orientalism and Travel*, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 135-163, et l'ouvrage de Churnjeet MAHN, *British Women's Travel to Greece, 1840-1914. Travels in the Palimpsest*, Farnham, Ashgate, 2012, en particulier p. 11-28 pour le rôle des guides dans le conditionnement du regard des voyageurs sur le paysage grec et sur les ruines.

<sup>34</sup> D'autant que le périple de Pfeiffer se poursuit en Turquie, jusque dans un harem, de sorte que l'on peut le lire aussi comme une critique de la position sociale et politique des femmes en Grande-Bretagne et comme une déconstruction de l'esthétique de l'Orient alors dominante : voir à ce sujet le chapitre de Mary TDOLVERSON, « "A world without woman in any true sense" : gender and hellenism in Emily Pfeiffer's *Flying Leaves from East and West* », dans V. KOLOCOTRONI et E. MITSI (dir.), *Women Writing Greece...*, *op. cit.*, et C. MAHN, *British Women's Travel to Greece...*, *op. cit.*, p. 136-138.

<sup>35</sup> S. B. WRIGHT, *Edith Wharton's Travel Writing...*, *op. cit.*, p. 120-121.

<sup>36</sup> C. LESAGE, « Introduction », dans E. WHARTON, *The Cruise of the Vanadis*, *op. cit.*, p. 4.

légèrement ironique, qui s'éprouve et qui se reconnaît au fil de la saisie des lieux, des escales et des menus faits du bord. Cette écriture d'aspect transparent est l'instrument d'une prise de conscience de sa différence. C'est ainsi que l'on peut comprendre de quelle manière, « jetant un coup d'œil en arrière » comme l'indique le titre original de son autobiographie, Wharton put en venir à identifier cette traversée de 1888 comme « un moment majeur de son avènement à elle-même » (*the greatest stepforward in my making*<sup>37</sup>), peut-être le plus important de toute sa vie.

---

<sup>37</sup> E. WHARTON, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 98.





*MOMENTS DE VOYAGE OU  
L'EXPÉRIENCE D'UN ESPACE POTENTIEL :  
« PARC CENTRAL » DE DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER*

Tiphaine LARROQUE

« Le lien entre les films et les villes, les films et les voyages. Les villes en langue étrangère. Le cinéma comme une langue étrangère<sup>1</sup>. »

Née en 1965 à Strasbourg, Dominique Gonzalez-Foerster vit à Paris et à Rio de Janeiro. Elle peut être qualifiée de voyageuse professionnelle dans le sens où beaucoup de ses déplacements sont occasionnés par son travail d'artiste de renommée internationale<sup>2</sup>. Elle s'est fait connaître au début des années quatre-vingt-dix avec ses *Chambres*, des constructions en trois dimensions d'intérieurs domestiques aux atmosphères intimes, inspirées par sa propre vie. L'artiste crée des installations et des environnements, conçoit des expositions<sup>3</sup> et intervient dans des espaces publics<sup>4</sup> afin de générer des ambiances spécifiques favorisant ce qu'elle nomme la *sensation d'art*. Cette dernière est une expérience artistique découlant des relations émotionnelles qui se tissent entre l'intériorité des individus et leur environnement. En 1996, le film *Ile de Beauté*<sup>5</sup>,

---

<sup>1</sup> Sous-titre de la séquence *Hong Kong 2000* dans *Parc central*.

<sup>2</sup> Parmi les récentes expositions de Dominique Gonzalez-Foerster : *Temporama 1887-2058*, Museum of Modern Art, Rio de Janeiro, 2015 ; *Parasophia: Kyoto International Festival of Contemporary Culture*, Kyoto Municipal Museum of Art, Kyoto, 2015 ; *Equinimod & costumes*, 303 Gallery, New York, 2014 ; *Splendide Hotel*, Palacio de Cristal, Madrid, 2014 ; *Bibliographie*, Jan Mot, Bruxelles, 2014. Depuis 2013, l'artiste réalise des performances (à Kyoto et Amsterdam en 2013 ; à Paris, Berlin et Istanbul en 2014).

<sup>3</sup> Par exemple : *L'hiver de l'amour*, ARC Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 1994 et sa version *The Winter of Love*, PS1 New York, 1994-95 ; *Moment Ginza*, Centre national d'art contemporain-Le Magasin, Grenoble, 1997 ; *Elysian Fields*, Centre Pompidou-Musée National d'Art Moderne, Paris, 2000.

<sup>4</sup> Par exemple : dans un parc (*Parck – a plan to Escape* est un environnement créé pour la Documenta de Kassel en 2002) et dans la station Bonne Nouvelle du métro parisien convertie en station de cinéma en 2001.

<sup>5</sup> 35mm, 70', Camera Lucida Production, 1996.

réalisé en collaboration avec l'artiste Ange Leccia, ouvre la voie à sa pratique de l'art des images en mouvement.

Dominique Gonzalez-Foerster conçoit les images comme une réalité à laquelle on s'adonne ou que l'on pratique au même titre que la vie concrète ou, dans le cas qui nous intéresse, que le voyage. Elle travaille sur le terrain de « L'imbrication de plus en plus serrée entre le réel et sa représentation<sup>6</sup> ». Ainsi, pour la réalisation de l'œuvre audiovisuelle *Parc central* (2006) composée de onze séquences indépendantes consacrées à dix lieux de par le monde, elle s'inspire d'émotions suscitées par ses voyages, qui ont la particularité d'être médiatisées par le filtre des images en mouvement. En effet, l'œuvre est sous-tendue non seulement par les souvenirs de ses voyages, mais également par l'expérience ultérieure du visionnage et du montage. Ayant été utilisés pour d'autres créations<sup>7</sup>, les rushes ont été enregistrés entre 1998 et 2003, et c'est en 2006 que Dominique Gonzalez-Foerster a décidé de puiser dans ce stock d'images en mouvement pour faire un film. L'artiste a ainsi doublé<sup>8</sup> ses expériences de voyages, trois à six années après, au moyen de la manipulation du matériel visuel et sonore. Elle a notamment ajouté aux images en mouvement des musiques ou des commentaires en sous-titre portant sur son approche et sa perception des sites visités, sur ses motivations de voyages, sur l'acte de filmer et de réaliser des films ou encore sur des phénomènes fortuits qui se sont produits sur les lieux de tournage. En cela, *Parc central* peut être envisagé comme un carnet audiovisuel de voyage augmenté *a posteriori*. L'œuvre naît de la rencontre entre l'objectivité des images en mouvement à disposition et la subjectivité de l'artiste c'est-à-dire son vécu, et singulièrement celui de ses voyages, ainsi que ses attentes et ses désirs, dont celui de tropicalité<sup>9</sup> ou de tropicale modernité<sup>10</sup>.

---

<sup>6</sup> Jean-Christophe ROYOUN, « La vie dans les plis de la représentation chez Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe et Philippe Parreno », dans Laurence BOSSÉ et Angeline SCHERF (dir.), *Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Philippe Parreno*, (cat. exp., Paris, ARC Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 1998-1999), Paris, Paris Musée, 1998, p. 69.

<sup>7</sup> Le plan-séquence de *Kyoto 1998* est un repérage pour *Rjyo* (35mm, dvd, 10', Paris, Anna Sanders Films, 1999) ; le plan-séquence de *Brasilia 1998* est analogue à ceux du film *Plages* (35mm, dvd, 15', Paris, Anna Sanders Films, 2001) ; les plans-séquences de *Hong Kong 2000* sont en corrélation avec ceux de l'œuvre *Central* (35mm, dvd, 10', Paris, Anna Sanders Films, 2001) ; ceux de *White Sands 2003* avec ceux d'*Atomic Park* (35mm, dvd, 8', Paris, Anna Sanders Films/Camera Lucida Production, 2004).

<sup>8</sup> Entendu dans le sens d'augmenter, le verbe « doubler » renvoie à la notion de « double image » convoquée par Dominique Gonzalez-Foerster lors d'une discussion avec l'artiste Philippe Parreno, à partir de laquelle ce dernier a rédigé un texte : Philippe PARRENO, « I'm not a customer, I'm a passenger! », *Documents d'art* #7, 1995. Le texte est publié dans Philippe PARRENO, *Speech Bubbles*, Dijon, Les Presses du Réel, 2001, p. 31-39.

<sup>9</sup> Le concept de tropicalité, auquel Dominique Gonzalez-Foerster attribue un sens particulier, est exploré par l'artiste qui a rédigé un texte intitulé « Tropicalité », publié dans L. BOSSÉ et A. SCHERF (dir.), *Dominique Gonzalez-Foerster...*, *op. cit.*, p. 120-128. L'artiste parle aussi de tropicalisation, terme qui souligne le caractère transitoire du phénomène plutôt que celui d'état. L'ouvrage qu'elle a conçu à l'occasion d'intervention sur le campus du musée de Singel à Anvers

Cet usage des images en mouvement engage la théorie de l'espace potentiel empruntée par l'artiste au psychanalyste britannique Donald Woods Winnicott. L'espace potentiel désigne une « aire intermédiaire d'expérience<sup>11</sup> » entre l'intériorité d'un individu et son environnement. Perméables, « la réalité intérieure et la vie extérieure<sup>12</sup> » contribuent toutes deux à sa nature évolutive. Dans cette optique, les contextes de voyages et leurs représentations en images ne seraient pas subis mais infléchis par la subjectivité et, en tant qu'éléments extérieurs et objectifs, ils peuvent « envoyer en retour dans le sujet une substance autre-que-moi<sup>13</sup>. » Les effets de l'objectivité du monde extérieur sur une individualité et vice versa ont été relevés indépendamment l'un de l'autre par des voyageurs. Roland Barthes, par exemple, construit un Japon rêvé dans *L'empire des signes* (1970) et l'écrivain photographe Nicolas Bouvier, lui, affirme : « On croit qu'on fait un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait<sup>14</sup>. »

Pour sa part, Dominique Gonzalez-Foerster réunit les actions mutuelles de l'objectivité extérieure et l'intériorité subjective dans ses œuvres au moyen de l'exploration de son espace potentiel personnel. Celui-ci est mis en jeu au cours de ses voyages puis transposé sous forme d'œuvre audiovisuelle afin de solliciter l'intériorité de chaque spectateur. Une fois doublée en images et en sons, la réalité individuelle de l'artiste doit pouvoir être réfléchie par les spectateurs ainsi invités à s'y reconnaître. Dans son essai *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Donald Woods Winnicott explique que lorsqu'un adulte affirme l'objectivité de ses phénomènes subjectifs et tente de les imposer aux autres, il est considéré comme fou. En revanche, s'il jouit de son espace potentiel personnel « sans rien revendiquer<sup>15</sup> », il est possible que d'autres individus y reconnaissent leur propre aire intermédiaire d'expérience. Il s'agirait alors pour Dominique Gonzalez-Foerster de proposer une *sensation d'art* qui naît dans l'aire intermédiaire entre chaque spectateur et, non pas le réel, mais les images et les sons de ses voyages. Le visionnage de *Parc central* doit devenir une expérience qui vaut en tant que telle, en tant qu'expérience d'images en mouvement. Le film, conçu comme un espace et un moment praticable, s'affirme comme une réalité contribuant à générer des sensations hautement personnelles à l'instar de la traversée des sites lors de voyages et de la manipulation des images par

---

est intitulé *Tropicalisation ! Dominique Gonzalez-Foerster*, (cat. exp., Anvers, deSingel international arts center, 2004), Anvers-Zurich, deSingel-JRP Ringier, 2006.

<sup>10</sup> L'exposition qui s'est tenue en 1999 à la Fundació Mies Van der Rohe a été intitulée *Tropicale modernité. Une proposition de Dominique Gonzalez-Foerster et Jens Hoffmann*, (cat. exp., Barcelone, Fundació Mies Van der Rohe, 1999), Barcelone-Genève, Fundació Mies Van der Rohe-JRP Editions, 1999.

<sup>11</sup> Donald Woods WINNICOTT, *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, (1<sup>ère</sup> éd. 1971), Paris, NRF-Gallimard, 1975, p. 11.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>14</sup> Nicolas BOUVIER, *L'usage du monde*, (1<sup>ère</sup> éd. 1963), Paris, Payot, 1992, p. 197.

<sup>15</sup> D. W. WINNICOTT, *Jeu et réalité...*, *op. cit.*, p. 24.

l'artiste en vue de la création. Pendant quarante-cinq minutes, les onze séquences indépendantes qui composent *Parc central* créent des moments de contacts entre un ailleurs (celui des sites et celui des images en mouvement) et une intériorité propre à chaque spectateur.

À l'encontre d'une pure objectivité idéale, *Parc central* soulève les questions des relations que l'artiste et les spectateurs entretiennent avec les sites réels et avec les représentations de l'ailleurs, de ce que ces dernières peuvent dire d'un lieu, de ce qu'elles produisent dans l'imagination personnelle de chacun, de leur rôle au sein du processus d'individuation. Afin de saisir comment ces interrogations sont mises en jeu, le doublement des expériences de voyage de Dominique Gonzalez-Foerster sous forme d'œuvre audiovisuelle sera observé. Il s'agira aussi d'examiner de quelle façon l'œuvre *Parc central* peut devenir, pour les spectateurs, une expérience proprement audiovisuelle et individuelle analogue à l'accomplissement d'un voyage dans la mesure où elle favorise un état mêlant une réceptivité accrue du monde extérieur à une forte conscience de soi. Pour ce faire, l'observation du rôle du phénomène de tropicalisation dans la pratique de l'espace potentiel de l'artiste permettra d'envisager, dans un deuxième temps, la réception de l'œuvre, en tant que carnet audiovisuel de voyage augmenté *a posteriori*, qui fonctionne de façon similaire à l'attitude de l'artiste-voyageuse. Les actions de l'individualité de l'artiste et celles des sujets regardant au sein d'une expérience de voyages à l'horizontale et à la verticale pourront alors être discernées.

### **La tropicalité : un phénomène transitionnel entre l'intériorité et l'extériorité**

Sorties en DVD en 2006<sup>16</sup>, les onze séquences qui composent *Parc central* sont désignées par le nom propre du lieu et la date du filmage. Chacune d'elles est montée à partir d'images d'un endroit unique. De durées variables et de formats d'image différents (35mm, Super 8 et DV), elles se succèdent dans un ordre non chronologique : *Kyoto 1998*, *Taipei 2000*, *Buenos Aires 2003*, *Los Glaciares 2003*, *Hong Kong 2000*, *Encore Taipei 2000*, *White Sands 2003*, *Brasília 1998*, *Paris 1999*, *Shanghai 2003*, *Rio De Janeiro 2000*. Trois d'entre elles sont augmentées par des commentaires en sous-titre et les huit autres par des musiques originales d'Adanowsky, de Xavier Boussiron et de Christophe van Huffel. Elles sont séparées les unes des autres par de courts écrans noirs et peuvent être visionnées indépendamment ou dans un autre ordre. Le support DVD autorise cette appréhension de l'œuvre par chapitre selon l'ordre souhaité

---

<sup>16</sup> Produits par MK2 et Anna Sanders Films, *Parc central* est sorti en DVD dès sa réalisation. L'œuvre audiovisuelle peut également être projetée et accompagnée par des musiques live lors d'événements dans les institutions muséales (par exemple, dans le cadre de la troisième « Nuit Tropicale » le 23 juin 2006 au Palais de Tokyo) ou diffusée dans des auditoriums ou des salles de cinéma (par exemple, le 20 février 2014 dans le cadre de la programmation « Face B, Charles de Meaux » de la 5<sup>e</sup> édition d'*Un nouveau festival* au Centre Pompidou).

par l'utilisateur. Lorsque le film *Parc central* est visionné dans son ensemble, il s'affirme différemment, comme un moyen métrage à part entière<sup>17</sup>. La méthode de création inspirée du modèle des albums concepts<sup>18</sup> en musique, consistant à créer un ensemble cohérent au moyen de l'ordonnement de plusieurs unités indépendantes regroupées sous un titre générique, s'accorde bien avec la démarche générale de l'artiste fondée sur la mise en relation d'éléments hétérogènes.

Dans les installations et les expositions conçues par Dominique Gonzalez-Foerster, l'expérience esthétique ou, pour reprendre l'expression de l'artiste, la *sensation d'art* naît de l'attention portée à l'espace qui se trouve entre les objets ou les œuvres d'art, ainsi que de la jonction entre le mental et les lieux réels. L'artiste apparente cette disposition à l'art symboliste qui connecte les sens, le mental et l'espace physique<sup>19</sup>. De la même manière, ses œuvres audiovisuelles sont pensées comme des espaces qui conjuguent d'une part un moment incluant la lumière, le climat, l'humeur et d'autre part, un lieu comprenant sa configuration, son activité et ses multiples possibles, c'est-à-dire ce qui est latent dans la réalité. L'activation des qualités éphémères, du « vocabulaire » et du « langage<sup>20</sup> » des sites de tournage, conjointement avec le passage par le filtre de la subjectivité de l'artiste, favoriserait les coïncidences entre le mental des spectateurs et l'espace praticable que sont les images en mouvement. Aussi, les lieux filmés sont soigneusement choisis par l'artiste-voyageuse puisque, en tant qu'environnements objectifs extérieurs au sujet, ils influent sur son individualité et par conséquent sur l'expérience proposée via l'œuvre audiovisuelle. Ils sont, pour la plus grande part<sup>21</sup>, des villes modernes ou des paysages aménagés tels les parcs, les plages. Ils mêlent la rigueur de la modernité et l'humidité tropicale ou encore le désir abstrait moderniste et l'attrance de l'organique tropical. En cela, ils relèvent du concept de tropicalité tel qu'il est envisagé par l'artiste qui parle également de tropicale modernité. Celui-ci vise à saisir des combinaisons agissantes d'un espace particulier, d'un

---

<sup>17</sup> *Parc central* figure dans la filmographie de Dominique Gonzalez-Foerster mise en ligne sur son site (<http://www.dgf5.com/info/t1/filmography>). François Bovier et Geneviève Loup indiquent bien que Dominique Gonzalez-Foerster accorde le statut de film à la succession des séquences. François BOVIER, Geneviève LOUP, « Indifférenciation et singularité dans les courts métrages de Dominique Gonzalez-Foerster », *Décadrages*, n° 13, 2008, p. 41, note 1. Cet article est consultable sur : <http://decadrages.revues.org/514>. Les auteurs font le parallèle entre les entrées multiples rendues possibles par le support DVD et les « parcours où la circulation, à l'instar de l'espace d'exposition, permet différentes lectures » (p. 43).

<sup>18</sup> Jaquette du DVD *Parc Central* (45', Paris, MK2/Anna Sanders Films, 2006).

<sup>19</sup> À ce sujet voir Dominique GONZALEZ-FOERSTER et Julian HEYNEN, « A Conversation via Fax » (1997), dans Julian HEYNEN, 88 : 88, (cat. exp., Krefeld, Kaiser Wilhelm Museum, 1998), Krefeld, Krefelder Kunstmuseen, 1998, p. 19 et suivantes.

<sup>20</sup> Ces termes sont souvent employés par Dominique Gonzalez-Foerster par exemple dans Dominique GONZALEZ-FOERSTER et Hans Ulrich OBRIST, « Dominique Gonzalez-Foerster », (2001), dans Hans Ulrich OBRIST, *Conversations*, vol. 1, Paris, Macula, 2008, p. 317.

<sup>21</sup> Dans *Parc central*, il y a deux exceptions : Paris, certainement sélectionné pour le moment du tournage à savoir l'éclipse du soleil, et les lacs d'origine glaciaires, Los Glaciares.

moment précis et d'émotions personnelles. La tropicalité ou tropicalisation découle d'une modification poétique de la modernité architecturale et du mode de vie qui lui est corollaire, grâce à leur situation dans un climat et une végétation tropicale, c'est-à-dire grâce à leur adaptation à des villes d'Asie (Kyoto, Shanghai, Hong Kong, Taipei) ou d'Amérique du Sud (Rio de Janeiro, Brasilia, Buenos Aires).

La tropicale modernité des sites non-européens, qui agit sur l'intériorité de Dominique Gonzalez-Foerster, est transposée sous forme d'œuvre audiovisuelle. À Taipei par exemple, la tropicalité est mise en évidence dans la deuxième séquence de *Parc central* notamment au moyen des commentaires ajoutés en 2006. Lors du filmage en 2000, la pluie s'est mise à tomber à flots (fig. 1). Au sein des images en mouvement, le phénomène climatique, en tant qu'élément tropical par excellence, sert de matière transitionnelle : il opère incessamment des passages entre le mental de l'artiste-voyageuse et ce qui lui est extérieur. Appartenant à l'espace réel, il fait dévier les pensées qui apparaissent en sous-titre au bas de l'écran ; il les fait glisser des réflexions intimes sur le film *Vive l'amour* (1994) de Tsai Ming-Liang vers ce qui se passe à l'extérieur, vers ce qu'il advient dans le parc au présent du filmage ou au présent du visionnage (les deux étant mêlés). Réciproquement, les commentaires peuvent se mouvoir, par analogie, des contingences du site vers la motivation personnelle de la voyageuse. Cela est le cas lorsque les sous-titres associés à des images de pluie battante informent que « Dans les films de Tsai Ming-Liang, il pleut aussi beaucoup. C'est tropical. » L'impulsion visuelle, en l'occurrence la pluie, escorte les commentaires de l'artiste vers des préoccupations personnelles. Ainsi, les deux réalités, actuelle et virtuelle, se chevauchent, interfèrent : d'une part l'extérieur qui inclut le moment et le lieu du filmage augmenté du visionnage et d'autre part l'intériorité combinant des désirs, des pensées, la fiction de Tsai Ming-Liang et par extension l'histoire du cinéma. Autrement dit, les conditions d'un discours commun de l'espace actuel (l'effectif) et de l'espace virtuel (le potentiel) sont réunies. Leur imbrication crée un moment singulier, une approche unique du parc de Taipei. L'artiste active ainsi une réalité possible en doublant le réel, en lui restituant son envers, l'envers du monde objectif c'est-à-dire l'espace intérieur. Similairement, la séquence intitulée *Hong Kong 2000* (fig. 2) s'achève avec un glissement des réflexions partant des conditions extérieures vers l'acte même de filmer : « Je voudrais bien savoir pourquoi il pleut à chaque tournage ? » La tropicale modernité semble stimuler l'espace potentiel de l'artiste qu'elle double sous forme d'œuvre audiovisuelle.

La tropicalité est soulignée au sein des images en mouvement à l'aide des prises de vue et des montages de chacune des séquences<sup>22</sup> qui mettent en œuvre la puissance émotionnelle de la lumière et des couleurs des différents sites. *Kyoto 1998* (fig. 3), par exemple, consiste en un unique travelling de deux

<sup>22</sup> Les séquences *Kyoto 1998* et *Rio de Janeiro 2000* sont chacune constituée d'un unique plan-séquence.

minutes et cinquante-quatre secondes le long de la rivière Kamo, entre les ponts Shijo et Sanjo, à la tombée de la nuit. Au rythme lent et régulier du déplacement de la caméra placée sur un camion, le regard glisse à la surface de la cité. Le point de vue qui entraîne le défilement latéral du paysage favorise l'errance mentale des spectateurs. Composée par Adanowsky, la musique aux notes de guitare, prolongées et souvent modulées, accompagnent les variations presque imperceptibles de l'ambiance lumineuse. Si dans l'installation *Chambre en ville* (1996)<sup>23</sup> l'évolution de la lumière s'effectue selon un programme imaginé par Dominique Gonzalez-Foerster, dans *Kyoto 1998*, le passage des qualités de l'atmosphère diurne à celle nocturne relève d'un phénomène appartenant à la réalité du terrain. S'intensifiant à la tombée de la nuit, le bleu dur et profond des ombres vibre avec celui plus clair du ciel. Il acquiert une « haute valeur absorbante<sup>24</sup> » au contact des halos de lumières artificielles jaunes, vertes et occasionnellement rouges. Les modulations visuelles du paysage valent certes pour elles-mêmes mais elles servent aussi à accompagner ou porter les inflexions intérieures des spectateurs. Elles s'adressent autant à leur sensibilité qu'à leur faculté d'interprétation afin de « combiner dans [l']œuvre des dimensions à la fois sensorielle et signifiante<sup>25</sup> ». Alors que le bleu se renforce progressivement dans les images du paysage urbain de Kyoto, il semble acquérir naturellement le rôle « mi-réaliste, mi-symbolique<sup>26</sup> » de la teinte bleutée appliquée uniformément sur les pellicules de certains films muets pour signifier la nuit. Simultanément, son altération influence la perception physique et sensorielle de l'ambiance paysagère. Ainsi, les images en mouvement de *Kyoto 1998*, tout comme les autres séquences de *Parc central*, s'engagent sur le terrain des rapports entre la couleur et le sujet regardant, suivant l'idée du cinéaste et théoricien Michelangelo Antonioni selon laquelle « la couleur n'existe pas dans l'absolu [...]. On peut dire que la couleur est un rapport entre l'objet et l'état psychologique de l'observateur, en ce sens que tous deux se suggestionnent réciproquement<sup>27</sup>. »

Selon cette même attention portée à la lumière et aux couleurs propres à un site, la tropicale modernité peut être décelée dans *Hong Kong 2000* (fig. 2). Les luminosités des différents plans-séquences, qui vont du gris-pâle de l'horizon brumeux au bleu-sombre de la pluie à la tombée de la nuit en passant par les contre-jours des quais couverts, s'harmonisent avec l'espace de la ville insulaire tournée vers la mer. En outre, la matérialité granuleuse des images

<sup>23</sup> Moquette, journaux locaux des dates auxquelles l'installation est exposée, téléphone connecté, petit téléviseur, radioréveil et système de programmation de lumière.

<sup>24</sup> Stéphanie MOISDON-TREMBLEY, *Dominique Gonzalez-Foerster*, Paris, Hazan, 2002, p. 71.

<sup>25</sup> Karine VONNA, « Contaminations à doses homéopathiques. Entretien avec Dominique Gonzalez-Foerster », *Mouvement*, n° 10, 2000, p. 64.

<sup>26</sup> Marcel MARTIN, *Le langage cinématographique*, (1<sup>ère</sup> éd. 1955), Paris, Édition du Cerf, 1985, p. 75. D'autres connotations mi-réalistes, mi-symboliques sont le jaune pour les intérieurs de nuit, le vert pour les paysages, le rouge pour les incendies et les révolutions.

<sup>27</sup> Michelangelo ANTONIONI, « Le Bosquet blanc », *Cinéma 64*, n° 90, 1964, p. 58.



Super 8 rend à l'atmosphère son épaisseur palpable. Lorsque Kowloon, un quartier de buildings modernes, est filmé avec un léger tremblement du point de vue dû à la caméra portée, l'association du tropical et de la modernité s'opère, et la présence d'une subjectivité, celle de l'artiste, se fait sentir. La ville d'Hong Kong dense et humide est présentée comme un site tropical conformément aux attentes de Dominique Gonzalez-Foerster. Faisant partie du vocabulaire des lieux filmés, les couleurs des images de *Parc central* fonctionnent « comme un indice de la mémoire<sup>28</sup> ». Elles possèdent une forte capacité d'évocation individuelle dépendante d'une génération, d'une culture. L'orange, le beige et le brun pourront renvoyer à l'enfance pour ceux qui l'ont vécue dans les années soixante-dix alors que ce sera le rose, le violet et le rouge pourpre pour ceux qui, comme Dominique Gonzalez-Foerster, étaient jeunes dans les années quatre-vingt<sup>29</sup>. *Parc central* révèle ainsi des moments où l'intériorité subjective, sensorielle et conceptuelle se mêle indifféremment à l'extériorité objective et ce, qu'il s'agisse de sites réels ou d'images en mouvement. La couleur et la lumière, de connivence avec les matières et les motifs, participent à la spécificité des sites. Ces éléments, mis en valeur lors des prises de vue et des montages, coopèrent à une situation conçue comme un « espace potentiel entre le réel et le virtuel<sup>30</sup> ». Une correspondance dynamique entre les qualités physiques des sites (la topographie, la lumière, les couleurs, la modernité mêlée au climat tropical) et l'individualité d'un sujet (ses désirs, ses souvenirs, son tempérament, ses errances mentales, etc.) peut s'opérer. Pour l'artiste comme pour les spectateurs, l'important serait alors d'être simplement là dans leur relation avec le monde et avec les images, d'étendre leurs espaces potentiels au maximum selon les expériences accumulées par chacun<sup>31</sup> et de se sentir exister.

### **La familiarité avec l'ailleurs et la multiplicité temporelle du carnet audiovisuel de voyage augmenté « a posteriori »**

La pratique, par Dominique Gonzalez-Foerster, de son espace potentiel lors de ses voyages lui donne l'occasion d'expérimenter ailleurs des sensations familières et de trouver une résonance extérieure à son intériorité. Visant à procurer une expérience analogue aux spectateurs, *Kyoto 1998* (fig. 3) constitue un bon exemple de l'attitude de l'artiste-voyageuse pouvant être qualifiée de cosmopolite sélective. Le choix du moment et du lieu de filmage, en l'occurrence la rive du Kamo à la tombée de la nuit, écarte les clichés du dynamisme des grandes villes japonaises aux populations à forte densité, au

---

<sup>28</sup> Dominique GONZALEZ-FOERSTER et Benjamin WEIL, « Dominique Gonzalez-Foerster. A Broken Interview », *Flash Art*, vol. 25, n° 163, 1992, p. 94-95.

<sup>29</sup> À ce sujet voir *Ibid.*, p. 94-95.

<sup>30</sup> J. C. ROYOUS, « La vie dans les plis... », *op. cit.*, p. 68.

<sup>31</sup> D. W. Winnicott explique que « L'extension de cette troisième aire peut être minimale ou maximale, selon les expériences qui ont pu effectivement s'accumuler. » D. W. WINNICOTT, *Jeu et réalité...*, *op. cit.*, p. 148.

profit d'un moment paisible presque vide : rien ne se passe de spectaculaire ou de fondamentalement différent. Conjointement à la lenteur du travelling, la focalisation sur le moment ordinaire laisse le temps aux spectateurs d'avoir conscience de leurs sensations et/ou de se retrouver ailleurs autrement. Ce phénomène mental coïncide avec le vécu de l'artiste qui dit être « née Japonaise<sup>32</sup> ». Dominique Gonzalez-Foerster conçoit donc son attirance pour le Japon<sup>33</sup> comme étant une inclinaison naturelle appartenant à son identité. Elle explique au critique et historien de l'art Hans Ulrich Obrist :

Dans mon premier voyage au Japon en 1987, ce qui a été très surprenant, c'est que je me suis sentie à la maison immédiatement [...] Qu'est-ce que cela veut dire se sentir à la maison ? Cela ne veut pas dire se sentir en famille, mais se sentir enveloppé, se sentir tenu, se sentir bien. Il y avait cette humidité qui me tenait, tous ces signes qui me parlaient et en dépit du fait que je ne parlais pas du tout japonais, chaque détail, chaque hauteur de porte était à ma taille, chaque geste me racontait quelque chose. Et donc il y avait déjà, dès le début, une forme de réciprocité : l'attention que j'accordais aux choses m'était en quelque sorte rendue<sup>34</sup>.

Cette reconnaissance de la culture nippone découle d'une adéquation entre d'une part, son individualité, « *sa structure psychologique*<sup>35</sup> », son mode de compréhension de l'environnement et, d'autre part, des atmosphères et des émotions induites par certaines qualités des villes japonaises, par leur urbanisme, par des comportements collectifs et culturels ou encore par des formes de communications particulières. Dans cette perspective, Kyoto a donné sens à l'intériorité de l'artiste.

Cet effet réflexif peut créer des connexions entre des sites éloignés géographiquement. Pour l'artiste, le Japon, et plus particulièrement Kyoto, a un lien d'affinité avec le Brésil, et notamment avec Rio de Janeiro où l'artiste vit en partie. La relation s'instaure au niveau de la jonction entre les lieux réels et le mental, et ce par delà les différences avérées entre les deux pays. Ainsi, les espaces collectifs au Brésil à l'instar des chambres sans fonction déterminée dans les intérieurs au Japon deviennent alternativement les théâtres d'activités diverses dont les règles ou les convenances changent. Le mode de communication dans les deux pays fonctionne selon une politesse et un respect de l'affect des interlocuteurs<sup>36</sup>. De plus, les urbanismes de Kyoto et de Rio de

---

<sup>32</sup> D. GONZALEZ-FOERSTER et H. U. OBRIST, *Conversations*, *op. cit.*, p. 311.

<sup>33</sup> Depuis 1987, date de son premier voyage au Japon, Dominique Gonzalez-Foerster s'est rendue dans l'Archipel une vingtaine de fois. Elle a effectué des résidences au Japon (ARCUS-Project Moriya, Japon, 1994 ; Villa Kujoyama, Kyoto, Japon, 2002). L'artiste a même songé à s'installer au Japon dans les années 1990.

<sup>34</sup> D. GONZALEZ-FOERSTER et H. U. OBRIST, *Conversations*, *op. cit.*, p. 309.

<sup>35</sup> Tiré d'un entretien téléphonique personnel avec D. Gonzalez-Foerster, 20 août 2013. Dominique Gonzalez-Foerster pense que certaines structures psychologiques de personnes peuvent trouver du sens dans des villes qui ne sont pas les lieux de naissance des individus en question.

<sup>36</sup> Tiré d'un entretien téléphonique personnel avec D. Gonzalez-Foerster, 20 août 2013.

Janeiro présentent un certain équilibre entre architecture et végétation qui est une caractéristique de la tropicale modernité. Les liaisons instaurées entre ces environnements spécifiques, qui résonnent avec l'individualité de l'artiste, induisent une attitude cosmopolite sélective, une familiarité plutôt qu'un dépaysement. Aussi, le rapport aux pays visités est régi par la mise en valeur de la propre culture de la voyageuse par comparaison avec l'ailleurs perçu comme différent, incivilisé ou autrement socialisé<sup>37</sup> : il s'agit alors de reconnaître plutôt que de découvrir l'ailleurs. Dominique Gonzalez-Foerster pose ainsi une question, qui semble traverser toute son œuvre, celle de « notre rapport avec la réalité qui nous entoure<sup>38</sup> » c'est-à-dire celle « de l'identité humaine, de la façon dont elle se structure en fonction de la culture et des expériences personnelles<sup>39</sup>. »

La reconnaissance de l'ailleurs et les connexions entre divers endroits effectuées par l'artiste sont rendues possibles lors du visionnage du film grâce à sa nature d'espace temporel et spatial recomposé qui en absorbe plusieurs, à savoir les moments et les lieux des filmages lors de chacun des voyages, du montage – c'est-à-dire des ajouts *a posteriori* – et enfin du visionnage par les spectateurs. De façon plus évidente que dans les séquences auxquelles l'artiste a ajouté des musiques, les trois unités audiovisuelles de *Parc central* qui engagent le langage, en l'occurrence *Taipei 2000*, *Hong Kong 2000*, *Brasilia 1998*, placent les spectateurs dans la multiplicité du présent recomposé des images en mouvement. Dans ces trois séquences, des pensées personnelles apparaissent en sous-titre au bas de l'écran sous forme de texte. Le choix de l'écrit, plutôt que de la voix en direct ou en postproduction, accuse la distance temporelle entre l'enregistrement des images et les propos qui ont été ajoutés ultérieurement. Ainsi, le moment du montage en 2006 se superpose à celui du filmage. Tous deux se déploient dans un même présent : celui du visionnage.

Formulés à la première personne du singulier, les commentaires écrits induisent une lecture silencieuse qui favorise une « perméabilité des rôles, générant un effet de contamination où le spectateur s'identifie au mouvement du flux de conscience de l'énonciatrice<sup>40</sup>. » Ainsi, les intériorités des spectateurs-lecteurs, en tant que temporalités supplémentaires, s'insinuent et participent aux séquences concernées. Par exemple, dans la séquence *Taipei 2000* (fig. 1), le temps du visionnage oscille entre l'instant immédiat, le présent qui vient de passer (d'être vu et entendu) et celui qui adviendra potentiellement. Le présent de la narration (de la lecture) et celui des images peuvent se réaliser en léger décalage. De la sorte, le commentaire en sous-titre sur la vue en plongée du parc s'impose dans son immédiateté : « Et maintenant, un chien / il

<sup>37</sup> Propos de Jacques Rancière. Dominique GONZALEZ-FOERSTER et Jacques RANCIÈRE, « Dominique Gonzalez-Foerster : l'espace des possibles », *Art Press*, n° 327, 2006, p. 34.

<sup>38</sup> Texte de présentation en ligne de l'exposition « GNS (Global Navigation System) », Paris, Palais de Tokyo, 2004. Ce texte n'est plus consultable sur Internet.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> F. BOVIER et G. LOUP, « Indifférenciation et singularité... », *op. cit.*, p. 46.

veut aussi s'abriter. » Or, l'annonce écrite est seulement confirmée au sein du plan suivant : à l'image, le chien se rend sur la scène couverte du pavillon où se trouve la caméra. Puis, à l'instant même où l'animal est vu de dos, face au parc, les spectateurs lisent : « Un chien qui regarde la pluie ». Le temps présent de la narration et celui des images sont distincts. Ils s'imbriquent, se suivent, se dépassent et se rattrapent pour un infime instant de synchronisation. Ils convergent vers ce moment lâche qu'est l'usage des images en mouvement du parc de Taipei.

À la fin de cette séquence, le présent recomposé se complexifie avec l'introduction d'images figées qui opèrent une distanciation en évoquant le « ça a été<sup>41</sup> » de la photographie. Celles-ci soulignent le retour en arrière qui s'effectue au sein des commentaires au moyen de l'indication de la durée de la promenade de l'artiste-voyageuse dans le parc. La projection dans le futur est aussi suggérée lorsque les sous-titres informent que la voyageuse a l'intention de partir. Les trois temps (passé, présent et futur antérieur) sont réunis dans l'appréhension des images en mouvement du parc de Taipei proposée par Dominique Gonzalez-Foerster. Leur entremêlement ne produit pas de confusion, de perte de repères ni même de zone d'indiscernabilité<sup>42</sup>, mais plutôt une intensification d'un présent à la temporalité étendue qui peut être investi par chaque spectateur. À la fin de *Taipei 2000*, les commentaires établissent une correspondance entre le désir de voyage et celui de film, désir qui semble constituer le terreau de la possibilité des voyages à l'horizontale et à la verticale : « Passer encore deux jours à Taipei et puis aller à Hong Kong pour faire un autre film. » La présentation du DVD mentionne explicitement le parallèle entre l'accomplissement d'un voyage et l'acte de réaliser un film :

De Kyoto à Rio, en passant par Buenos Aires, Brasília et Paris ce sont des parcs, des plages, des déserts, des moments urbains ; des espaces traversés à pied avec une caméra. [...] Autant de « morceaux » de paysage à regarder et écouter [...] pour découvrir progressivement pourquoi on voyage, pourquoi on fait des films<sup>43</sup>...

### Voyages à l'horizontale et à la verticale

« Tout périple doit être considéré de nos jours comme un film. Les deux expériences relèvent d'une situation cinématique<sup>44</sup> » écrit le critique et historien de l'art Fabien Danesi. En accord avec cette affirmation, une correspondance entre les films et les voyages s'opère dans l'œuvre audiovisuelle *Parc central* par le

---

<sup>41</sup> Voir Roland BARTHES, *La chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, Cahiers du cinéma-Gallimard-Seuil, 1980.

<sup>42</sup> À ce sujet voir Gilles DELEUZE, *Cinéma. 2. L'image-temps*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, p. 17.

<sup>43</sup> Jaquette du DVD *Parc Central*, *op. cit.*

<sup>44</sup> Fabien DANESI, « Les voyages immobiles », dans Éric BULLOT (dir.), *PointLignePlan : cinéma et art contemporain*, Paris, Léo Scheer, 2002, p. 30.

biais d'une équivalence entre le visionnage des images en mouvement et la perception d'un territoire, d'un ailleurs. Aussi, l'affirmation de l'artiste « La sensation du cinéma comme terre étrangère<sup>45</sup> » s'avère être réversible. Dominique Gonzalez-Foerster aurait très bien pu dire : « la perception de territoires comme un film ». Un extrait du texte de la séquence *Brasilia 1998* confirme cette indistinction :

Les gens traversent cette surface comme une scène immense. C'est Belmondo dans « L'homme de Rio », en train de courir dans la ville en construction. L'idée c'était de faire une sorte d'annonce pour une ville différente, avec un centre vide, désert, plage ou parc. Une plateforme centrale qui se traverse comme un film.

Ainsi, le lieu devient image de film et vice versa. L'artiste commente son appréhension du réel qui ne se distingue pas de celle des images en mouvement : « C'est étrange mais j'ai l'impression que c'est comme si les films étaient ma réalité d'aujourd'hui. Il y a une évolution dans le milieu<sup>46</sup>. » Cette posture vis-à-vis des films suppose la capacité des images à produire de nouvelles réalités à expérimenter, que l'artiste active au moyen de ses œuvres. Cette aptitude des images est également exploitée par l'artiste Chris Marker lors de la réalisation de son film *Si j'avais quatre dromadaires* (1966)<sup>47</sup>. Le cinéaste et critique Arnaud Lambert écrit à ce propos :

Ici le film n'est pas l'aboutissement du voyage ; c'est le montage qui, au gré d'une fiction de conversation autour de photographies « prises dans vingt-six pays entre 1955 et 1965 », façonne un périple : une pérégrination dans / par les images<sup>48</sup>.

Cette équivalence entre d'une part le réel et d'autre part son image et sa fictionnalisation mène, dans *Parc central*, à une correspondance entre l'acte de réaliser un film et celui d'effectuer un voyage. Dans *Taipei 2000* (fig. 1), les commentaires assurent cette corrélation : « Il fallait que je voie ce parc « en vrai » que je retrouve la scène du film. Comprendre ce qui pousse à voyager et à faire des films. Ce rapprochement est encore soutenu par les mises en récit des tournages qui ont été ajoutées ultérieurement aux images de voyage. *Hong Kong 2000* et *Brasilia 1998* commencent avec des propos portant sur le filmage : « C'est la première fois, que j'utilise une caméra super 8. » (*Hong Kong 2000*) ; « Pour filmer Brasilia, j'avais dû emprunter une petite caméra DV. » (*Brasilia 1998*). Les voyages de l'artiste-narratrice engagent nécessairement le film et

---

<sup>45</sup> Propos de Dominique Gonzalez-Foerster cité par Emmanuelle LEQUEUX, « Art & Cinéma. La vie rêvée des images », *Beaux Arts Magazine*, n° 263, 2006, p. 109-110.

<sup>46</sup> Dominique GONZALEZ-FOERSTER et Fabian STECH, « Chambre avec vue », (2001), dans Fabian STECH, *J'ai parlé avec Lavier, Annette Messager, Sylvie Fleury, Hirschhorn, Pierre Huyghe, Devoe, D. G. -F., Hou Hanru, Sophie Calle, Ming, Sans, et Bourriaud*, Dijon, Les Presses du réel, 2007, p. 109.

<sup>47</sup> 1966, 35mm, 50', Paris, Iskra (Images, Sons, Kinescope, Réalisations Audiovisuelles) -APEC (Association des Professeurs pour la Promotion de l'Éducation).

<sup>48</sup> Arnaud LAMBERT, *Also Known as Chris Marker*, Cherbourg, Le Point du jour, 2008, p. 162.

inversement<sup>49</sup>. Dans la séquence *Hong Kong 2000* (fig. 2), les sous-titres exposent clairement l'hypothèse qui semble être au cœur de la pratique du voyage de Dominique Gonzalez-Foerster : « Le lien entre les films et les villes, les films et les voyages. Les villes en langue étrangère. Le cinéma comme une langue étrangère. » Le voyage induit donc une homologie entre d'une part les lieux – certes connus à travers le cinéma mais découverts différemment, comme une terre étrangère, au moyen de séjours sur place et de la manipulation de leurs images – et d'autre part les images des sites, tant celles des fictions cinématographiques de référence que celles du film *Parc central* lui-même. Cette équivalence permet à Dominique Gonzalez-Foerster de

s'interroge[r] sur notre façon de voyager, sur la manière de traduire les sensations physiques de la dérive. [...] L'écran devient la métaphore matérialisée du passager/spectateur qui explore l'espace à travers son infini et ses surfaces de projection<sup>50</sup>.

Dans cette optique d'exploration de la profondeur (de l'infini) mais aussi de l'apparence des images (des surfaces), le voyage de l'artiste et celui qu'elle propose aux spectateurs semblent se situer à la croisée des deux mythologies du voyage relevées par le chercheur en littérature et écrivain Philippe Forest. Le voyage à l'horizontale se caractérise par

l'errance à la surface des phénomènes, le glissement parmi les formes, l'exploration toujours reconduite du globe, le passage de passage en passage nouveau : le voyage horizontal d'Ulysse, de Jason ou de Sindbad. [...] L'épuisement du possible dans l'expérience errante de ses formes multiples<sup>51</sup>.

L'artiste puis les spectateurs de *Parc central* regardent les apparences du monde avec une certaine distanciation. Les séquences *Kyoto 1998*, *Shanghai 2003* et *Rio de Janeiro 2000* donnent tout particulièrement le sentiment de voir les villes sans y appartenir au moyen de points de vue reculés : depuis l'autre côté de la rivière Kamo au Japon et depuis les fenêtres de chambres d'hôtel en Chine et au Brésil. La situation de spectateur face à un écran est comme redoublée et la conscience d'être face à des images en mouvement peut rester en éveil. Avec *Parc central*, le désir de voir le monde, même s'il s'agit d'images en mouvement, peut être assouvi : dix lieux sont présentés. La perception des lieux, médiatisée par les images animées, permet aux spectateurs de parcourir la « surface des phénomènes<sup>52</sup> », de passer d'une attention à une autre : de la matérialité des images à la musique ou à la lumière d'un site, de la forme épurée d'un élément architectural moderne au déplacement d'un passant ou encore à

<sup>49</sup> Comme en témoigne encore l'extrait de *Taipei 2000* déjà cité : « Passer encore deux jours à Taipei et puis aller à Hong Kong pour faire un autre film. »

<sup>50</sup> Texte de présentation en ligne de l'exposition « GNS (Global Navigation System) », Paris, Palais de Tokyo, 2004. Ce texte n'est plus consultable sur Internet.

<sup>51</sup> Philippe FOREST, « Éloge de l'aplomb », dans *Voyager à la verticale*, Paris-Arles, APSV Parc de la Villette-Actes Sud, 2000, p. 23.

<sup>52</sup> P. FOREST, « Éloge... », *op. cit.*, p. 23.

l'état de leur propre individualité. Lorsque des individus sont visibles dans *Parc central*, ils apparaissent, sous forme de silhouettes<sup>53</sup>, sans identité définie autrement que par leur présence et leur circulation dans leur contexte spatial et temporel. Cette absence de hiérarchie entre l'environnement et les êtres qui l'occupent favorise l'errance des spectateurs à la surface des images des dix sites.

La seconde façon de voyager issue d'une autre mythologie du voyage relevée par Philippe Forest serait

la traversée des apparences, la plongée en enfer ou l'envol vers le ciel, l'arrachement à l'étendue terrestre, l'invention d'univers improbables au-dessus et en dessous de l'individu pour que puisse se jouer de l'un à l'autre, l'aventure de son salut : le voyage vertical d'Orphée ou d'Icare ou encore dans la version optimiste qu'en rend possible le christianisme, celui de Dante. [...] l'aspiration à l'impossible dans l'interrogation insistante du drame exclusif d'être en vie<sup>54</sup>.

Le voyage à la verticale partirait des apparences et ouvrirait sur d'autres dimensions qui éveillent la conscience prégnante d'exister en tant qu'individualité. L'artiste précise à ce propos qu'elle « ne travaille pas sur la notion même d'identité ; plutôt sur la façon de se concevoir, soi à partir de son environnement<sup>55</sup>. » « Se sentir réel, [explique Donald Woods Winnicott,] c'est plus qu'exister, c'est trouver un moyen d'exister soi-même, pour se relier aux objets en tant que soi-même et pour avoir un soi où se réfugier afin de se détendre<sup>56</sup>. » Dans *Parc central*, l'absence de personnage caractérisé incite les spectateurs à se relier eux-mêmes aux images, à s'y reconnaître, à s'y enfoncer. Les sous-titres de *Hong Kong 2000* (fig. 2) témoignent de cette plongée d'un sujet dans les abîmes de son extériorité : « Quand je suis arrivée à Hong Kong j'ai voulu y rester pour toujours, ne pas prendre l'avion et disparaître ici. Oublier Paris et devenir Hong Kong. » *Parc central* ébauche ce type de voyage notamment par le biais de la musique dans les séquences *Buenos Aires 2003*, *Paris 1999*, *Los Glaciares 2003* et *White Sands 2003*. Dans cette dernière séquence, une réalité sous-jacente aux apparences du monde peut être pressentie. Alors que des familles jouent au loin dans le désert transformé en parc de loisirs situé près du site de Trinity au Nouveau-Mexique, les sons de guitare électrique, parfois saturés, dramatisent la scène ordinaire. Conjointement avec les imperfections des images Super 8, le montage de début ou de fin de bobines semble manifester l'imminence d'un danger et d'une rupture tragique qui se

---

<sup>53</sup> À l'exception de la séquence *Paris 1999* dans laquelle les personnes, qui s'apprêtent à regarder l'éclipse totale du soleil, sont cadrées en plans moyens et rapprochés. Toutefois, les lunettes que les individus portent empêchent toute individualisation, tout échange de regard.

<sup>54</sup> P. FOREST, « Éloge... », *op. cit.*, p. 23.

<sup>55</sup> Jennifer FLAY, « Les lumières bleues dansent sur les terrasses », dans Jean-Pierre BORDAZ (dir.), *Le prix Marcel Duchamp*, (cat. exp., Paris, Centre Pompidou, 2002), Paris, Centre Georges Pompidou, 2002, p. 22.

<sup>56</sup> D. W. WINNICOTT, *Jeu et réalité...*, *op. cit.*, p. 161.

réalise effectivement avec l'arrêt brutal et simultané des images et des sons. Si les spectateurs sont au courant de l'histoire du site sur lequel les premiers essais de la bombe atomique ont eu lieu en juillet 1945<sup>57</sup>, ils reconnaîtront la menace sous-jacente d'une irradiation nucléaire, d'une disparition potentielle de l'existence ainsi rendue sensible à leur conscience. De plus, les images en noir et blanc aux grains perceptibles engendrent une indiscernabilité entre le désert et un paysage enneigé. Favorisant la plongée au sein d'espaces imaginaires voire fantastiques, cette indistinction laisse la possibilité aux spectateurs d'établir des rapports individualisés avec les images et les sons, et réciproquement, de se laisser imprégner par eux. La confusion – tant entre des lieux, dans cette séquence de *Parc central*, qu'entre les sites réels et de leurs images, dans l'ensemble de l'œuvre audiovisuelle – active les potentialités de fiction : le réel est vécu comme une narration.

Le caractère générique suggéré par le titre *Parc central* souligne l'appréhension globalisée des sites conçus comme des lieux et des moments qui établissent des connections étroites avec d'autres endroits et d'autres temps<sup>58</sup>. Dans cette logique d'ubiquité mentale rendue authentique par le biais de la simple présence physique dans un lieu (ou face aux images en mouvement) associée à l'affirmation de l'action du mental dans les rapports aux sites et à leurs représentations, le visionnage de *Parc central* tend à devenir une sorte de voyage pour l'audience qui est invitée, à la suite de l'artiste-voyageuse, à parcourir la surface des images d'ailleurs et, simultanément, à la traverser. Par la même occasion, les spectateurs sont sollicités pour effectuer une « créativité primaire<sup>59</sup> » ainsi décrite par Donald Woods Winnicott :

C'est seulement là, dans cet état non intégré de la personnalité, que peut apparaître ce que nous entendons par créatif. Si cette créativité est réfléchie, elle s'intègre à la personnalité individuelle et organisée et, en fin de compte, c'est cette créativité qui permet à l'individu d'être et d'être trouvé. C'est elle aussi qui permettra finalement de postuler l'existence de son soi<sup>60</sup>.

Dans cette optique, la créativité primaire, mise en œuvre par Dominique Gonzalez-Foerster lors de ses voyages et au moment de la création puis

---

<sup>57</sup> Le White Sands National Monument est ouvert au public mais il accueille encore aujourd'hui des expérimentations pour l'armement.

<sup>58</sup> Dominique Gonzalez-Foerster écrit à Julian Heynen : « *So often it seems that being somewhere in fact opens up the possibility to be back somewhere else. Places are connected to other places in so many ways and not only physically. It also seems to be very hard sometime to have mind and body at the same place.* » D. GONZALEZ-FOERSTER et J. HEYNEN, « A Conversation... », *op. cit.*, p. 18. « *Il semble souvent qu'être effectivement quelque part ouvre la possibilité de se retrouver ailleurs. Les lieux sont connectés à d'autres lieux de beaucoup de façons et pas seulement physiquement. Il semble aussi qu'il est très difficile d'avoir l'esprit et le corps à la même place.* »

<sup>59</sup> Terme du préfacier Jean-Bertrand Pontalis dans D. W. WINNICOTT, *Jeu et réalité...*, *op. cit.*, p. XIV.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 90.



stimulée chez les spectateurs lors de la réception, cultive les individualités en constant devenir.



**Fig. 1 :** Dominique Gonzalez-Foerster, séquence *Taipei 2000* dans *Parc central*, 2006. DVD, 45', MK2/Anna Sanders Films. © Galerie Esther Schipper, D. Gonzalez-Foerster.



**Fig. 2 :** Dominique Gonzalez-Foerster, séquence *Hong Kong 2000* dans *Parc central*, 2006. DVD, 45', MK2/Anna Sanders Film. © Galerie Esther Schipper, D. Gonzalez-Foerster.



**Fig. 3 :** Dominique Gonzalez-Foerster, séquence *Kyoto 1998* dans *Parc central*, 2006. DVD, 45', MK2/Anna Sanders Films. © Galerie Esther Schipper, D. Gonzalez-Foerster/



II.  
AUTOUR D'UNE SOURCE

LE JOURNAL ÉPISTOLAIRE DU VOYAGE D'ALEXANDRE BRONGNIART EN  
PROVENCE ET DANS LES ALPES (1795)

\*

LETTRES FAMILIALES ET PROFESSIONNELLES D'ALEXANDRE BRONGNIART



## LE JOURNAL ÉPISTOLAIRE DU VOYAGE D’ALEXANDRE BRONGNIART EN PROVENCE ET DANS LES ALPES (1795)

Cathy HECKER<sup>1</sup> et Isabelle LABOULAIS<sup>2</sup>

C’est en tant qu’ingénieur des Mines qu’Alexandre Brongniart parcourt la Provence et les Alpes au cours du printemps et de l’été 1795. L’Agence des mines, créée un an plus tôt impose alors à ses membres de voyager de la fin février à la fin octobre. En mars 1795 (germinal an III), Alexandre Brongniart, qui est alors âgé de 25 ans, se voit chargé d’inspecter la région minéralogique n° 3 qui s’étend entre le Rhône et les Alpes<sup>3</sup>. Après avoir traversé la Bourgogne début avril, le jeune ingénieur parcourt le Rhône, l’Isère, la Drôme, le Vaucluse, les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-de-Haute-Provence, puis à la fin du mois d’août, il rejoint Dolomieu à Genève. Le célèbre minéralogiste<sup>4</sup> fait alors

---

<sup>1</sup> Cathy Hecker est professeure certifiée d’histoire-géographie. Dans le cadre de son cursus universitaire, elle a soutenu en 2012, un mémoire de master, préparé sous la direction d’Isabelle Laboulais, intitulé « Voyage aux Alpes et en Provence par Alexandre Brongniart. Édition critique de la correspondance d’un ingénieur des Mines, en 1795 ». Pour la présente publication, elle a repris et revu son mémoire de master d’où elle a tiré quelques passages.

<sup>2</sup> Dans le cadre de ses travaux sur l’histoire du corps des Mines, Isabelle Laboulais a consacré un article aux modalités d’écriture mobilisées par Alexandre Brongniart à l’occasion de sa mission de 1795. « “Notre métier est de décrire”. L’écriture des sciences en question pendant la mission dans les Alpes de l’ingénieur des Mines Alexandre Brongniart (1795) », *Études sur le 18<sup>e</sup> siècle*, n° 42, 2015, p. 97-111. Elle y examine les fonctions d’un carnet conservé au Muséum d’histoire naturelle, objet qui constitue la pièce centrale d’un dispositif d’écriture polyphonique. Les pages de ce carnet contiennent des indications sur lesquelles Brongniart s’appuie pour rédiger à la fois sa correspondance, le journal épistolaire qu’il destine à ses parents et les rapports qu’il adresse à l’Agence des mines. Pour la présente publication, Isabelle Laboulais a rédigé l’introduction.

<sup>3</sup> Cette région est ainsi délimitée : « au nord, depuis Lyon en remontant le Rhône, le lac de Genève ; à l’est, la frontière jusqu’à Monaco ; au sud, le bord de la mer ; à l’ouest, le Rhône jusqu’à Lyon. ». Cf. Bibliothèque de l’École des Mines de Paris, ms. 64, feuillet I 7.

<sup>4</sup> À partir des années 1770, Déodat de Gratet de Dolomieu (1750-1801) qui était membre de l’Ordre de Malte, a effectué de nombreux voyages, notamment en Sicile, voyages à l’occasion desquels il a multiplié les observations sur lesquelles il s’appuie pour publier des mémoires sur les tremblements de terre, sur le basalte, etc. En 1783, il fait paraître son *Voyage aux îles Lipari fait en 1781* ; trois ans plus tard il publie un *Mémoire sur les îles Ponces et catalogue raisonné des produits de l’Etna*. À partir de l’an III (automne 1794), il fait partie du personnel de l’Agence des mines. Sur la carrière de Dolomieu, on verra : Jean GAUDANT, *Dolomieu et la géologie de son temps*, Paris, Presses de l’École des mines, 2005. Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Naissance de la géologie*, Paris, Albin Michel, 1990.

partie des savants qui ont trouvé en quelque sorte un refuge au sein de l'Agence des mines. Dolomieu est supposé mettre ses compétences de minéralogiste au service de l'identification des ressources minérales<sup>5</sup>. Pendant quelques semaines, il parcourt le Mont-Blanc avec Brongniart. Après quoi celui-ci se rend seul sur le site de la mine d'argent d'Allemont avant de regagner Paris en novembre 1795. Pendant cette tournée, Brongniart a sous sa responsabilité trois élèves<sup>6</sup> des Mines (Advenier, Collet-Descotils et Rimmel) qu'il est censé former.

Au cours de sa mission dans le sud-est de la France, il envoie vingt lettres à son père et dix-neuf à sa mère<sup>7</sup>. En plus de celles-ci, il leur adresse des missives qu'il intitule « Journal » et qu'il numérote de manière systématique. Ce corpus composé de dix-huit journaux représente cent trente-neuf feuillets<sup>8</sup>. À la fin du journal n° 2, daté du 20 germinal, Brongniart note : « Je désirerois que les journaux, quoiqu'adressés alternativement au père et à la mère, restassent ensemble et fissent une collection distincte des lettres qui porteront un numérotage différent ». Ce dispositif d'écriture assez singulier relève peut-être d'une sorte de coutume familiale puisque le 28 germinal (17 avril), il note dans son carnet qu'il a écrit une première lettre à sa sœur, Émilie, et qu'il a répondu à son journal<sup>9</sup>. Le journal épistolaire qu'il envoie à sa famille n'est pas seulement destiné à ses parents ; des amis de la famille peuvent aussi en prendre connaissance<sup>10</sup>. Cet objet lui permet donc de partager avec ses proches les faits marquants de sa mission.

Dans ces missives, Brongniart relate les activités accomplies dans une ou plusieurs journées – chaque lettre a donc la forme du journal, chaque

---

<sup>5</sup> Sur l'histoire de la minéralogie et l'enjeu que recouvre l'identification des ressources minérales, on verra, dans un précédent numéro de la revue *Source(s)*, Isabelle LABOULAIS, « Exposer les collections de minéraux : les choix de l'École des mines entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration », *Source(s), Cahiers de l'équipe de recherche Arts, civilisation et histoire de l'Europe*, n° 2, *Savants / Savoirs*, premier semestre 2013, p. 61-80 et « Lettres adressées par Jean-François d'Aubuisson à Abraham Gottlob Werner entre 1801 et 1809. Édition annotée », *Ibid*, p. 109-168.

<sup>6</sup> Sur ces trois élèves, voir *infra* les notes 28 (p. 117), 101 (p. 146) et 115 (p. 154), qui leur sont respectivement dédiées dans l'édition des lettres de Brongniart.

<sup>7</sup> Louis de Launay les a vraisemblablement consultées pour écrire sa biographie d'Alexandre Brongniart. Dans *Une grande famille de savants. Les Brongniart* (Paris, Rapilly, 1940, chapitre 3), il cite notamment une lettre écrite par Brongniart le 28 septembre, dans laquelle, face aux conditions de voyage éprouvantes, il déclare à ses parents : « Je me décide à me faire pharmacien ». Cependant, contrairement aux carnets de voyage et aux journaux sédentaires récemment acquis par la Bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle, les lettres écrites par Brongniart à ses parents n'ont, à ce jour, pas été retrouvées.

<sup>8</sup> Bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle (BCMHN), ms. 2351, dossier 4, « Voyage dans les Alpes (6 avril-27 octobre 1795) ».

<sup>9</sup> BCMHN, ms. 3357, fol. 184.

<sup>10</sup> À la date du 6 thermidor an III (24 juillet 1795), Brongniart note dans le résumé d'une lettre qu'il adresse à Amable Pelé : « Je suis bien aise qu'il ait lu mes journaux ». BCMHN, ms. 3357, fol. 263.

événement rapporté renvoie à une date spécifique. Ainsi, la lettre n° 4, envoyée de Lyon le 18 avril 1795 (le 29 germinal an III) contient le journal du 12 au 18 avril (du 23 au 29 germinal). Dans certains passages de son journal, Brongniart évoque les moments où il écrit. Il s'agit le plus souvent des journées passées dans une ville ou un bourg, dans une auberge confortable. Les 18 et 19 mai, il est alors à Grenoble et note comme seule activité :

Je restai à écrire ces deux jours-là, à mettre mes journaux, mes minéraux et mes plantes en ordre. J'écrivais à l'Agence des mines une lettre de 19 pages qui me prit un peu de temps. Il plut un peu pendant ce temps. (fol. 43).

Quelques semaines plus tard, de Montélimar il écrit :

Voilà 7 jours que nous marchons sans nous reposer. Il est temps de nous arrêter, notre sac a augmenté de poids à mesure que nous allons et que nous visitons les mines. Il faut le vider dans le porte-manteau<sup>11</sup>. Il faut écrire. Il faut rédiger ses observations. Nous allons donc prendre un jour de repos à Montélimar. (fol. 60).

De telles étapes permettent à Brongniart de mettre à jour ses travaux d'écriture ; il mentionne parfois des journaux « très arriérés » (fol. 130). Lorsqu'il doit ainsi reprendre un récit interrompu depuis plusieurs semaines, ses relations sont beaucoup plus brèves ; il s'en tient aux faits nouveaux, aux excursions les plus marquantes<sup>12</sup>. Les journaux adressés par Brongniart à ses parents ne sont pas tenus sur le vif. C'est *a posteriori* qu'il consigne des considérations sur le déroulement du voyage (fol. 97), sur la qualité des repas (fol. 74) et des hébergements, sur le passage de la frontière et son attachement pour sa patrie (fol. 98). Sur le plan de la logistique, il précise parfois la manière dont les tâches ont été réparties entre lui et ses élèves (cf. fol. 60). Il fait évidemment part de ce qu'il a vu, des personnages qu'il a rencontrés. Son journal épistolaire de voyage apparaît comme un exercice de mémoire qui garde une trace narrative de ce qui a été observé<sup>13</sup>. Il se démarque à plusieurs égards du carnet que tient Brongniart à la même période.

Peu de temps avant son départ vers les Alpes, il a commencé à tenir un carnet qu'il nommait « journal sédentaire et agenda » et dans lequel il consignait quotidiennement, en deux colonnes distinctes, ce qu'il avait fait et ce qu'il

---

<sup>11</sup> Le porte-manteau désigne ici la malle qui contient les effets personnels de Brongniart et qu'il envoie d'une ville à l'autre par la poste lorsqu'il se déplace à pied.

<sup>12</sup> BCMHN, ms. 2351, fol. 73 : « il y a longtemps que je n'ai causé avec mes amis sur mon voyage que je leur ai rendu compte de tout ce que j'ai fait, de ce que j'ai vu, de ce qui m'est arrivé. Ce long intervalle nécessité par des courses et des travaux multipliés influera nécessairement sur ce journal et me forcera de passer rapidement sur tout ce qui ne me paraîtra pas devoir présenter quelque situation nouvelle. Je passerai vite surtout sur mon voyage en Provence pour arriver bientôt à mes excursions dans les Hautes-Alpes. »

<sup>13</sup> Pierre-Jean DUFIEF (dir.), *La lettre de voyage. Actes du colloque de Brest, 18-20 octobre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.



restait à accomplir<sup>14</sup>. Ce journal sédentaire a nourri la forme du carnet de voyage et a vraisemblablement contribué à améliorer peu à peu le dispositif d'enregistrement utilisé sur le terrain. Ces deux types d'écrits apparaissent comme des auxiliaires du travail savant. Qu'il soit chez lui ou en voyage, Brongniart inscrit dans son carnet ce qu'il lit, ce qu'il écrit, ce qu'il voit, ceux qu'il rencontre. Lorsqu'il est en voyage, il utilise les marges de ses carnets pour indiquer les thèmes de ses notes et observations (météorologie, phytologie, lithologie, arts chimiques, arts céramiques, zoologie, économie) ; les marges lui permettent aussi de noter les numéros des échantillons qu'il a collectés<sup>15</sup>. Le carnet se fait alors journal de collecte. Rédigés sur de petits registres assemblés *a posteriori*, ces carnets contiennent des indications très précises à propos de l'itinéraire suivi par Brongniart. Les notes s'accompagnent ponctuellement de croquis qui reproduisent des gisements de manière schématique ou des détails de machines qu'il a pu observer. Brongniart utilise également ces carnets pour enregistrer, comme il le fait quand il est à Paris, les lettres qu'il écrit, prenant soin de mentionner leur destinataire, de les numéroter et de donner une rapide indication de leur contenu. Ses carnets mettent en lumière son intense pratique épistolaire. Pendant sa mission en Provence et dans les Alpes, Brongniart écrit à sa famille, à ses amis (Coquebert, Bosc, Lapeyrouse – qui l'a recommandé auprès de Villars –, Silvestre, Fourcroy, par exemple), mais aussi à l'Agence des mines.

Dix de ses lettres sont conservées dans son dossier de carrière aux Archives nationales, quelques mémoires plus substantiels rédigés à cette période s'y trouvent également, ainsi que les minutes de quelques lettres qui lui ont été écrites de manière collégiale par l'Agence des mines, ou plus personnellement par l'un des trois agents, Gillet-Laumont<sup>16</sup>. Les lettres rédigées par les ingénieurs des Mines doivent suivre des consignes strictes, tant pour leur présentation que pour leur contenu, et les chefs de bureau de l'Agence des mines ne manquent pas de rappeler à l'ordre les correspondants les plus négligents. En septembre, l'Agence des mines écrit à Brongniart pour lui demander de bien distinguer dans ses lettres les différents objets qu'il aborde afin de faciliter le travail de bureau, c'est-à-dire les classements des informations

---

<sup>14</sup> BCMHN, ms. 3358. Philippe LEJEUNE a consacré un article accessible sur son blog aux journaux intimes d'Alexandre Brongniart : « Le journal retrouvé d'Alexandre Brongniart (1790-1802) », <http://www.autopacte.org/12a%20Le%20journal%20retrov%20d%27Alexandre%20Brongniart.pdf> ; Philippe TAQUET les évoque également dans « Les contributions respectives de Georges Cuvier et d'Alexandre Brongniart à l'élaboration de l'Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris, d'après les manuscrits retrouvés d'Alexandre Brongniart », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie*, troisième série, t. XXIII, n° 1, 2009, p. 1-16. On verra aussi Catherine VIOLLET, Marie-Françoise LEMONNIER-DELPY, *Métamorphoses du journal personnel. De Rétif de la Bretonne à Sophie Calle*, Louvain, Academia Bruylant, 2006.

<sup>15</sup> Marie-Noëlle BOURGUET, *Écriture du voyage et construction savante du monde. Le carnet d'Italie d'Alexander von Humboldt*, Max-Planck-Institut, Preprint 266, 2004, p. 32 ; Marie-Noëlle BOURGUET, « A portable World : The notebooks of European Travellers (Eighteenth to Nineteenth Century) », *Intellectual History Review*, vol. 20, n° 3, 2010, p. 377-400.

<sup>16</sup> Archives nationales, F 14 2716/2, Dossier de carrière de Brongniart.

dans les archives du corps. L’écriture est ici d’un autre ordre. Plus normalisée, elle doit rendre compte du travail de terrain et correspondre aux questions posées dans l’instruction remise à l’ingénieur avant son départ.

Au fil des lettres adressées à l’Agence des mines, Brongniart justifie son itinéraire et son activité. Il se représente en situation, exerçant son métier d’ingénieur, avec les élèves dont il suit le travail, avec les exploitants qui lui font visiter les sites, avec les administrateurs locaux. Brongniart évoque bien sûr les mines qu’il a visitées, les filons qu’il a examinés ; il souligne aussi le manque d’intérêt de certains sites. Il lui arrive même d’insérer dans ses comptes rendus d’activité un plaidoyer en faveur d’un type d’exploitation particulier, il prône ainsi l’exploitation des mines par l’État plutôt que par des particuliers, estimant que les moyens d’un particulier ne permettent pas de mener à bien les recherches, les travaux d’une mine. Il regarde aussi l’Agence des mines comme un lieu où de nouveaux procédés d’exploitation peuvent être testés afin de sortir des procédés routiniers. Pour compléter son expertise technique, il annonce l’envoi de dessins de fourneaux et de machines qu’il a vu fonctionner dans certaines exploitations. Les seules évocations des conditions matérielles de son voyage présentes dans la partie professionnelle de sa correspondance concernent les frais de voyage et les difficultés financières dans lesquelles lui et ses élèves se trouvent ; il relève que dans tel département les vivres sont chers, que dans tels autres on n’accepte pas les assignats, etc.

Le journal épistolaire qu’il adresse à ses parents apporte au travail de terrain un contre-point que les archives du corps des Mines ne permettent pas de saisir. Elles mettent au jour les conditions dans lesquelles se déroule le voyage et laissent apparaître une pratique qui s’écarte de ce que l’Agence des mines attend des ingénieurs qu’elle envoie sur le terrain. Brongniart ne donne dans le journal épistolaire de son voyage que des relations brèves, voire anecdotiques des visites de mines ; il justifie ce choix par des formules « comme je n’écris point pour des mineurs... » (fol. 46), il lui arrive aussi de procéder par des ellipses plus ou moins explicites qu’il introduit dans son récit lorsqu’il s’est rendu sur un site minier (fol. 103, fol. 127). En revanche, dans son journal, il donne volontiers l’impression que l’essentiel du temps se passe à faire « jouer nos marteaux sur toutes les pierres que nous rencontrions<sup>17</sup> », c’est-à-dire à traquer des filons, identifier des ressources, plutôt qu’à inspecter les exploitations qui se trouvent dans l’arrondissement. Dans les villes où il séjourne, il côtoie des naturalistes, des médecins, avec lesquels il organise parfois des excursions très éloignées des préoccupations d’un ingénieur des Mines, mais communes aux naturalistes européens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Non seulement les deux corpus ne relatent pas les mêmes faits, mais à certaines étapes du voyage, il existe une grande disproportion entre les deux types de lettre. Ainsi, pour relater les événements survenus du 7 au 21 fructidor (du 24 août au 7 septembre 1795), Brongniart noircit 22 feuillets destinés à sa famille

---

<sup>17</sup> BCMHN, ms. 2351/4, Lettre du 20 germinal an III, fol. 4.

et seulement deux pour l'Agence des mines. C'est la période où il parcourt le Mont-Blanc avec Dolomieu.

Les extraits de ces deux corpus épistolaires bien distincts sélectionnés par Cathy Hecker mettent en lumière ce voyage hybride expérimenté par Brongniart. La première lettre écrite juste après avoir quitté Lyon relate les conditions matérielles du voyage. La seconde – beaucoup plus longue – évoque le séjour en Provence et dans les Hautes-Alpes<sup>18</sup>. Elle témoigne de la manière dont Brongniart utilise son journal épistolaire pour consigner des remarques sur les usages et les coutumes relevées au cours du voyage, sur le physique et les vêtements des femmes, sur la forme des maisons, voire pour faire des mines un sujet plaisant qui nourrit son inspiration de dramaturge improvisé. Par contraste, on mesure que les visites des exploitations donnent lieu à de rapides évocations. Lorsqu'il est en montagne, on voit son goût pour la marche s'enraciner dans un besoin de solitude qui fonde son rapport à la nature et qui appelle à l'introspection. Le dernier extrait en donne la pleine mesure, il concerne la fin de la mission de Brongniart. Après la course géologique qu'il effectue dans le Mont-Blanc avec Pictet et Dolomieu, Brongniart se rend sur le site de la mine d'argent d'Allemont. Dans cette partie du journal épistolaire de son voyage, la solitude apparaît comme la condition nécessaire pour être à l'écoute de soi, de ses émotions, etc. Il note ainsi :

Me voilà maintenant voyageant seul dans les montagnes. Voyons si les sensations qu'on y éprouve alors sont différentes de celles qu'on y ressent en société. Certainement elles doivent l'être et nous allons en juger. J'aime beaucoup à avoir des compagnons de voyage mais je ne suis pas fâché aussi quelquefois de me trouver entièrement livré à moi-même. (fol. 129)

Dans certains passages de son récit alpin, Brongniart présente ses sentiments et ses émotions suscités par les paysages qu'il traverse, la mélancolie revient à plusieurs reprises :

Pour moi ce calme parfait de la nature m'inspire une douce mélancolie. Je ne sais si je m'y accoutumerais, il ne m'épouvante pas parce que ce n'est point un accident qui m'y condamne, mais quelle affreuse situation si abandonné dans ce lieu je ne voyais plus aucun espoir d'en sortir et de revoir ceux dont il me rappelle si vivement le souvenir ? C'est ainsi que les circonstances et la disposition de l'âme changent totalement l'impression que produisent sur nous les lieux où nous sommes. (fol. 133)

Les écritures de voyage d'Alexandre Brongniart témoignent à plusieurs titres de l'affirmation d'une conscience de soi : elles concourent à son

---

<sup>18</sup> Jean-Claude CHAMBOREDON, Annie MEJEAN, « Styles de voyage, modes de perception du paysage, stéréotypes régionaux dans les récits de voyage et les guides touristiques : l'exemple de la Provence méditerranéenne (fin XVIII<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup>). Essai de sociologie de la perception touristique », *Territoires*, n° 2, 1985, p. 2-105.

apprentissage de l’écriture intime<sup>19</sup>. Très empreinte de stéréotypes dans le journal épistolaire qu’il adresse à ses parents en 1795, cette expérience semble forger chez le jeune homme le goût de l’écriture de soi qu’il manifeste au cours des années suivantes en tenant un journal vraiment intime<sup>20</sup>. On ne peut manquer de voir ce voyage en Provence et dans les Alpes, que Brongniart effectue à l’âge où d’autres achèvent leur grand tour, comme un moment qui marque le terme de son éducation et qui témoigne, si ce n’est du processus d’individuation, du moins d’affirmation personnelle autant que professionnelle de soi.

Ces trois lettres peuvent être comparées aux deux qu’il adresse à l’Agence des mines et que Cathy Hecker a sélectionnées. Dans la première, datée du 22 thermidor an III (9 août 1795), Brongniart doit répondre aux questions qui lui ont été adressées ; il tente de valoriser les résultats de ses observations et de formuler des recommandations pour améliorer les résultats des exploitations. Dans la deuxième, écrite le 6 vendémiaire an IV (28 septembre 1795), il doit cette fois s’expliquer suite aux plaintes que les administrateurs des Hautes-Alpes ont adressées à l’Agence des mines après le passage trop bref de Brongniart dans leur département. S’il se justifie en mentionnant tout le profit qu’il a tiré des semaines passées dans le Mont-Blanc avec Dolomieu, il estompe les raisons de ses choix, guidés par l’intérêt minéralogique du Mont-Blanc, plus que par les enjeux de l’exploitation des mines des Hautes-Alpes et insiste surtout sur le manque de fonds dont pâtissent les ingénieurs et les élèves des Mines qui sont sur le terrain.

La confrontation de la correspondance professionnelle et de la correspondance privée concourt à la production de deux mises en scène de soi qui répondent à deux codes bien différents. Dans la correspondance qu’il adresse à sa famille, Brongniart laisse une certaine place aux émotions, il évoque ses goûts, ses rencontres. Pour autant, il ne faut pas se laisser abuser par la singularité qu’il affiche, ni négliger la part prise par l’imitation lorsque sont

---

<sup>19</sup> Béatrice DIDIER, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1991 (« Littératures modernes ») ; Pierre-Jean DUFIEF (dir.), *Les écritures de l’intime. La correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest, 23-25 octobre 1997*, Paris, Honoré Champion, 2000.

<sup>20</sup> Ces journaux sont conservés à la BCMHN sous la cote ms. 3357 et ms. 3358. Philippe Lejeune estime que, dans ces journaux, Brongniart « fait son coming-out » et dit tout, cf. Ph. LEJEUNE, « Le journal retrouvé... », *op. cit.* Le 7 décembre 1796 Brongniart note par exemple : « Depuis longtemps je brûle d’avoir une maîtresse. Je n’ai plus aucun espoir. Depuis 2 ans je n’ai pu faire connaissance avec une seule femme. Xxxxx sur laquelle j’avais quelques vues, je ne dois plus y compter. Cette privation totale d’un des plus grands bonheurs de la vie me tourmente tellement qu’aussitôt que je ne suis pas absorbé par mes travaux et même quelquefois au milieu d’eux, j’y pense. J’en suis réduit au point de vouloir faire connaissance avec une fille. Je bâtis toujours des romans là-dessus où mon amour-propre entre pour beaucoup. J’espère que j’en rencontrerai une qui aura de l’esprit, de la philosophie, peut-être même de la sensibilité, que je lui plairai, enfin qu’elle m’aimera pour autre chose que pour mon argent. Mais que d’inconvénients, que d’obstacles, que de dégoûts. Ma timidité toujours extrême à vaincre, ma réputation de moralité à conserver. Rencontrer une fille aimable, pas trop chère car mes moyens sont bornés, n’éprouver aucun accident fâcheux, etc., [...] ».

évoqués les sentiments qu'il éprouve, par exemple devant les paysages grandioses. Dans sa correspondance professionnelle, Brongniart est censé rendre compte de la manière dont il met en œuvre les instructions qui lui ont été données toutefois, et cela n'échappe pas à son autorité de tutelle, c'est plutôt une pratique du voyage savant qu'il exerce. Dans cette double correspondance, l'expression de l'individualité ne se trouve pas nécessairement là où on l'attend. D'ailleurs, quelques années plus tard (le 14 octobre 1798), Brongniart se plaint de ne pas maîtriser cette forme d'écriture et note : « Je sais penser, mais point écrire mes pensées. Lorsque je vais pour les mettre sur le papier, je ne sais plus que dire. Je suis stérile<sup>21</sup> ». À la lecture de ce corpus épistolaire, on est frappé par le conformisme des descriptions de la correspondance privée qui contrastent au contraire avec la singularité des comptes rendus de son activité que Brongniart adresse à ses supérieurs.

Si l'écriture contribue à l'affirmation de soi, on voit ici comment elle concourt avant tout à la construction d'une posture et se trouve étroitement associée à la reconnaissance sociale et professionnelle. La pratique professionnelle déployée par Brongniart dans les Alpes est en effet très décalée par rapport aux attentes de l'Agence des mines ; elle témoigne de l'influence encore très marquée à la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle du voyage savant sur le travail de terrain de l'ingénieur des Mines. Les lettres et les journaux composés par Brongniart pendant son voyage dans les Alpes laissent transparaître sa subjectivité mais ce sont les mises en scène du minéralogiste et du géologue sur le terrain, plus que les mentions de ses sentiments ou de ses émotions qui permettent d'associer ce corpus aux écritures de soi. Si l'expression de soi est perceptible ici, c'est davantage par « ricochets d'identité<sup>22</sup> » qu'elle peut être saisie.

Isabelle Laboulais

---

<sup>21</sup> Cité par Ph. LEJEUNE, « Le journal retrouvé... », *op. cit.*

<sup>22</sup> Philippe LEJEUNE, « Matthieu Galey : le moi en ricochets », dans Pierre-Jean DUFIEF (dir.), *Les journaux de la vie littéraire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 110-115 ; l'expression est utilisée p. 112.

*LETTRES FAMILIALES ET PROFESSIONNELLES  
D’ALEXANDRE BRONGNIART<sup>1</sup>*

**Document n° 1 : Lettre adressée par Alexandre Brongniart à ses parents<sup>2</sup>**

**[fol. 13] n° 5**

Vienne<sup>3</sup> le 30 germinal, l’an trois<sup>4</sup> de la républ.

journal

30 germ.

Nous sommes partis ce matin de Lyon. Nous avons eu hier au soir un terrible quart d’heure de Rabelais<sup>5</sup> pour payer un joli petit mémoire de 930#<sup>6</sup> pour huit jours de séjour dont deux dehors, pour payer les filles, le petit décrotteur<sup>7</sup>, jusqu’au cuisinier qui vint se recommander à ma générosité ; mais ici elle s’arrêta car il n’eut pas une obole. Nous partîmes enfin tous les quatre le sac sur le dos. Il faisait sombre et pleuvait un peu, et sans moi, on ne serait pas

---

<sup>1</sup> Principes de transcription : la graphie, l’orthographe et la syntaxe d’origine ont été modernisées, tout comme l’accentuation et la ponctuation. L’orthographe des noms propres a été harmonisée. Les crochets indiquent une intervention de l’éditeur. Ils sont généralement destinés à apporter une précision, notamment à compléter la fin d’un mot coupé. La mention [...] indique qu’un passage du texte d’origine est manquant ou illisible. Les abréviations ont été respectées. Les passages soulignés par l’auteur sont conservés en l’état (Cathy Hecker).

<sup>2</sup> Bibliothèque Centrale du Muséum d’Histoire Naturelle, ms. 2351, dossier 4, « Voyage dans les Alpes (6 avril-27 octobre 1795) ».

<sup>3</sup> Vienne : département de l’Isère.

<sup>4</sup> Soit le 19 avril 1795.

<sup>5</sup> Locution nominale qui fait référence au moment où il faut verser une contribution financière, généralement pour un repas ou un divertissement.

<sup>6</sup> L’unité de mesure ainsi abrégée renvoie à la livre. Brongniart continue à l’utiliser, bien que le franc ait été créé 12 jours plus tôt, le 7 avril 1795.

<sup>7</sup> « Celui qui fait métier de décrotter, de cirer des souliers », d’après le *Dictionnaire de l’Académie française*, 8<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1932-1935, p. 1355. Le métier de décrotteur exigeait un très modeste capital : une petite sellette pour reposer le pied, un chiffon pour ôter la boue, un décrottoir pour enlever ce que le chiffon avait laissé et une polissoire pour étendre la cire.

parti. Il est bon à cette occasion que je vous dise un mot du caractère de mes compagnons de voyage que ces deux jours-ci m'ont assez bien fait connaître.

Le plus âgé est un Allemand qui a vécu sur une mine de Bretagne pendant quelques temps. Il a déjà voyagé à pied, il ne craint ni la fatigue ni le mauvais temps. Il se lève le matin, n'est pas arrêté par un ciel couvert, n'aime pas plus que moi la pluie mais, quand elle tombe, il la reçoit sans murmurer, fume sa pipe tranquillement et va toujours son chemin sans maudire les voyages et dire qu'on ne l'y prendra plus parce que la pluie est un très petit malheur. Il porte très joliment son sac.

Le second en âge est celui que j'ai vu à Cherbourg<sup>8</sup>. Il a l'air le plus fort et est le plus délicat. Il lui faut un beau temps, un beau chemin, une courte journée, un très léger paquet et surtout de très bonnes auberges. Je pense comme lui sur tous ces articles mais je me ris de ne pas les trouver, et les contretemps de pluie, d'auberge détestable, de mauvais chemin, de fatigue ne sont pour moi que des épisodes qui doivent rendre mon journal plus piquant<sup>9</sup>, qui doivent me faire trouver plus beaux les beaux jours et meilleures les bonnes auberges. Je crains que nous n'allions pas toujours ensemble car je suis décidé [fol. 14] à ne pas mettre le pied dans une voiture et à ne pas perdre mon temps dans les villes soit pour attendre un beau temps certain, soit pour se reposer pendant deux jours d'une course de trois jours. Au reste il est fort instruit.

Le petit, que l'on prend partout pour une femme déguisée en homme, sort pour la première fois de chez lui et cependant n'est découragé de rien. Il porte bien son paquet, marche bien, boit de l'eau et rit de la pluie. Il aime seulement un peu trop les bonnes auberges. Cependant nous ferons quelque chose de lui.

Revenons à notre départ. J'avais mon sac sur le dos, mais point le petit sac, le grand avec une chemise, trois mouchoirs et ma redingote, mon sabre à gauche, mon marteau à droite, mes pistolets au milieu, ma canne et mon chapeau couvert de son enveloppe reluisante. Chacun avait son sac et ses provisions, en habit, vivres et instruments. Nous prîmes la grande route de Vienne où nous allions. Un vent du sud des plus forts nous soufflait au visage, ce qui n'était pas amusant mais avait arrêté la pluie. Après Symphorien<sup>10</sup> nous nous assîmes au pied d'une haie à l'abri du vent et nous dinâmes. Après notre repas le vent s'apaisa et la pluie tomba. Il y avait encore trois lieues<sup>11</sup> jusqu'à

---

<sup>8</sup> À partir du 24 septembre 1794, Brongniart a été envoyé en tournée dans les départements de l'Orne, de la Manche, du Calvados et de la Seine Inférieure. C'est sûrement durant ce voyage qu'il a rencontré cet homme (voir Archives Nationales, F/14/2716/2, Dossier personnel d'Alexandre Brongniart).

<sup>9</sup> Brongniart utilise la même expression le 30 messidor (18 juillet) à propos de la pièce de théâtre qu'il compose.

<sup>10</sup> Saint-Symphorien-d'Ozon, situé à environ 16 kilomètres au sud de Lyon.

<sup>11</sup> Brongniart utilise dans l'ensemble de sa correspondance les unités de mesure en vigueur sous l'Ancien Régime. Or, depuis le 18 germinal an III (7 avril 1795), la loi « relative aux poids et mesures » imposait l'utilisation du nouveau système métrique décimal.

Vienne. La pluie allait en augmentant. J'avais endossé mon mantelet de toile cirée<sup>12</sup> et j'en admirais l'effet. Mais la pluie ne cessant pas m'y fit trouver de grands inconvénients : mes cuisses depuis les hanches étaient mouillées comme si elles eussent trempé dans l'eau. Et ce mantelet ayant une couture mal faite par derrière, l'eau perça et passa derrière mon dos, entre mon sac, ce que justement je craignais. Quand au taffetas gommé qui recouvrait mon chapeau<sup>13</sup>, il remplit très bien ses fonctions en sorte que d'après cette expérience je suis décidé à abandonner la toile cirée et à avoir le manteau de taffetas gommé. **[fol. 15]** Si donc il est encore temps d'envoyer à Grenoble où nous serons encore dans 12 jours, je prie le père, ou la mère de passer au palais royal et de marchander un manteau de taffetas gommé commode et ample mais sans manche. Si le prix ne va pas au-delà de 120#, même 130, je désirerais qu'on m'en fit l'emplette ; avec cela je me moque de la pluie.

Pendant que nous étions si bien mouillés par une pluie forte et continuelle je tâchais de consoler quelques-uns de mes compagnons par la peinture du bonheur que nous aurions à nous sécher auprès d'un bon feu mais ici mon bonheur idéal fut cruellement déçu. En arrivant à Vienne nous cherchâmes une auberge. La 1<sup>ère</sup>, point de place, la s<sup>d</sup>e id., la troisième il y en avait. Nous montons à quatre, dans une chambre à deux et pour tout au monde on ne veut pas nous faire de feu dans la chambre, le bois est trop rare etc. etc. Nous employons tous les moyens possibles. L'aubergiste est inexorable. Venez vous chauffer à la cuisine, où il y avait deux tisons qui se baisaient. C'eût été commode de descendre tous en chemise dans cette cuisine où on allait et venait à chaque instant. Dans ma colère, je quitte mon sac que mes compagnons gardent et je cours toute la ville malgré la pluie doublée par les gouttières. Après avoir été dans 10 ou 12 auberges où on me faisait toujours les mêmes difficultés, je trouve enfin une gargote où on me promet tout ce que je demande. Nous traversons donc la ville d'un bout à l'autre et arrivons au gîte tant désiré. Nous grimpons par un escalier obscur dans une chambre encore plus obscure, où étaient serrés l'un contre l'autre cinq grabats. À peine y avait-il de la place pour s'y retourner. Des habits de hussard indiquaient par qui elle était habitée. Nous commençons tous nos lamentations. Mais faute de mieux nous y restons. On fait du feu sous une grande hotte de cheminée qui touchait au plancher. Nous sommes obligés d'ouvrir porte et fenêtres pour **[fol. 16]** n'être pas étouffés par la fumée. Nous commençons enfin à nous déshabiller et à étaler toutes nos hardes. Ensuite chacun s'approche du feu du côté où il est mouillé : l'un y présente l'épaule, l'autre le dos, celui-ci les pieds etc. Nous passâmes ainsi la soirée assez de mauvaise humeur, contre Vienne, ses aubergistes, les hussards et la pluie. Lorsque ma redingote fut un peu séchée, je

---

<sup>12</sup> Petite cape à capuchon en toile cirée, c'est-à-dire enduite d'un vernis qui la rend imperméable.

<sup>13</sup> Le taffetas gommé est une étoffe de soie imperméable. Le 27 germinal (16 avril) Brongniart indique que son chapeau est fait de cette matière et qu'elle se révèle utile et efficace.



la mis et je sortis un instant pour aller voir l'agent national du District<sup>14</sup>. Il me renvoya par devers un autre citoyen que je ne trouvai point. Mais peu importe. En revenant il fallut s'occuper du souper. On jugeait par induction qu'il ne devait pas y avoir à souper dans cette auberge, mais ici on se trompa en bien. Il ne fut pas mauvais. Après le souper, la fille nous changea de chambre et nous mit dans celle à côté. On y voyait un peu lorsque la fenêtre et la porte étaient ouvertes. Mais il n'y avait que trois lits dans l'un desquels couchait un officier avec sa femme. Nous transportâmes le feu et les bagages que nous déposâmes dans un coin, j'étais un matelas par terre qui leur servait de rempart ; je m'y couchai. Mes compagnons se distribuèrent les deux autres lits où ils se mirent tout habillés vers 9h. L'officier, sa femme en tablier, casaquin<sup>15</sup>, et bonnet très rond, plus deux chiens arrivèrent pour se coucher. Chacun fit son lit et chacun dormit à l'exception des chiens qui vinrent placer dans le milieu de la chambre quelque chose qui ne se voyait pas, mais qui se sentait bien.

1<sup>er</sup> floréal

Ce matin il pleuvait encore. Comme nous devons rester quelques jours à Vienne, il a été décidé que nous changerions de logement. Deux se sont mis en quête et ont enfin trouvé une chambre à trois lits avec feu, porte et fenêtre chez un homme qui loge et donne à manger. Nous avons plié bagage, demandé la carte qui se montait à 90#. Le bois et la chambre n'y étaient pas oubliés. Nous voilà dans notre nouveau logement. La pluie continuelle s'est changée depuis midi en forts orages. Nous avons continué la dessiccation de nos vêtements et sommes tous à écrire la relation de notre désastre d'hier qui paraît terrible aux deux jeunes gens, excepté à l'Allemand qui pendant ce temps joue de la flûte.

J'espère que vous m'écrirez toujours à Grenoble poste restante, jusqu'au moment où je donnerai une autre adresse.

\*

---

<sup>14</sup> Les agents nationaux ont été créés le 14 frimaire de l'an II (4 décembre 1793) pour représenter le gouvernement auprès des administrations des districts et communes. Les enquêteurs sur le terrain, tels Brongniart, doivent envoyer chaque décade un compte-rendu de leurs observations et activités à l'Agence des mines. D'après Alphonse AULARD (éd.), *Recueil des actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire*, t. 9, Paris, Imprimerie nationale, 1895, p. 153-154.

<sup>15</sup> Pièce de vêtement féminin, il s'agit d'une veste ajustée à longues basques.

**Document n° 2 : Lettre adressée par Alexandre Brongniart à ses parents**<sup>16</sup>

[fol. 73] n° 15. journal du voyage des Alpes. an 3. 1795.

Il y a longtemps que je n'ai causé avec mes amis sur mon voyage, que je leur ai rendu compte de tout ce que j'ai fait, de ce que j'ai vu, de ce qui m'est arrivé. Ce long intervalle nécessité par des courses et des travaux multipliés influera nécessairement sur ce journal et me forcera de passer rapidement sur ce qui ne me paraîtra pas devoir présenter quelque situation nouvelle. Je passerai vite surtout sur mon voyage en Provence pour arriver bientôt à mes excursions dans les Hautes-Alpes.

27 messidor an 3<sup>17</sup>

Je vous ai parlé de mon premier séjour à Marseille du 22 au 26 messidor. Je vous ai dit la sensation que m'avait fait éprouver la 1<sup>ère</sup> vue de cette ville intéressante et ce que j'y avais fait pendant les moments de repos que je viens d'y prendre. Le 27 nous devons aller visiter à 7 ou 8 lieues de la ville des mines de charbon. Mais ne nous sentant pas bien disposés et ayant encore plusieurs lettres à écrire, nous restâmes. Je ne négligeai pas cependant de faire, selon ma coutume, mon tour de promenade aux trois poissonneries et, comme aujourd'hui elles sont bien fournies, je reviens avec une provision assez abondante d'espèces et même de genres différents. J'étais pour les marchandes de poisson un sujet d'étonnement lorsqu'elles me voyaient acheter un seul petit poisson gros comme le doigt et surtout lorsque pour le même prix je refusais d'en prendre d'autres qu'elles voulaient ajouter à une provision qu'elles supposaient beaucoup trop petite pour un plat.

28 messidor.

Nous partons décidément sur les 9h. Pour aller voir les mines de charbon qui sont au nord-est de Marseille vers les communes de Roquevaire<sup>18</sup>, de Gardanne<sup>19</sup>, d'Auriol<sup>20</sup> etc. Le ciel était serein mais on était incommodé par un vent de nord très désagréable. Pendant plus d'une heure et demie nous

---

<sup>16</sup> Bibliothèque Centrale du Muséum d'Histoire Naturelle, ms. 2351, dossier 4, « Voyage dans les Alpes (6 avril-27 octobre 1795) ».

<sup>17</sup> Soit le 15 juillet 1795.

<sup>18</sup> Roquevaire est situé à environ 24 kilomètres de Marseille, dans le département des Bouches-du-Rhône. Les noms de départements sont précisés chaque fois que Brongniart en change.

<sup>19</sup> Gardanne se situe à 25 kilomètres au nord-est de Marseille et à 19 kilomètres au nord-ouest de Roquevaire. L'exploitation du charbon de terre y débute dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>20</sup> Auriol est situé à 28 kilomètres au nord-est de Marseille, à 18 kilomètres de Gardanne et à 4 kilomètres de Roquevaire.

marchâmes entre deux murailles. Les nombreuses maisons de campagne qui entourent Marseille de ce côté ont des clos fort étendus, fermés de murailles qui viennent border les routes et les rendre d'un ennui cruel pour le voyageur à pied dont la fatigue ne peut être soulagée que par la vue d'une campagne verte qui l'égaye et le distrait agréablement. Ce n'est pas ce qu'on trouve dans la Provence et nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir. Nous venions de passer un village que l'on nomme St-Just et nous montions vers le bourg d'Allauch<sup>21</sup>. Nous étions sortis des murs et nous entrions dans un pays montueux. Mais les montagnes calcaires qui l'hérissent de toutes parts sont sans forme pittoresque, d'une aridité, d'une sécheresse fatigante. Leur penchant est cultivé en vigne et planté d'oliviers. Cet arbre [fol. 74] seul et trop multiplié ne présente point ce coup d'œil de verdure, de fraîcheur qui plaît dans la campagne. Ses feuilles blanches naturellement par dessous sont blanchies au-dessus par la poussière, elles sont étroites, dures et ne donnent presque point d'ombre. Nous fûmes réduits cependant à ce seul abri contre les rayons d'un soleil desséchant et nous nous y assîmes pour manger des fruits que nous avions achetés à Allauch. Nous aurions en vain cherché une fontaine, nous n'eûmes pour boire que l'eau que l'on voulut bien nous donner dans une maison voisine.

Nous avons projeté d'aller coucher à St-Savournin<sup>22</sup> village où commencent les mines de charbon. Nous nous étions trompés de chemin et nous avons un peu trop monté, nous redescendîmes donc et entrâmes dans une gorge étroite bordée de montagnes peu élevées, mais entièrement dénudées de végétation. Nous la suivîmes pendant environ deux heures ayant un chemin caillouteux très mauvais, nous remontions toujours mais insensiblement. Enfin, quittant ce vallon ennuyeux, nous nous trouvâmes sur des collines plus élevées et au milieu d'un bois de pins. Les montagnes que nous avions à notre droite étaient elles-mêmes couvertes de bois de pins très touffus. Je vous ai souvent parlé des bois de sapins ombrageant les hautes montagnes alpines et mêlant leur noir feuillage au vert gai des hêtres. Ne confondez pas ces belles forêts avec les pins dont les feuilles d'un vert terne, garnissant à peine des branches très écartées ne donnent aucun ombrage et ne peuvent paraître agréables que dans des lieux où un peu de verdure est une rareté. Ces lieux cependant nous plurent assez. Nous demandâmes le chemin de St-Savournin, l'homme auquel nous nous adressâmes s'offrit de nous conduire et lorsque nous lui eûmes expliqué ce que nous allions y faire, il voulut nous loger. Il était à mulet et venait de Marseille. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à St-Savournin. En attendant le souper, nous mangeâmes du caillé, nous causâmes beaucoup et surtout, avec M. Gauteron<sup>23</sup>, nous nous confiâmes mutuellement plusieurs particularités de

---

<sup>21</sup> Saint-Just se situe à environ 4 kilomètres de Marseille, Allauch à 11 kilomètres de Marseille et à 7 kilomètres de Saint-Just.

<sup>22</sup> Saint-Savournin est situé à 22 kilomètres de Marseille et à environ 11 kilomètres d'Allauch.

<sup>23</sup> M. Gauteron apparaît dans les lettres de Brongniart le 6 prairial an III (25 mai 1795) comme un jeune Suisse de 21 ans qui souhaite l'accompagner dans son voyage. Il s'agit très certainement

notre vie, de nos familles qui ne servirent pas peu à lier plus intimement la connaissance que nous faisons ensemble.

On nous servit à souper. Je vous ai souvent dit que j'aime à trouver dans les voyages des choses qui caractérisent le pays où je suis. Ce souper satisfit pleinement en cela mes goûts moraux mais il n'en fut pas de même des goûts physiques. Ce fut un vrai souper provençal, tout en huile et en ail. D'abord une soupe à l'huile avec de l'ail et du poivre, ensuite du poisson cuit à l'eau avec de l'ail. On le mange avec une sauce que l'on nomme beurre de Provence, c'est de l'huile et de l'ail battus ensemble pendant longtemps au point de devenir semblable à un looch<sup>24</sup> blanc fort épais, enfin des moules cuites simplement dans de l'eau avec du riz mais le poivre et l'ail y dominaient. Nous avions la bouche emportée et une soif inextinguible. Cette expérience faite nous résolûmes de ne plus la recommencer. Nous allâmes coucher sur la paille où nous dormîmes fort bien.

**[fol. 75] 29 messidor**

Nous partîmes de St-Savournin avec un homme qui nous conduisait aux mines de charbon de Valdonne<sup>25</sup>. Elles sont situées dans le milieu d'une forêt de pins entrecoupée de profonds ravins et de collines assez élevées. Arrivés à la mine, nous nous apprêtâmes à y descendre, ainsi que M. Gauteron qui pour la première fois se trouvait dans pareil lieu. Ces mines ont une construction différente de celles dont je vous ai déjà parlé. Ce n'est ni par une échelle ni de plain pied qu'on y entre mais par un escalier assez large et d'une moyenne rapidité. Des petits mineurs semblables à des singes n'ayant pour tout vêtement qu'une simple brassière de toile sans manche qui leur passe entre les jambes montent le charbon sur leur dos le long de ces escaliers et redescendent dans le trou avec une vitesse incroyable. Arrivés en bas, les galeries étaient si basses qu'on ne pouvait y marcher que de deux manières, ou à quatre pattes et encore avec peine, ou bien étendu de tout son long sur un petit traîneau à trois roues.

---

de François Louis Gauteron qui a publié en 1808 à Genève la *Lettre de Mr. Gauteron à Mr. Ch. Pictet, de Genève, sur la fête célébrée à Hofnyl le 23 mai 1807*. Il se présente en signant une des lettres comme « Pasteur de l'église consistoriale de Bévillard » (p. 5), puis, dans une lettre qui lui est destinée, il est appelé « ministre du St. Évangile à Tavanne près de Bienne » (p. 6).

<sup>24</sup> Terme emprunté à l'arabe, un looch est une potion médicinale adoucissante et calmante ; voir *Dictionnaire de l'Académie française, op. cit.*, p. 2133.

<sup>25</sup> Valdonne se situe à 24 kilomètres de Marseille et à environ 4 kilomètres de Saint-Savournin. Dans le *Journal des mines*, Lefebvre décrit ainsi les houillères des Bouches-du-Rhône : « Les houillères sont situées notamment aux environs des communes de Gardanne, Fureau, Tretz, Peynier, Beldocène, Saint-Savournin, Auriac, Roquevaire et Gemenas. La plupart de ces mines sont mal exploitées par les propriétaires du sol ou par des extracteurs, avec lesquels ils traitent pour leur permettre des fouilles sur leur propriété. L'exploitation n'est jamais poussée qu'à peu de profondeur. Elle est abandonnée au moindre obstacle qui se présente dans la suite des travaux, qui sont en général très peu sûrs pour les ouvriers eux-mêmes ». Antoine LEFEBVRE : « Aperçu général des mines de houilles exploitées en France, de leurs produits, et des moyens de circulation de ces produits », *Journal des mines*, n° 71, an X-1802, p. 345.

M. Gauteron préféra cette seconde manière. Il se coucha sur le dos sur un de ces traîneaux. On lui recommanda bien de ne point lever le nez et un enfant le conduisit en poste et sans lumière jusqu'au fond de la mine. Il y fut en un instant après avoir été rudement secoué sur le sol inégal des galeries. Pour nous, nous y arrivâmes plus lentement et en rampant. Cette marche d'un quart d'heure nous fatigua beaucoup. Nous nous reposâmes quelques moments au lieu où on travaillait sans cependant pouvoir nous lever. Nous prîmes le parti de suivre pour le retour la méthode du chariot et quoique ce fût en montant nous arrivâmes en peu de temps au pied de l'escalier. Ce ne fut pas sans quelque plaisir que nous nous vîmes à même de jouir de l'avantage des bipèdes, de celui de se tenir droit. Nous rîmes beaucoup de l'entrée de M. Gauteron dans une mine, elle lui avait paru extrêmement singulière et en effet on doit éprouver un étonnement mêlé de crainte de se savoir sous terre et de se sentir entraîné rapidement et durement dans une situation aussi singulière.

Nous allâmes de là chez le cit. Guérin-Ricard ci-devant seigneur de Valdonne et propriétaire de plusieurs mines<sup>26</sup>. Il nous reçut honnêtement, s'offrit de nous accompagner pour visiter ses autres travaux et nous engagea à dîner. Craignant de lui être à charge nous lui dîmes que nous avions quelques provisions, il souffrit patiemment que nous les ajoutâmes à son frugal dîner consistant en haricots verts à l'huile et en un autre plat où étaient disposés symétriquement et fort à leur aise quatre petits anchois, car en comptant le cit. Ricard nous étions quatre. Nous nous égayâmes un peu **[fol. 76]** sur la magnificence du cit. Ricard et nous résolûmes dorénavant de ne plus nous servir du proverbe serrés comme des anchois.

Je ne vous décrirai point les autres mines que nous visitâmes dans la journée, il vous suffira de savoir qu'elles n'étaient pas toutes aussi basses que la première et que nous fûmes coucher à Peynier<sup>27</sup> village situé à 3 lieues de Valdonne. Le chemin toujours aride ne nous ennuya point. Nous étions assez gais et tout le long de la route nous ne fîmes que parler de l'entrée majestueuse de M. Gauteron dans une mine de charbon et des anchois du généreux Ricard.

En arrivant à Peynier, on nous dit à l'auberge qu'on n'avait rien à nous donner mais je n'en fus pas épouvanté. Je me rappelai de l'histoire de la soupe aux cailloux et en effet quoiqu'il n'y eût rien, nous soupâmes fort bien avec une soupe aux herbes, une omelette aux oignons et une salade.

---

<sup>26</sup> Dans Paul MASSON et Eugène BERGOUNHOX, *Les Bouches-du-Rhône, 3e partie, Le sol et les habitants*, t. XV, *Monographies communales*, Paris-Marseille, Honoré Champion-Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1933, p. 131 on peut lire : « François Roux, négociant de Marseille, nommé maire perpétuel de Peypin en 1697, marié en 1679 à Catherine Bruny, sœur du futur marquis d'Entrecasteaux, eut trois fils dont l'un, Ignace, donna une grande activité aux mines de Valdonne. La veuve d'Ignace transmit en 1776 aux Guérin-Ricard la terre de Valdonne (avec le château construit par Honoré Roux sous Louis XIII) érigée en fief noble en 1740 ».

<sup>27</sup> Peynier est situé à environ 10 kilomètres de Valdonne.

30 messidor

Advenier<sup>28</sup>, l'un de mes compagnons en se baignant dans la mer s'était enfoncé une pointe d'oursin dans le pied. Elle ne lui fit d'abord aucun mal et même nous la croyions enlevée. Mais son pied s'enfla et nous fûmes obligés de le laisser à Peynier cherchant une monture pour retourner à Marseille. Nous partîmes donc tous deux M. Gauteron et moi. Nous allâmes encore visiter plusieurs mines de charbon, mais M. Gauteron content de sa première descente restait à l'entrée. Pendant ce temps, l'imagination remplie de ce qu'il avait vu, il s'amusa à faire le canevas d'une pièce de théâtre dans laquelle on mettait des mineurs sur la scène. Il me lut ce qu'il avait fait. J'y trouvai des incidents trop communs, je pensai qu'il fallait du neuf et du piquant et quand nous eûmes regagné la grande route qui nous conduisait à Auriol où nous devions coucher, nous voilà travaillant à qui mieux mieux à bien disposer notre pièce. J'y fis de si grands changements, qu'elle devint tout autre et je puis me flatter d'être l'auteur d'une des scènes les plus piquantes. Je ne crois pas cependant faire tort en rien aux talents de M. Gauteron dans ce genre. Notre comédie, notre opéra-comique ou notre drame, nous ne savons encore ce que nous en ferons, nous occupa jusqu'à Auriol où nous arrivâmes au déclin du jour. Cela ne nous empêcha pas cependant de trouver la campagne plus riante, plus verte à mesure que nous approchions de ce bourg. Il est situé dans une gorge étroite bordée de rochers assez escarpés. Mais dans le fond de ce vallon, il y a de l'eau, des prairies, des arbres, et sans verdure, sans ombrage, sans eau, la nature est bien aride. Il faut ajouter aussi que nous arrivions à Auriol au coucher du soleil, moment où la campagne paraît toujours belle.

Tranquilles dans notre auberge, nous disposâmes notre pièce par actes.

[fol. 77] Nous la divisâmes en trois actes que nous remplîmes de la manière suivante, car depuis ce temps nous n'y avons plus pensé. Mais enfin la voici et il est bon que vous connaissiez cet effort de notre imagination.

1<sup>er</sup> acte

Le théâtre est divisé en deux parties mais transversalement. La partie supérieure représente la campagne telle qu'on la voit dans les pays de montagnes, c'est-à-dire hérissée de rochers, couverte de bois, cependant on voit sur le devant un petit sentier. Dans le fond on aperçoit des montagnes très élevées dont les sommités sont couvertes de neige vers le milieu et pas tout à fait dans l'éloignement, on remarque une belle et forte cascade qui se précipite dans une espèce de gouffre.

La partie inférieure du théâtre représente l'intérieur de la terre et une partie de celui d'une mine. D'un côté on voit le bas d'un escalier taillé dans le roc, au pied de cet escalier est la salle d'assemblage. C'est un endroit assez

---

<sup>28</sup> D'après Ambroise FOURCY, dans son *Histoire de l'École polytechnique*, Paris, 1828, p. 390, Advenier est décédé en tant qu'élève-ingénieur à Saint-Domingue.

spacieux où on peut aisément se tenir debout, il se termine par une galerie basse où on ne peut marcher que courbé, cette galerie tourne et paraît gagner le fond du théâtre. On voit d'autres galeries qui aboutissent à la salle d'assemblage.

La scène est dans un pays de mines peu importe lequel. Elle se passe dans ces siècles de la féodalité où chaque seigneur était un tyran, cependant la poudre est connue.

On voit divers mineurs travailler, l'un abat le charbon à coup de pic, un autre le roule sur des chariots au pied de l'escalier. Des petits enfants presque nus et tout noirs le chargent sur leurs épaules et le montent. Dans une des galeries qui aboutissent à la salle d'assemblage, on voit un mineur faire partir une mine au moyen de la poudre etc. Si c'est un opéra comique, on pourra les faire chanter en travaillant, ce qui leur arrive souvent.

Le maître mineur descend l'escalier avec une lampe à la main, il visite les travaux et appelle un ouvrier dans lequel il a de la confiance. Il le tire à part, lui demande le secret et lui confie qu'un homme riche auquel il a de grandes obligations et qui a sa maison à une lieue de la mine est père d'une fille jolie persécutée par le seigneur du pays qui veut la posséder, que pour échapper à un enlèvement projeté, le père et la fille déguisée en homme doivent venir se réfugier dans la mine pendant quelques jours. Ils y descendront comme curieux. Il le charge de préparer pour les recevoir cette grotte souterraine découverte il y a longtemps où jamais aucun mineur ne va et de les y conduire secrètement.

**[fol. 78]** L'ouvrier part, [le] maître mineur remonte. Les travaux de la mine remplissent la scène.

Quelques instants après Antoine (c'est le m<sup>re</sup> mineur) redescend, il conduit deux étrangers ayant chacun une lampe, l'un paraît un jeune homme et l'autre un vieillard. Arrivés dans la salle d'assemblage ils s'y reposent. Tous les petits enfants mineurs qui ressemblent à des singes viennent s'asseoir sur leur derrière à l'entour d'eux pour les contempler etc. On les renvoie à l'ouvrage. Le père, la fille et Antoine restent seuls sur le devant de la scène ; ils se font quelques confidences peu importantes, mais la demoiselle doit laisser échapper quelques mots qui instruisent qu'elle a un amant aimé, avoué du père. Après ce court entretien, Antoine leur propose tout haut de voir l'intérieur des travaux. Il appelle les enfants. Le père et la fille se mettent chacun dans un chariot, parce qu'il serait trop gênant pour eux de marcher courbés. Antoine leur donne pour guide le mineur qui est dans la confidence. Il leur dit : vous irez en chariot jusqu'à un lieu où vous pourrez marcher plus commodément alors votre conducteur vous fera sortir par un autre escalier. Ils partent trainés p[a]r deux enfants. Ils suivent la galerie qui se dirige dans le fond du théâtre et disparaissent, Antoine veille à ce que personne ne s'écarte de son ouvrage et il s'enfonce dans la mine d'un autre côté. Tout doucement la scène inférieure se vide.

On voit alors paraître sur la scène supérieure et un peu dans le lointain deux jeunes voyageurs à pied. Ils descendent d'une montagne élevée. Arrivés

sur le devant du théâtre qui doit représenter un site agréable, ils s'asseyent un instant sur un rocher pour s'y reposer. Merval, l'un d'eux, admire ce bel endroit. (Il peut dire ici de très jolies choses sur la beauté de la nature dans les hautes montagnes). Il remarque surtout cette belle cascade qu'on voit au fond de la vallée<sup>29</sup>. Il cause avec son ami du bonheur dont il va jouir en revoyant une amante dont il est séparé depuis longtemps, une mère qu'il aime, sa patrie, ses foyers devenus si agréables après un long voyage. Il vient de traverser un pays presque inhabité, des montagnes affreuses pour arriver plus promptement. Ils se remettent en route. La toile se baisse.

**[fol. 79]** 2<sup>eme</sup> acte

Le théâtre est toujours divisé en deux parties.

La partie supérieure offre la même campagne mais vue de plus près, la cascade qui paraissait dans le lointain s'est beaucoup rapprochée, on la distingue mieux, on la voit se précipiter dans un gouffre, d'ailleurs les montagnes sont arides sans aucune verdure, on ne voit que de la neige sur les sommets et des rochers escarpés.

La partie inférieure représente une grotte souterraine, assez spacieuse. Dans le fond de cette grotte coule un torrent très fort qui se précipite à gauche dans les cavernes.

Le père et la fille, assis sur des blocs de pierre sur le devant de la scène, gémissent de leur malheureuse situation. Ils projettent de fuir ce pays lorsqu'ils le pourront avec quelque sûreté.

Antoine entre avec le mineur, ils apportent de la paille, une couverture, de quoi boire, manger, etc. Ils cherchent à les consoler en leur faisant admirer ces belles grottes et le torrent singulier qui y coule. Le mineur s'éloigne, alors Antoine rappelle au père et à la fille qu'ils lui ont promis de lui raconter leur histoire avec quelques détails.

Ils lui disent que Sophie, (c'est la demoiselle) a eu le malheur de plaire au tyran de leur pays qui a mis tout en usage pour la posséder, qu'elle le hait, que d'ailleurs elle a un amant qu'un voyage éloigne d'elle depuis longtemps, qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu pour dégoûter le tyran sans irriter sa colère, que celui-ci sachant qu'elle avait un amant a intercepté leur correspondance et a fait passer son amant pour mort, qu'elle ne l'a point cru, mais que sa malheureuse mère trop crédule en est morte de douleur, qu'alors le tyran s'est emparé de ses biens, que pressée par lui plus vivement que jamais elle lui a donné quelque espoir afin de gagner du temps et d'aviser au moyen de lui échapper, qu'enfin pour éviter un enlèvement mal tendu auquel elle n'aurait pu se soustraire, elle avait feint de consentir à le suivre avec son père dans une maison de campagne où, pour des raisons de politique, il devait l'épouser secrètement, que ce rendez-vous était

---

<sup>29</sup> Cette phrase a été ajoutée dans l'interligne.



donné pour cette nuit et qu'elle n'avait vu d'autre moyen d'y échapper que de venir se réfugier ici.

**[fol. 80]** Après cet entretien et quelques réflexions qui le suivent, quelques pleurs versés, Antoine les prend par la main pour leur faire connaître leur logement. Il va les conduire dans un lieu sec où ils pourront coucher. Ils disparaissent en feignant d'entrer dans une cavité particulière de la grotte.

On voit alors paraître en haut et parmi les rochers Merval, il a l'air égaré, abattu par une noire et vive douleur. Il s'avance lentement, s'assied sur un rocher élevé et commence un monologue qui peut être rendu très intéressant. (Pendant qu'il avance Antoine est sorti en disant qu'il laisse le père et la fille reposer un instant).

Tout à l'heure, il n'y a qu'un moment au pied de ces mêmes rochers dans un lieu analogue alors à ses pensées, il était heureux, de retour d'un voyage instructif, seul avec un ami dans un des plus beaux lieux de la nature, il jouissait d'un bonheur futur, mais d'autant plus vif qu'il lui paraissait certain, et qu'il était plus près de l'atteindre après en avoir été privé longtemps, (il répétera les mêmes paroles qu'il avait dites alors) en cinq heures combien son sort a changé. Il arrive chez lui, sa mère est morte, ses biens sont confisqués, il ignore pourquoi, il court chercher quelque consolation dans les bras d'une amante, il trouve sa maison presque déserte, son amante est perdue, on ne sait ce qu'elle est devenue. Moins discret que ses domestiques, il veut chercher dans ses papiers quelque éclaircissement sur son sort. Il trouve dans son secrétaire les lettres d'un rival et d'un rival heureux, d'un tyran, il voit qu'un rendez-vous est donné pour aujourd'hui ; que le tyran promet de s'y rendre et de l'emmener dans un lieu solitaire où il n'y aura qu'elle, son père et son époux. Il ne doute pas alors que le rendez-vous ne soit effectué et que Sophie ne soit entre les bras d'un autre. Il n'écoute que son désespoir, il profite de l'absence momentanée de son ami qui ne connaît point encore ses malheurs, il part, il veut aller perdre la vie dans le lieu où il a connu le bonheur pour la dernière fois. Là personne ne s'opposera à son dessein etc. etc.

Il peut finir par des réflexions très philosophiques sur le bonheur et concluant qu'il n'en existe plus pour lui, il choisira parmi les précipices quel est le plus certain. Il aperçoit la cascade et le gouffre où elle se perd. Cette cascade **[fol. 81]** qui lui plut tant dans son bonheur lui servira de tombeau ; il s'avance sur le bord du gouffre et s'y précipite.

La scène doit rester vide quelques secondes, mais bientôt après, on voit quelque chose se débattre avec assez de bruit dans l'eau du torrent qui passe dans la grotte. Ce bruit fait sortir Sophie de sa retraite qui, voyant quelqu'un se débattre dans le torrent, jette un cri d'épouvante et court vers son père. Merval, rappelé à lui-même par ce cri et à la nature qui a horreur de la mort, nage et, gagnant le bord, il sort du torrent et entre dans la grotte. Il est trop hors de lui-même pour reconnaître personne, au contraire il n'est pas plutôt à terre que la nature fatiguée d'une lutte aussi violente, ne lui laisse aucune force, il tombe évanoui. Aussitôt Sophie et son père revenus un peu à eux cherchent à lui

donner des secours. Ils reconnaissent Merval, Sophie tombe alors évanouie de son côté, le père fort embarrassé n'ose appeler personne. Il cherche à faire revenir sa fille en lui jetant de l'eau à la figure. Merval revient le premier, il reconnaît le père de Sophie, et dans un étonnement incroyable demande des nouvelles de son amante. Le père lui montre Sophie évanouie, il se jette dans ses bras et tâche de la rappeler à la vie. Enfin elle reprend le sentiment. On s'assied, on se raconte en deux mots comment on est arrivé dans ce lieu. Merval dit que la cascade tombe perpendiculairement dans un bassin d'eau très profond où il plonge et qu'en remontant il s'est trouvé dans le torrent. Il admire comment il trouve la vie et le bonheur dans le lieu même où il cherchait la mort. Il entre dans une grande fureur contre le tyran, il jure de le tuer. Il doit venir cette nuit au château de sa maîtresse. Il est haï dans le pays, il ne faut pas laisser échapper une occasion si favorable. Il va soulever tous les mineurs et s'en faire une armée. Mais il veut auparavant écrire à son ami pour le tirer d'inquiétude et lui dire de se former un parti etc. Antoine entre dans ce moment. Il est étonné, on lui racontera tout mais qu'il fasse d'abord porter cette lettre à son adresse.

Fin du 2<sup>ème</sup> acte.

**[fol. 82]** 3<sup>ème</sup> acte

Le théâtre représente l'intérieur du château de Sophie. Un vieux domestique est resté seul, les autres sont à la recherche de leur maîtresse. Il montre beaucoup d'inquiétude.

Florville, ami de Merval, arrive, il apprend du domestique que Sophie a disparu le matin, que Merval est venu, a lu des papiers et s'est enfui désespéré. Florville lit les mêmes lettres, craint tout du désespoir de son ami et court après lui. Il est déjà tard.

Au moment où il sort d'un côté, le mineur porteur de la lettre qui n'a point trouvé Florville chez lui vient le chercher ici, on lui a dit qu'il y était. C'est une espèce d'imbécile qui perd beaucoup de temps en conjectures sur ce qu'il doit faire et qui a déjà perdu un temps fort long à chercher Florville. Pendant qu'il est indécis, le tyran arrive accompagné d'un seul homme. Il ne trouve personne dans la maison, entre dans une colère qui épouvante et le vieux domestique et le mineur dont il ne peut rien tirer. Il saisit la lettre entre les mains de ce dernier, voit le complot tramé contre lui, il n'ose sortir du château, il envoie appeler ses gens qu'il avait laissés à quelques distances, dépêche un exprès à son palais afin d'avoir du secours, il se barricade.

Mais Merval arrive avec Florville qu'il a rencontré, une centaine de mineurs, et quelques jeunes gens. Les mineurs armés de leurs pioches enfoncent les portes, il s'engage un petit combat entre eux et les gens du tyran. Ils sont repoussés, le tyran tué dans la coulisse. Sophie, son père et Antoine arrivent. Ils annoncent que tout le pays se soulève et qu'il n'y a rien à craindre du renfort qu'on a envoyé chercher.

## Fin du 3<sup>ème</sup> et Dernier acte

### [fol. 83] 1<sup>er</sup> thermidor

La nuit avait un peu calmé notre imagination poétique, nous partîmes fort tranquillement d'Auriol pour aller en pèlerinage à la Ste-Baume<sup>30</sup>. Nous étions bien aise de voir ce lieu fameux par bien d'autres romans. D'ailleurs on nous avait assuré que les environs étaient agréables et pittoresques.

Après avoir suivi pendant un quart d'heure environ la route de Brignoles<sup>31</sup>, nous tournâmes à gauche en prenant un petit sentier pierreux qui côtoyait un ruisseau bordé de saules. Nous nous assîmes dans ce lieu et déjeunâmes avec des figues. Nous continuâmes ensuite notre route par un chemin moins agréable. Au bout de deux heures nous commençâmes à entrer dans un bois de pins et nous arrivâmes au sommet d'une colline dont la crête est hérissée de rochers escarpés. Nous passâmes de l'autre côté et nous nous trouvâmes au dessus d'une vallée longue assez étroite, agréablement meublée de pins et comme séparée du reste du monde. Ce lieu sans autre vue que celle des montagnes qui le bordent a un aspect sauvage tout à fait singulier. Mais il ne plaît que pour un moment, il n'y a ni verdure, ni eau, et je le répète, la verdure des pins n'en est pas une pour ceux qui ont vu les montagnes alpines. Cependant plusieurs chênes verts dont le feuillage luisant et intense contraste assez bien avec celui des pins ôtaient dans quelques points l'ennuyeuse monotonie de ces arbres résineux. Mais nous avons tort de nous plaindre ; pour une heure de chemin au milieu des bois, il fallut marcher pendant plus de trois heures sur des collines arides, sans autres végétaux que des genièvres brûlés par le soleil et mourant de soif. Nous arrivâmes enfin au Plan d'Aups<sup>32</sup> espèce de vallée large couverte de céréales récoltées et de pâturages brûlés. Nous nous arrêtâmes pour dîner auprès d'une ferme afin d'avoir de quoi boire. Nous avons alors vis-à-vis de nous la Sainte-Baume au-dessus d'un bois superbe de hêtres et d'ifs. Le couvent bâti sur le rebord d'un rocher escarpé et appuyé contre un autre escarpement paraît de loin comme collé sur un rocher. Nous mîmes encore une heure pour aller du lieu où nous avons dîné jusqu'au bois. Il y avait si longtemps que nous nous étions trouvés sous un feuillage frais au milieu d'arbres majestueux, que nous savourâmes le plaisir d'y être. Ce bois est superbe, mais dans quel état est-il ? On commence à couper de toute part les plus beaux arbres qu'on laisse ensuite pourrir sur place.

On monte au couvent par des chemins en zigzag. Il est situé [fol. 84] sur le rebord d'un rocher escarpé vis-à-vis l'entrée de la caverne où on prétend que la Magdeleine persécutée par les Sarrasins vint se réfugier et pleurer ses péchés.

---

<sup>30</sup> La Sainte-Baume est située à environ 16 kilomètres d'Auriol. C'est un lieu de pèlerinage dédié à sainte Marie-Madeleine, autour d'une grotte à flanc de falaise, connu et fréquenté depuis le Moyen Âge, et où a été fondé un couvent dominicain à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>31</sup> Brignoles est situé à 37 kilomètres d'Auriol, dans le département du Var.

<sup>32</sup> Le Plan d'Aups se situe à environ 12 kilomètres d'Auriol.

L'intérieur de cette grotte est orné d'une chapelle, l'entrée est fermée par des murailles. La porte est soutenue par deux pilastres sur lesquels on remarque des arabesques sculptées d'assez bon goût et d'une exécution soignée. Cette chapelle était principalement fréquentée par les ouvriers. Maintenant elle est déserte et en ruine. Un représentant du peuple a fait mettre le feu au couvent et briser toutes les statues, autels et ornements de la grotte<sup>33</sup>. On se trouve là au milieu des décombres, on croit qu'une horde de brigands a passé dans ce lieu qui par son antiquité et sa réputation méritait quelques égards. Nous restâmes une demi-heure à nous promener parmi les ruines. Nous revînmes ensuite sur nos pas réfléchissant à tous les êtres différents de mœurs, d'état, de siècles qui avaient marché sur la même route que nous suivions maintenant. Arrivés à l'endroit où nous avons dîné, nous quittâmes notre premier chemin pour prendre à gauche et gagner un col que nous avons vis-à-vis [de] nous. Il fallut recommencer à monter mais nous nous trouvions dans un pays plus agréable, quoiqu'au milieu des pins et des rochers ; ils avaient un caractère plus grand, plus pittoresque. Quand nous fûmes arrivés au sommet du col nous aperçûmes à nos pieds la vallée qui devait nous conduire à Gémenos<sup>34</sup> où nous comptions aller coucher ; mais quelle vallée singulière et différente de celles des Hautes-Alpes, aucune régularité, ce sont d'énormes masses de pierres calcaires entassées les unes sur les autres, obstruant la vallée dans vingt endroits et présentant partout des escarpements. Heureusement les rochers imposants dans beaucoup d'endroits ne sont pas dépouillés de verdure. Outre la quantité de plantes odoriférantes qui les couvrent, on y remarque encore de jolis arbrisseaux et notamment le daphné gnidium<sup>35</sup> en grande abondance.

La route faisait mille circuits pour gagner le bas de la montagne. Lorsque nous fûmes parvenus dans le fond de la vallée il faisait presque nuit. Nous regrettâmes de ne pouvoir jouir d'une vue qui paraissait devoir nous dédommager de l'aridité de celle de notre journée. Nous vîmes cependant que nous traversions des prairies coupées par des ruisseaux nombreux et ombragées par de belles plantations. Nous arrivâmes à Gémenos à la nuit close. Nous allâmes loger à une auberge située à l'extrémité du village. Nous y fûmes [fol. 85] fort mal reçu. Il n'y avait rien que des œufs à 3# pièce. Il fallait cependant souper, nous commandâmes une omelette de 6 œufs. Nous demandâmes une chambre pour écrire en attendant le souper, on la refusa. Je fus irrité de cette conduite et je résolus d'amener à capitulation cet aubergiste insolent. Mais faire capituler un aubergiste n'est pas chose facile. Après le

---

<sup>33</sup> La Révolution voit se développer l'iconoclasme. En 1793, l'intérieur de la grotte est détruit ainsi que la grande hôtellerie attenante. Voir Jean-Baptiste-Pierre MAILLE (abbé), *La Sainte Baume en Provence ou Histoire de Sainte Marie Magdeleine*, Brignoles, Berreymond-Dufort et Vian, 1860.

<sup>34</sup> Gémenos est situé à environ 12 kilomètres du Plan d'Aups.

<sup>35</sup> Les daphnés sont des arbrisseaux ou des sous-arbrisseaux à fleurs roses, blanches ou verdâtres. Le fruit est une baie charnue ou coriace. Il existe sept espèces du genre daphné en France, dont fait partie le « daphné gnidium L. » (« daphné garou »). Ce dernier est un arbrisseau à tige érigée pouvant atteindre 1,20 mètre, on le rencontre dans les lieux incultes, sablonneux ou pierreux. Plante toxique, il fleurit du printemps à l'automne.

souper, avant de monter coucher, il nous dit de compter. Je ne demande pas mieux de vous payer ce que vous demandez mais vous me donnerez une quittance. À ce mot, grande colère de la part de l'aubergiste, nous ne nous émûmes point. Je tins ferme et après bien des cris il nous laissa aller coucher nous disant que nous payerons le lendemain. Il croyait que la nuit changerait notre résolution.

## 2 thermidor

Nous partîmes d'Auriol après la capitulation. Le mari s'était absenté, il n'y avait que la femme qui ne savait point écrire. Je voulus la mener chez un notaire mais elle consentit à dédoubler le prix de ses œufs. Nous étions glorieux d'avoir forcé un aubergiste à capituler. Nous arrivâmes à Marseille dans l'après dîner par une grande route ennuyeuse et couverte de poussière.

## du 3 au 7 thermidor

J'écrivis des lettres<sup>36</sup>, je préparai mes pierres, mes poissons et ne recevant aucune lettre de mon père, je me décidai à faire de mon chef quelques emplettes pour la famille.

## le 8 thermidor

J'allai au spectacle. Il eût été mal de passer à Marseille sans voir la tournure de l'opéra. Je m'habillai donc et profitai de cette toilette pour aller voir deux ou trois personnes.

On donnait Oedipe. Nous nous plaçâmes aux premières, à côté d'une loge remplie d'Orientaux que j'étais bien aise d'observer. Il y avait beaucoup de monde. Le grand théâtre, celui sur lequel on joue l'opéra, a un extérieur imposant. La coupe intérieure me plut assez. La salle est grande et a quelque analogie avec celle des Français<sup>37</sup>. Elle était meublée d'un grand nombre de femmes jolies et fort élégamment mises. La pièce fut jouée médiocrement, les Orientaux étaient toute attention. Les ballets paraissaient surtout leur plaire beaucoup.

---

<sup>36</sup> Au sujet du rapport qu'Alexandre Brongniart écrit à l'Agence des mines, voir son dossier personnel conservé aux Archives nationales sous la cote F/14/2716/2.

<sup>37</sup> Il s'agit probablement d'une référence au Théâtre-Français, autre nom donné à la Comédie française, créée à Paris en 1680. Le théâtre de l'Odéon qui l'accueillait depuis 1782 avait été fermé en 1793.

le 9 thermidor

J'allai voir le cit. Thulis astronome, de la part du cit. Lalande<sup>38</sup>. Il nous reçut avec honnêteté et zèle. Il nous fit voir l'observatoire en détail. De là nous fûmes chez le cit. Collet, propriétaire d'un cabinet d'histoire naturelle assez beau. Ce n'est, comme vous le voyez, que vers la fin de mon séjour à Marseille que j'ai commencé à voir quelqu'un et peu s'en est fallu que je ne visse personne. Ceci m'apprend qu'il ne faut jamais voyager sans de nombreuses lettres de recommandation sans cela on risque de ne rien voir de ce qui peut intéresser dans les villes où on passe.

Nous allons ordinairement dîner chez le restaurateur, mais comme nous aimons les fruits, nous voulons avoir un dessert plus brillant qu'on ne l'a [fol. 86] chez eux pour satisfaire notre goût et avoir un des plus beaux desserts qu'on puisse supposer sans qu'il nous en coûte davantage. Nous emportons un petit morceau de pain et nous allons nous promener sur le cours au milieu du marché aux fruits qui est superbe à Marseille. Là, au sein de l'abondance, nous choisissons à peu de frais ce qui nous plaît le plus et c'est au centre de ce magnifique service que nous prenons ordinairement notre dessert.

10 et 11 thermidor

Ces deux jours furent entièrement consacrés aux emplettes et aux emballages. Le soir du 11 nous fîmes nos adieux à la mer de Marseille et allant nous promener en bateau vis-à-vis du port à l'entour de quelques bâtiments qui étaient à l'ancre.

12 therm.

Nous partîmes enfin de Marseille pour aller à Toulon<sup>39</sup> et de là remonter vers les Alpes qu'il me tardait de revoir. D'ailleurs une lettre de Dolomieu<sup>40</sup> m'annonçait qu'il m'attendait du 15 au 20 pour voyager avec lui. Je commençai donc à presser mon retour en augmentant un peu les marches et diminuant les jours de repos.

Toujours ennemis des grandes routes, nous prîmes le chemin qui côtoie en partie le bord de la mer et qui passe par Cassis et La Ciotat<sup>41</sup>. Des murs ennuyeux bordent le chemin et nous accompagnent pendant une heure au moins. Ils nous quittent enfin pour nous laisser voir une campagne montueuse

---

<sup>38</sup> Le marquis Agricola-Joseph FORTIA D'URBAN, dans *Les Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe terrestre*, t. VI, *Essai des origines sur l'ancien peuple, suivie d'une théorie élémentaire des comètes*, Paris, Déterville, 1808, évoque à plusieurs reprises un certain « M. de Thulis, directeur de l'Observatoire de Marseille » (p. 225) et « le catalogue de l'astronomie de Lalande » (p. 184).

<sup>39</sup> La distance entre Marseille et Toulon est d'environ 60 kilomètres.

<sup>40</sup> Sur ce célèbre géologue et minéralogiste, voir le texte de présentation du *Journal de Brongniart*, *supra* p. 101.

<sup>41</sup> Cassis est situé à 22 kilomètres de Marseille ; La Ciotat à 30 kilomètres.

et aride. Nous sommes bientôt forcés de gravir à l'ardeur du soleil sur une de ces collines ; on ne voit que des pierres, des bruyères, de la lavande, du romarin, de l'ajonc et des petits chênes verts, rabougris que l'on coupe à mesure qu'ils poussent pour en cuire de la chaux. Nous avons un chemin semblable jusqu'à Cassis et nous ne rencontrons dans toute cette route que deux fermes où on nous donne de l'eau. Nous arrivons à Cassis vers une heure. Le pays devient plus intéressant. Cassis est un assez joli endroit, propre et situé dans le fond d'une baie dominée à l'est par des rochers élevés et escarpés. Mes compagnons s'y baignent, nous y dînons et nous repartons. Nous arrivons à La Ciotat à la nuit tombante.

### 13 therm.

Les murailles nous accompagnèrent pendant plus d'une heure. Nous ne pûmes jamais trouver un endroit agréable pour déjeuner. Nous gagnâmes enfin le bord de la mer. Nous marchâmes pendant longtemps sur un sable très fin, il faisait extrêmement chaud. Nous arrivâmes aux Lecques<sup>42</sup> vers 10h. Nous demandâmes partout du fruit sans pouvoir en trouver. Nous nous adressâmes pour avoir de l'eau à un perruquier aubergiste. Un treillage couvert de feuillage épais de deux mûriers nous engagea à rester dans cet endroit et à y dîner. Pendant qu'il apprêtait un poisson qu'il nous avait montré, nous allâmes nous baigner. Le rivage couvert ici d'un sable fin et en pente insensible présente un lieu sûr et agréable pour se baigner. Pendant le dîner notre hôte causa avec nous, il nous apprit qu'il était perruquier originaire de Versailles, père de 20 enfants et grand-père de 26.

Nous partîmes des Lecques à 2h. Nous côtoyâmes le rivage pour aller voir les **[fol. 87]** ruines d'une ville que l'on nomme Tarente<sup>43</sup>. Elle est au pied d'une colline de sable sur le côté oriental du golfe des Lecques. Ces ruines sont peu apparentes. On remarque cependant encore des restes de maisons, des plans d'une structure assez singulière, des portions de planchers avec quelques mosaïques. Nous entrons dans un caveau dans lequel il y avait deux tombeaux en pierre de taille de 6 pieds<sup>44</sup> de long, ils sont d'un mauvais goût et portent plutôt les caractères de la gothicité que d'une haute antiquité. Nous restâmes cependant quelque temps sur ces ruines. Nous attachions une espèce de plaisir mêlé peut-être d'un peu de vanité à marcher sur le même sol où vivaient il y a des siècles des hommes si peu semblables à nous. Quelle différence entre le sentiment de vénération que nous inspiraient ces ruines anciennes opérées par le temps et ces années modernes de la Sainte-Baume où nous n'avions vu que le résultat d'un fanatisme ignorant non moins dangereux que le fanatisme religieux. Nous laissâmes M. Gauteron sous un pin et fûmes Advenier et moi à l'extrémité du golfe pour aller visiter des carrières de plâtre. Nous revînmes

---

<sup>42</sup> Il s'agit probablement des Lecques à Saint-Cyr-sur-Mer, à environ 8 kilomètres de La Ciotat.

<sup>43</sup> Il s'agit vraisemblablement des ruines de la *villa maritima* romaine de Saint-Cyr-sur-Mer.

<sup>44</sup> Un pied correspond à environ 32 centimètres.

bientôt et après nous être reposés quelques instants, nous partîmes pour aller coucher à La Cadière<sup>45</sup>. Nous traversâmes d'abord une petite colline sablonneuse où on s'enfonçait dans le sable jusqu'aux chevilles. Nous gagnâmes ensuite les hauteurs qui sont à l'est des Lecques et qui forment le côté oriental de la riche vallée à l'embouchure de laquelle ce village est situé. Parvenus au sommet de cette colline nous nous assîmes un instant sur une petite élévation au milieu des pins pour jouir de la vue. Il était si rare d'en trouver d'agréable dans le pays que nous parcourions ! Devant nous était le golfe des Lecques dans toute son étendue ; ses deux extrémités étaient marquées par des hautes montagnes escarpées. La vallée qui était à nos pieds couverte d'oliviers et de vignes venait finir au bord de la mer, elle était cultivée dans tous ses points. Nous quittâmes avec peine ce lieu de jouissance pour arriver à La Cadière.

14 thermidor

Nous visitâmes des mines aux environs de La Cadière et nous partîmes de suite pour aller coucher à Toulon. Le pays mieux cultivé et plus couvert de bois est plus agréable à l'œil. Partout on voit des bastides (ce sont des fermes) ayant chacune devant leur porte une treille plus ou moins étendue à l'ombre de laquelle on mange et on travaille.

Quand nous fûmes parvenus au sommet d'une colline d'où on aperçoit la grande rade de Toulon nous eûmes le beau spectacle d'une partie de l'escadre<sup>46</sup> qui était pavoisée, c'est-à-dire dont tous les vaisseaux étaient couverts d'une multitude de pavillons de mille couleurs différentes. Avant d'arriver à Toulon nous entrâmes dans un jardin pour acheter du fruit. Nous y vîmes en pleine terre des grenadiers et des jujubiers couverts de grenades et de jujubes. Après ce jardin nous nous trouvâmes entre deux murailles qui nous accompagnèrent pendant une heure et jusqu'à Toulon.

[fol. 88] 15 thermidor

Mon dessein était de ne rester qu'un jour à Toulon mais c'était dimanche, on ne pouvait rien voir. En demeurant encore le lendemain une connaissance de M. Gauteron nous conduisait dans la rade à bord d'un vaisseau de guerre. Je me décidai à rester deux jours. La matinée fut employée à faire viser les passeports. Le soir nous allâmes faire une petite promenade dans la ville et j'écrivis.

Toulon n'est pas comparable à Marseille ni pour la grandeur ni pour l'intérieur. Les rues sont laides, étroites, fort sales, très mal pavées. Il n'y a qu'une promenade agréable. Le cours est étroit et sans grâce. Le quai n'a rien ni

---

<sup>45</sup> La Cadière-d'Azur est située à environ 7 kilomètres des Lecques.

<sup>46</sup> Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Toulon est, avec Brest, le seul port capable d'accueillir les grands vaisseaux de guerre ; Jean MEYER et Martine ACERRA, *Histoire de la marine française : des origines à nos jours*, Rennes, Ouest France, 1994, p. 9-16.



du vivant ni de la beauté de celui de Marseille, mais la rade est superbe et les arsenaux immenses font plaisir aux connaisseurs. En nous promenant dans la ville, nous entrâmes dans le temple de la Raison<sup>47</sup>. C'est une église d'une architecture moderne, elle m'a paru d'un assez bon goût. Elle est longue, la nef est bordée de huit colonnes d'ordre toscan<sup>48</sup>, le cœur est une rotonde de huit colonnes d'ordre corinthien<sup>49</sup> éclairée par en haut. J'envoie à mon père un léger croquis de ce temple fait à la hâte et de mémoire. Il pourra cependant en avoir ainsi une idée<sup>50</sup>.

### 16 thermidor

Nous partons à 9h½ du matin avec un garde magasin des fourrages et son épouse pour aller à bord du « Tonnant », vaisseau de 80 canons. Nous prenons une barque au port et nous allons à la rade. L'escadre était rentrée et nous avons le spectacle de tous les vaisseaux de guerre qui la formaient, spectacle nouveau pour moi et très intéressant. Nous débarquâmes sur le « Tonnant », le capitaine, ami de la personne qui nous conduisait et marin distingué, nous reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il nous offrit quelques fruits et nous confia à un jeune officier qui nous conduisit dans le vaisseau et nous en fit remarquer les principales parties. J'admirai la propreté et l'ordre qui régnaient parmi un si grand nombre d'objets dans un espace aussi resserré. Car qu'est-ce qu'un vaisseau de guerre en comparaison de tout ce qu'il contient. Nous restâmes environ deux heures sur ce vaisseau, nous le quittâmes vers midi. Le capitaine avait fait préparer sa chaloupe pour nous reconduire à terre. C'est une barque fort grande avec deux voiles, 12 rameurs environ et un patron qui, placé au gouvernail, commandait avec un beau sifflet d'argent. On mit à la voile et le vent étant bon, nous volions sur la surface de l'eau. La barque était extrêmement penchée et la dame qui était avec nous paraissait n'être pas fort tranquille. Son épouvante contrastait assez bien avec le sang-froid du patron. Nous ne mîmes pas un quart d'heure pour regagner le port.

Après le dîner nous allâmes voir l'arsenal et nous trouvâmes autant de malhonnêteté dans les ingénieurs-constructeurs que nous avons trouvé d'affabilité dans le capitaine du « Tonnant ». Je rends à chacun ce qui lui est dû.

---

<sup>47</sup> Les temples de la Raison furent créés pendant la Révolution française pour y célébrer le culte de la Raison. De nombreuses églises furent transformées en temples de la Raison puis en temples de l'Être suprême.

<sup>48</sup> Sorte d'imitation de l'ordre dorique grec, le plus dépouillé des trois ordres grecs.

<sup>49</sup> Il se caractérise par une grande richesse d'éléments et par un chapiteau décoré de deux rangées de feuilles d'acanthé.

<sup>50</sup> Schéma du temple de la Raison visible sur le folio 89.

[fol. 90] suite du n°. 15      journal

17 thermidor

Nous avons projeté pour éviter la trop grande chaleur de partir toujours de grand matin et de nous reposer 3 ou 4 heures dans le milieu du jour. Nous partîmes donc à 5h de Toulon pour remonter vers Gap<sup>51</sup> en visitant le long de la route divers indices de mine. Nous prenons le chemin du Revert<sup>52</sup>, village situé dans une gorge et où je devais voir des mines de fer. Nous montons au moment le plus chaud du jour pour aller visiter une fouille de charbon. Si jamais nous avons sué, c'est aujourd'hui. Arrivés aux cabanes des mineurs, nous étions mouillés comme si l'on nous eût trempés dans l'eau. Nous ne restâmes pas longtemps dans cet endroit, nous continuâmes notre chemin pour aller dîner à une bastide peu éloignée de là, nous y trouvâmes des œufs et du fromage. Nous nous y reposâmes quelque temps.

Nous devons aller coucher à Signes<sup>53</sup>, bourg éloigné de 5 ou 6 heures de cette ferme et traverser des montagnes arides inhabitées où souvent on ne trouve aucun chemin. Je prévoyais que nous nous perdriions. Ce qui arriva. La nuit vint [alors] que nous étions encore au milieu des rochers et éloignés de toute habitation visible. Nous prévoyions que nous allions coucher dans les champs, nous avions encore quelques provisions, mais il ne nous restait que deux verres d'eau ; où en trouver dans ce désert ? Nous marchions toujours mettant toute notre attention à ne point perdre le sentier. Nous arrivâmes à des champs cultivés cela nous annonçait quelque bastide. Mais il était nuit et nous avions perdu le chemin. Nous délibérions et cherchions déjà où nous coucherions lorsque nous aperçûmes des abreuvoirs de bestiaux et un puits. Voilà de l'eau, aussitôt nous tirâmes nos deux bouteilles ; nous résolûmes de les remplir et, comme dans le même moment nous avions entendu des clochettes de moutons et des cris de bergers, de nous diriger vers ce point. À l'aide d'une ficelle nous descendîmes ma boîte de fer blanc dans le puits, nous la remplîmes d'eau, nous remplîmes nos bouteilles et nous nous mîmes en marche en poussant de temps en temps des cris ; mais point de réponse, le plus absolu silence. Nous nous trouvions alors parmi des rochers entassés les uns sur les autres. Outre qu'il n'était pas prudent d'aller plus loin nous trouvâmes ce lieu assez propice pour y passer la nuit. Nous songeâmes donc à notre établissement. On alluma des bougies, on ramassa du bois, on fit du feu, on soupa, je conseillai d'éteindre le feu qui vu de loin pouvait donner de l'inquiétude et diriger vers nous des hommes que nous n'aurions pu voir arriver. On l'éteignit, on se coucha sur l'herbe et on chercha à dormir. Mais le froid vint, il ne fut plus possible de se passer de feu.

---

<sup>51</sup> Gap (département des Hautes-Alpes) est situé à 200 kilomètres de Toulon.

<sup>52</sup> Il s'agit de l'actuelle commune du Revest-les-Eaux, située à 7 kilomètres au nord de Toulon, dans le département du Var.

<sup>53</sup> Signes est situé à 20 kilomètres du Revest-les-Eaux.

18 therm.

Aussitôt que nous aperçûmes la plus petite lueur de jour nous partîmes nous dirigeant à peu près. Nous n'eûmes pas fait deux cents pas que nous nous trouvâmes auprès d'une bastide, nous y demandâmes du lait et la route [fol. 91] de Signes. On nous donna une écuellée de lait, nous déjeunâmes sur le pas de la porte vis-à-vis l'Orient. Pendant ce temps, les chèvres sortaient de leur étable pour aller aux champs. Elles défilèrent devant nous. Il n'y en eut pas une seule qui ne s'arrêtât un instant à nous considérer.

Nous nous remîmes en marche, la mauvaise nuit que nous avions passée nous avait fatigués au point que ne pouvant plus aller, nous nous étendîmes sous un arbre et dormîmes tous trois jusqu'à 10h $\frac{1}{2}$  ; alors un peu refaits nous continuâmes notre chemin. Mais il était écrit que nous n'irions pas à Signes, nous nous trompâmes encore. Arrivés à une bastide on nous offrit à boire de très bonne grâce, on nous fit asseoir, on alla chercher de l'eau très fraîche et pendant ce temps on nous disait que puisque nous n'avions pas à faire à Signes, il valait mieux aller à Meaune<sup>54</sup>. On nous enseigna le chemin avec empressement. C'est ainsi que nous avons trouvé la plupart des paysans de la Provence, surtout ceux qui éloignés des grandes routes ne sont pas corrompus par les gens des villes. Partout la même obligeance la même honnêteté. Sont-ce là ces gens, disions-nous, qu'on nous a peints si malhonnêtes, si brutaux, refusant même d'indiquer le chemin aux voyageurs ? On nous avait tellement prévenus contre eux que nous redoutions notre entrée en Provence. Ne pouvant croire que tout le monde se soit trompé à ce point, nous avons cherché pour ainsi dire ces êtres brutaux dont on nous parlait, nous demandions le chemin à chaque instant, partout le même empressement à nous l'indiquer, enfin je ne sais où on a été chercher le mauvais caractère qu'on leur prête et je me plais à leur rendre une justice qu'ils méritent, à l'exception des aubergistes cependant qui sont partout des êtres peu estimables.

Nous cessâmes de suivre la vallée où nous étions, nous tournâmes à gauche et nous passâmes par dessus une des collines qui la bordaient, nous eûmes alors une descente longue et rapide qui nous conduisit à la ci-devant chartreuse de Mont-Vieux<sup>55</sup> dans un pays charmant couvert de beaux bois, tapissé de prairies coupées par des rivières d'une eau limpide. Les montagnes qui dominaient ces vallées étaient couvertes de chênes et de pins mêlés ensemble et on apercevait à travers le feuillage peu épais de ces derniers arbres, comme au travers d'une gaze, les rochers escarpés qui couronnaient les montagnes. Nous arrivâmes à Meaune de bonne heure.

---

<sup>54</sup> Il s'agit peut-être de Méounes-lès-Montrieux, situé à 25 kilomètres de Toulon.

<sup>55</sup> Cette chartreuse est aujourd'hui connue sous le nom de Montrieux-le-Vieux et est située sur le territoire de la commune actuelle de Méounes-lès-Montrieux. Elle fut également pillée et désertée en 1792.

19 et 20 thermidor

Nous eûmes encore deux journées d'une chaleur étouffante, la première nous fûmes coucher à St-Maximin après avoir visité deux indices de mines de fer. La seconde nous allâmes à Rians. Quelle route ennuyeuse d'Ollières<sup>56</sup> au puits de Rians ! Au travers d'un bois taillis, par un chemin presque en plaine et caillouteux, à l'ardeur d'un soleil brûlant et pas une goutte d'eau. Pour comble de malheur nous n'avions [fol. 92] que deux bouteilles, la mienne avait été cassée. La soif était notre plus grand tourment et comme en Afrique ou en mer au bout d'un long trajet, nous réglions nos rations d'eau. Nous avons calculé que nos deux bouteilles contenaient environ 9 gobelets de cuir. C'était chacun trois. Nous savions que nous avions tant d'heures à marcher sans trouver d'eau alors nous divisions le temps en trois espaces égaux et, au bout de chaque espace, nous buvions chacun un verre. Mais aussi quand nous trouvions un puits alors nous en prenions dans notre estomac pour une heure au moins.

21 thermidor

De Rians à Manosque<sup>57</sup> nous avons une très forte journée. Nous nous y primes de bonne heure et à quatre heures et demie du matin nous étions en route. Le pays que nous parcourons est moins aride. Arrivés aux environs de St-Paul<sup>58</sup> nous côtoyons un petit ruisseau qui coule au milieu de prairies d'un beau vert. Mais quand la campagne n'aurait pas eu ces beautés naturelles, la fraîcheur du matin ajoute beaucoup à ses charmes et distrayant agréablement le voyageur elle ne contribue pas peu à lui faire oublier la fatigue. Nous déjeunâmes sur le bord de la Durance. Il nous fallut une heure pour traverser son lit extrêmement large et couvert de cailloux. Nous prenons alors la route de Manosque. Il faisait très chaud. À la ferme de Negréou<sup>59</sup> nous trouvâmes un puits où nous nous désaltérâmes totalement.

Nous avons projeté de faire notre station de dîner à Corbières<sup>60</sup>, nous nous adressâmes à une ferme pour avoir des œufs ; on nous refusa sèchement. À Tulle<sup>61</sup>, même demande, même refus. Vous noterez que ces fermes sont sur le bord du grand-chemin. Nous primes le parti de nous asseoir sous un noyer et d'y manger le reste de nos fruits avec un peu de pain et d'eau qui était encore dans nos bouteilles. Mais elle n'était pas fraîche, il s'en fallait. Nous arrivâmes à Manosque à 4h<sup>1</sup>/<sub>2</sub>. Nous fîmes une petite caisse de nos pierres qui

---

<sup>56</sup> Par rapport à Méounes-lès-Montrieux, Saint-Maximin-la-Sainte-Baume se situe à environ 25 kilomètres, Rians à 47 kilomètres et Ollières à 30 kilomètres.

<sup>57</sup> Manosque est distant d'une trentaine de kilomètres de Rians. Toutes les villes citées les 21 et 22 thermidor se situent dans le département des Alpes-de-Haute-Provence.

<sup>58</sup> Il s'agit de Saint-Paul-lès-Durance situé à une douzaine de kilomètres de Rians.

<sup>59</sup> Il s'agit probablement de Gréoux-les-Bains, à 13 kilomètres de Manosque.

<sup>60</sup> Corbières se situe à 10 kilomètres de Manosque et à une vingtaine de kilomètres de Gréoux-les-Bains.

<sup>61</sup> Il s'agit de la localité de Sainte-Tulle, à 7 kilomètres de Manosque.

commençaient à devenir nombreuses et nous l'adressâmes à Gap où je devais trouver ma grande caisse.

### 22 thermidor

Nous nous séparâmes tous trois en sortant de Manosque, M. Gauteron alla droit à Forcalquier<sup>62</sup>. Advenier prit à gauche pour visiter des mines de charbon et moi je suivis la droite pour le même objet. J'arrivai à Volx<sup>63</sup> à 7h. De Volx je regagnai Dauphin<sup>64</sup> qui est sur la route en droite ligne de Manosque à Forcalquier. J'y visitai quelques mines de charbon. Celles-ci sont le contraire de la mine de Valdonne. Les galeries de Valdonne étaient si basses qu'on ne pouvait y entrer qu'en rampant. Celles de Dauphin sont hautes mais si étroites qu'on ne peut y entrer que de côté. J'arrivai à Forcalquier à 6h. M. Gauteron et Advenier m'y attendaient. Je trouvai tout le monde en l'air et plus qu'endimanché. On faisait une fête. On célébrait l'anniversaire du 9 thermidor<sup>65</sup>. On s'y prenait un peu tard mais la fête avait été retardée parce qu'on n'avait pu se procurer plus tôt la musique que les communes voisines s'arrachaient. Cette musique si attendue, consistait en un fifre qui jouait faux et une trompette qui écorchait les oreilles d'une manière inhumaine. **[fol. 93]** La fête était d'ailleurs très bien ordonnancée, on y remarquait surtout une douzaine d'ânes montés par des enfants qu'un commandant, qui se donnait beaucoup de mal à aller à droite et à gauche sur un cheval qui le jetait par terre de temps à autre, faisait ranger en bataille avec un sérieux tout à fait risible. Je lus quelques lettres que j'avais reçues dans cette ville et je me disposai à y répondre<sup>66</sup>.

### 23 thermidor

Forcalquier avait été désigné dans mon itinéraire comme lieu de repos. Je devais donc y passer un jour. Je projetais d'écrire pendant ce temps. Mais un pharmacien directeur de la poste et qui avait vu des lettres pour moi projetait autre chose. Il connaissait beaucoup mon oncle, était ami de Vauquelin<sup>67</sup>, de

---

<sup>62</sup> Forcalquier est situé à environ 17 kilomètres de Manosque.

<sup>63</sup> Volx se situe à 8 kilomètres de Manosque.

<sup>64</sup> Dauphin est distant d'environ 8 kilomètres de Volx.

<sup>65</sup> Le 9 thermidor an II (27 juillet 1794) marque la chute de Robespierre et la fin de la Terreur.

<sup>66</sup> Pour la lettre que Brongniart écrivit à l'Agence, voir le dossier personnel d'Alexandre Brongniart conservé aux Archives nationales sous la cote F/14/2716/2.

<sup>67</sup> Louis-Nicolas Vauquelin (1763-1829), pharmacien et chimiste français. Il fut maître en pharmacie, membre de l'Institut de France (1795), professeur à l'École Centrale des Travaux Publics (qui devient l'École Polytechnique) en 1794, professeur au Collège de France (1801), au Muséum d'Histoire Naturelle (1804), et il fut aussi membre de l'Académie de Médecine (1812). Il fut également chargé, en 1795, d'enseigner la docimasie (analyse quantitative des mélanges métalliques) à la Maison des mines. D'après la notice biographique due à Robert MAHL, dans le cadre du projet Euromin, consultable à l'URL : [http://euromin.w3sites.net/Nouveau\\_site/mineralogiste/biographies/Vauquelinf.htm](http://euromin.w3sites.net/Nouveau_site/mineralogiste/biographies/Vauquelinf.htm).

Fourcroy<sup>68</sup>. Il vint me voir, m'engagea à aller à quelques lieux de là parler à un citoyen qui pouvait me donner de très bons renseignements sur la mine de Curbans<sup>69</sup> que je devais visiter. Après le dîner il me fit prêter un cheval, monta sur le sien et nous nous rendîmes chez le citoyen en question qui ne m'apprit pas grand-chose. Nous revînmes souper chez l'apothicaire, nous fûmes très mal à Forcalquier ; on ne voulait point d'assignat et nous fûmes obligés pour vivre de dépenser quelque monnaie qu'avait M. Gauteron.

#### 24 thermidor

Nous partions de Forcalquier pour aller à Gap. Si nous avions suivi le droit chemin nous y étions en deux ou trois jours, mais il fallait prendre des détours pour visiter des mines. Nous tournâmes d'abord à droite, nous repassâmes la Durance et nous fîmes 10 lieues de poste<sup>70</sup> à l'est pour aller visiter à St-Jeannet de prétendus indices de mines. Nous eûmes une route ennuyeuse parmi des cailloux roulés. Nous arrivâmes à St-Jeannet ; nous ne trouvâmes point de mines, mais des prunes, des pruneaux, et des prunes pelées et séchées, fort bonnes. Rencontre délicieuse pour ravitailler notre équipage de vivres agréables et faciles à transporter.

#### 25 thermidor

De St-Jeannet nous fûmes à Volonne en passant par des collines assez élevées et arides, toujours suants, toujours ennuyés d'un ennuyeux pays. Nous nous rapprochions de Sisteron<sup>71</sup> et de la route de Gap, mais pas pour longtemps. Le lendemain

#### 26 thermidor

Nous sautâmes encore sur la droite pour aller à St-Geniez<sup>72</sup> visiter une ancienne mine de plomb. Nous n'eûmes pas un plus beau chemin qu'auparavant ; toujours monter et descendre, voyager sur des collines arides. Mais au moins nous avions l'espoir de regagner les hautes montagnes. Déjà

---

<sup>68</sup> Antoine-François de Fourcroy (1755-1809) est un chimiste français. À partir de 1784, il est nommé professeur de chimie au Jardin du Roi. Il siège jusqu'en 1795 à la Convention et participe à la création ou à la réorganisation de nombreuses institutions, telles que les Écoles de médecine et de droit, les Écoles des Ponts et Chaussées et Centrale où il enseigne la chimie. Il fait également adopter la loi sur les poids et les mesures. Il est apparenté à la mère d'Alexandre Brongniart et joua un rôle notable dans la carrière de celui-ci. Voir Emmanuel GRISON, « Fourcroy », *Bulletin de la Société des Amis de la Bibliothèque de l'École Polytechnique*, vol. 23, avril 2000, p. 53-61.

<sup>69</sup> Curbans est situé à plus de 70 kilomètres de Forcalquier.

<sup>70</sup> Une lieue des Postes équivaut à 2 000 toises, soit 4 288 kilomètres.

<sup>71</sup> Par rapport à Forcalquier, Volonne se situe à 32 kilomètres et Sisteron à 40 kilomètres.

<sup>72</sup> Saint-Geniez se situe à une cinquantaine de kilomètres de Forcalquier.

nous commençons à les voir s'élever et prendre une forme plus imposante. Nous arrivâmes tard à St-Geniez. Nous couchâmes ici comme à St Jeannet sur la paille, nous y dormîmes très bien.

#### 27 thermidor

Enfin nous avons quitté les bois de pins de la Provence et nous voilà revenus dans les beaux bois de hêtres des montagnes alpines. St-Geniez est situé [fol. 94] dans un vallon très élevé. En le quittant, nous montâmes encore mais bientôt nous commençâmes à descendre et ce fut pendant longtemps. Nous allions au col de Blanc<sup>73</sup>, près de Curbans, visiter une prétendue mine de plombagine<sup>74</sup>. Arrivés au Caire<sup>75</sup> au pied de la montagne qui conduit au col de Blanc, nous nous adressâmes à deux citoyennes pour leur demander le chemin. Non seulement elles nous l'indiquèrent, mais nous faisant entrer chez elles, elles nous offrirent à boire, nous firent prendre des poires et nous engagèrent à attendre un instant, car la servante allait de ce côté avec un mulet, elle nous indiquerait le chemin et nous porterait nos sacs pendant environ une demi-heure. Nous fûmes sensibles à tant d'honnêteté et je promis en moi-même de leur en témoigner ma reconnaissance en insérant cette gracieuse réception dans mon journal et la faisant ainsi connaître à mes amis.

Nous arrivâmes au col de Blanc de bonne heure, il n'était pas aussi élevé que nous le croyions. Je me fis conduire aussitôt à la carrière de crayon noir, mais loin de trouver de la plombagine, je n'y vis qu'un mauvais schiste noir tout au plus bon pour les menuisiers.

Du col de Blanc on a une vue superbe. On découvre une grande partie de la chaîne secondaire des Alpes, quelques montagnes encore couvertes de neige. À ses pieds, on voit couler la Durance dans un lit plus resserré et par conséquent moins désastreux. Nous couchâmes encore ici à la grange. Mais nous dormîmes mal, beaucoup de puces, un toit tout ouvert et qui nous garantit à peine d'une pluie abondante qui tomba pendant la nuit.

#### 28 thermidor

Nous descendons du col de Blanc et nous allons déjeuner chez un riche fermier qui demeure auprès de la mine de plomb de Curbans. Nous allons visiter les travaux extérieurs de cette mine et enfin nous partons pour Gap. Nous traversons la Durance et nous voilà encore une fois dans la grande route, bien désireux d'arriver à Gap où nous devons trouver tant de choses, apprendre tant de nouvelles. Vous ne vous figurez pas combien de fois on jouit dans un long voyage divisé en stations, du plaisir d'arriver, car chaque station

---

<sup>73</sup> Alexandre Brongniart l'orthographe « col de Blans » ou « Blanx ».

<sup>74</sup> La plombagine est un minerai de graphite qui sert à fabriquer les mines de crayons. Elle doit son nom à sa ressemblance avec le minerai de plomb.

<sup>75</sup> Le Caire est situé à 20 kilomètres de Saint-Geniez.

où je me suis fait adresser caisse, lettres, argent etc. est pour moi un port que je revois avec autant de plaisir qu'un marin revoit la terre après une longue traversée. La journée qui précède une arrivée est entièrement remplie de projets. Je jouis souvent d'avance des lettres que je compte y trouver et c'est aussi des lettres et de ce qu'elles contiennent que dépend mon bonheur pendant cette station. Celle de Gap fut extrêmement agitée. J'allai à la poste. J'y trouvai beaucoup de lettres mais point d'argent [fol. 95] et nous en avions un grand besoin. Parmi ces lettres j'en trouvai une de Dolomieu. Il m'annonçait son départ pour Genève, ses projets de voyage dans le Mont-Blanc avec plusieurs savants genevois. Il me disait que j'y étais attendu et me pressait d'arriver, en m'offrant de m'avancer les dépenses en numéraire que je serais forcé d'y faire.

Nous passâmes toute la soirée dans une grande agitation, nous délibérâmes beaucoup sans rien arrêter.

### 29 thermidor

Dans tous les cas, je devais me reposer un jour à Gap. Je ne pouvais sur le champ me remettre en route. J'avais pris un parti et je commençai à agir en conséquence. Le voici :

Sans argent nous ne pouvions rester à Gap. En quittant cette ville, M. Gauteron que nous avions réduit au même état que nous, trouvait des connaissances à Grenoble. Advenier allait à Allemont<sup>76</sup> vivre sur le crédit de ses confrères et moi je trouvais à Genève dans Dolomieu une ressource d'autant plus agréable que même ayant eu de l'argent, je ne pouvais résister au plaisir de faire un voyage charmant dans une société aussi intéressante. J'écrivis donc à Dolomieu que j'allais le joindre, à l'agence, que nous étions réduits à la mendicité. Je fis ma malle, je l'adressai à Grenoble et je me décidai à partir le lendemain et à me rendre le plus promptement possible à Genève, lieu du rendez-vous. J'avais fait mon calcul et je disais à Dolomieu que j'y serais le 7 fructidor.

### 30 therm.

Il ne fallait pour cela ne mettre que deux jours pour aller à Grenoble. Nous partîmes à 8h. Différentes affaires nous avaient empêchés de partir plus tôt. Nous avons résolu d'aller coucher à Lamure<sup>77</sup>. Il y a 14 lieues de poste, il n'y avait pas de temps à perdre, aussi nous fûmes actifs. Heureusement un vent frais, quoique contraire, nous favorisait, nous avons une belle route. Nous allâmes vite. Nous nous arrêtâmes une heure sous un arbre pour y faire un

---

<sup>76</sup> Allemont, village du département de l'Isère au pied de la chaîne de Belledonne à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Grenoble et à 80 kilomètres de Gap.

<sup>77</sup> Aujourd'hui orthographiée La Mure, cette localité est située à 60 kilomètres de Gap et à 36 kilomètres de Grenoble, à près de 900 mètres d'altitude.



frugal repas. Nous suivions le cours du Drac<sup>78</sup> sur le penchant de belles montagnes alpines à couches contournées d'une singulière manière. Il était nuit quand nous arrivâmes à St-Pierre-de-Mearoz<sup>79</sup> à une lieue et demi de Lamure environ. Mon avis était de rester là. M. Gauteron et Advenier voulurent aller jusqu'à Lamure. Nous y arrivâmes en effet. J'étais fatigué, mais je l'ai été davantage. M. Gauteron se trouva mal en arrivant. Nous soupâmes peu et dormîmes bien.

#### 1 fructidor

Il n'y paraissait plus et nous nous trouvâmes disposés à partir pour Grenoble. Nous avons environ 9 lieues de poste pour un beau [fol. 96] chemin. Nous ne pûmes partir que tard. Nous avons peu d'argent et pour comble de malheur des assignats de 400# dont personne ne voulait. Je fus obligé d'aller chez le trésorier de la municipalité le prier de m'en changer un, cela nous retarda.

Je ne vous décrirai point la route de Lamure à Grenoble, vous la connaissez, elle est très agréable jusqu'à Vizille. Les trois lacs qui la bordent entre Pierre-Châtel et Laffrey<sup>80</sup> firent une vive impression sur M. Gauteron. Avant d'arriver à Pierre-Châtel, nous nous détournâmes un peu à gauche pour aller déjeuner chez le cit. Desbros, propriétaire d'une mine de charbon que j'avais visitée dans mon premier passage. Nous arrivâmes à Grenoble vers 6h.

#### 2 fructidor

Je restai à Grenoble autant pour me reposer que pour défaire et refaire ma malle afin de mettre dedans les objets dont je prévoyais avoir besoin dans le Mont-Blanc. Toutes ces petites occupations, quelques visites à M. Villard<sup>81</sup> etc. me prirent toute ma journée. J'adressai ma caisse à Genève et je me disposai à partir moi-même le lendemain.

\*

---

<sup>78</sup> Le Drac est un affluent de la rive gauche de l'Isère.

<sup>79</sup> Saint-Pierre-de-Méaroz est situé à 8 kilomètres de La Mure.

<sup>80</sup> Par rapport à Grenoble, Vizille se situe à 15 kilomètres, Pierre-Châtel à 30 kilomètres et Laffrey à 22 kilomètres.

<sup>81</sup> Il s'agit très probablement de Dominique Villars (1745-1814). Médecin et botaniste, après avoir obtenu son titre de docteur en 1778 à Valence, il est nommé, en 1782, directeur du jardin botanique et titulaire d'une chaire de matière médicale à l'hôpital civil et militaire de Grenoble. Auparavant il a notamment participé à une exploration géologique du Dauphiné en 1775-1776, dirigée par Étienne Guettard (1715-1786) ; voir Joëlle RAJAT ROCHAS, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, thèse soutenue à l'Université de Grenoble, 2006.

**Document n° 3 : Lettre adressée par Alexandre Brongniart à ses parents<sup>82</sup>**

[fol. 129] n° 18. journal du voyage aux Alpes. An quatre de la république. 1795. n st.

2 vendémiaire<sup>83</sup>

Je fus occupé à déballer des caisses de minéraux, à écrire, à voir quelques personnes etc.

3 vendémiaire

J'allai dîner chez le cit. Barral, propriétaire d'une partie des mines d'Allevard<sup>84</sup>.

4, 5, 6, 8 vendémiaire

J'écrivis plus de 12 lettres<sup>85</sup>. Je visitai des cabinets, je préparai des oiseaux, j'allai dîner chez le cit. Sabatier fils, commissaire des guerres<sup>86</sup> et je me préparai au départ pour Allemont.

9 vendémiaire

Je partis à pied avec mon sac assez plein pour me rendre à Allemont. Me voilà maintenant voyageant seul dans les montagnes. Voyons si les sensations qu'on y éprouve alors sont différentes de celles qu'on y ressent en société. Certainement elles doivent l'être et nous allons en juger. J'aime beaucoup à avoir des compagnons de voyage, mais je ne suis pas fâché aussi quelquefois de me trouver entièrement livré à moi-même.

Je ne vous décrirai pas la route de Grenoble à Allemont. Vous la connaissez, vous savez que de Grenoble à Vizille et même un peu au-delà, on a

---

<sup>82</sup> Bibliothèque Centrale du Muséum d'Histoire Naturelle, ms. 2351, dossier 4, « Voyage dans les Alpes (6 avril-27 octobre 1795) ».

<sup>83</sup> Soit le 24 septembre 1795. Sans indication de lieu ; la lettre 17 s'achève alors que Brongniart est à Grenoble et qu'il compte se rendre à Allemont.

<sup>84</sup> Allevard, dans le département de l'Isère, est situé à 38 kilomètres de Grenoble. Des mines importantes y sont exploitées dès le Moyen Âge.

<sup>85</sup> Le dossier personnel de Brongniart contient deux de ces douze lettres, l'une à l'Agence des mines (soit la quatrième lettre de la présente publication, *infra* p. 151-155), l'autre à l'un de ses amis.

<sup>86</sup> M. le Baron PERCY, dans son *Éloge historique de M. Sabatier*, évoque « M. Sabatier fils, chevalier membre de la Légion d'honneur, avec rang de colonel [...]. Il avait auparavant servi aux armées en qualité de commissaire des guerres » (dans *Séance publique de la faculté de médecine de Paris, tenue le 27 novembre 1811, pour la rentrée des écoles et la distribution des prix*, Paris, Didot, 1812, p. 88).

un grand chemin assez ennuyeux, mais qu'aussitôt qu'on a passé Chichilianne<sup>87</sup>, on se trouve dans une belle gorge bordée de montagnes très élevées. La première fois que je fus à Allemont, j'étais à cheval, maintenant je suis à pied. Il y a assez loin, plus de 10 lieues de poste. Mais 10 lieues de poste qui m'épouvantaient dans le commencement de mon voyage ne sont plus rien pour moi à présent.

J'arrive à la fin du jour à La Fonderie<sup>88</sup>. Le cit. Colson n'y était pas pour m'y recevoir avec son honnêteté ordinaire, mais il m'avait remis une lettre pour le cit. Garnier, chirurgien de la mine avec un ordre à sa cuisinière de me donner un lit à La Fonderie et de m'y traiter comme s'il y était. Tout cela fut exécuté avec soin et prévenance.

Je m'informai. Les mineurs devaient descendre le surlendemain et probablement un des chefs était à la chasse ainsi, en montant à la mine, je ferais un voyage fort court et inutile. Je me décidai à aller le lendemain au Bourg-d'Oisans<sup>89</sup> et même plus loin si les circonstances m'y engageaient.

10 vendém.

Comme il est très difficile de se procurer des vivres pour des assignats dans ce pays et que je voulais être le moins à charge possible au cit. Colson, je profitai de l'autorisation que j'avais pour prendre des rations de pain et viande et j'emmenai avec moi quelqu'un pour rapporter mes provisions. J'allai aussi à la poste pour prier de garder les lettres qui pourraient m'arriver. Je me trouvai par hasard au Bourg chez une veuve fort aimable ayant deux ou trois demoiselles intéressantes, amie et alliée de m<sup>de</sup> Colson. Connaissant plusieurs des élèves qui avaient séjourné à Allemont, elle les avait entendus parler de moi et malgré mon costume très montagnard, elle me retint à dîner.

Après le dîner, je pris le parti d'aller à 3 lieues plus loin dans la montagne à Auris<sup>90</sup> dont le maire avait, dit-on, beaucoup de minéraux et de cristaux du pays. On suit la vallée d'Oisans et la petite route de Briançon<sup>91</sup>, on tourne ensuite à gauche et on commence alors à monter. On ne sait où l'on va car on voit devant soi un escarpement qu'il paraît impossible de franchir. Cependant on suit le **[fol. 130]** chemin qui doit avoir une issue. On devait alors se diriger vers une espèce de ravin presque perpendiculaire le long duquel il monte en serpentant comme un escalier dans une tour, enfin on quitte ces rochers et on arrive au sommet du plateau. On se trouve dans un pays cultivé surtout en céréales. J'allai chez le maire. Il me montra ses morceaux, il avait d'assez jolies

---

<sup>87</sup> Chichilianne se situe à 60 kilomètres au sud de Grenoble, entre 700 et 2 000 mètres d'altitude.

<sup>88</sup> Petite localité en contrebas d'Allemont.

<sup>89</sup> Bourg-d'Oisans est situé à 11 kilomètres d'Allemont.

<sup>90</sup> Auris se situe à 10 kilomètres de Bourg-d'Oisans.

<sup>91</sup> Briançon est situé à 70 kilomètres de Bourg-d'Oisans, vers l'est en direction de la frontière italienne.

choses. Je fis de très modestes emplettes, mais qui me satisfirent assez et je restai à coucher chez lui.

11 vendémiaire samedi

Il avait plu presque toute la nuit et il pleuvait encore. À 9h. la pluie cessa un peu. Un homme me conduisit à une mine de charbon qui était à une heure de distance. À mon retour il pleuvait de nouveau, je dînai avec un peu de pain et de lait et voyant que sur le midi la pluie ne cessait pas, je pris mon parti de retourner à Allemont par le même chemin.

Lorsque je fus presque en bas de la descente, j'aperçus sur la droite une espèce de combe c'est-à-dire de vallon étroit peu étendu, mais fort rapide et bordé d'escarpement. On avait extrait de ce lieu autrefois des cristaux de schorl-violet<sup>92</sup>. Quoique seul, malgré la pluie, la rapidité de la montée et les précipices environnants je me hasardai d'y aller tant je désirais voir sur place des débris de ces beaux cristaux. Au bout de quelque temps, comme la montée devenait très rapide et qu'il fallait agir des pieds et des mains, je cachai derrière un rocher mon sac et mon fusil et je continuai à grimper, j'eus beaucoup de peine à arriver au fond de la combe et quand j'y fus parvenu, je ne vis rien qu'un escarpement affreux qui se rendait dans une autre combe ; il fallait redescendre. La pluie qui tombait abondamment avait rendu l'herbe glissante et la terre boueuse. La descente m'inquiétait plus que la montée et c'est toujours ce qui m'arrive. Il ne s'agit dans la montée que d'avoir de la force et de la constance, mais en descendant on n'est souvent pas maître de soi. Cependant, avec beaucoup de précaution en me glissant sur le derrière, m'attachant à toutes les plantes, faisant mes pas avec mon marteau, je rejoignis sans accident, mais non pas sans quelque inquiétude, le sentier que j'avais quitté. Je repris mon sac, mon fusil et continuai ma route. J'avais encore quatre heures de chemin du bas de la montagne à Allemont. Il pleuvait à verse. J'arrivai à La Fonderie aussi mouillé que si je me fusse baigné tout habillé. Je changeai de tout. J'étais mes papiers pour les faire sécher, car la pluie avait percé jusque dans mon portefeuille et je restai tranquille à écrire le reste de la soirée et à jouir du bonheur de me trouver sec et à l'abri, car c'en est un très grand pour moi et si je souffre un peu dans le moment où l'eau me pénètre de toute part au point de me faire frissonner, l'espoir de me changer, d'avoir chaud, de me reposer, me fait trouver un certain bonheur dans cette petite souffrance momentanée.

---

<sup>92</sup> Dans les *Mémoires de chimie, contenant des analyses de minéraux*, Paris, 1807, t. I, p. 357, Martin Henri KLAPROTH parle du schorl violet en ces termes : « la Pierre vitreuse du Dauphiné » est une « pierre que Romé-de-l'Isle a fait connaître sous le nom de schorl transparent lenticulaire, qu'on a ensuite nommée schorl violet ». Dans le *Dictionnaire général de la langue française et vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*, par François RAYMOND, Paris, A. André, 1832, t. II, p. 459, le schorl est défini comme une « substance pierreuse, quelquefois métallique, à cassure lamelleuse ou vitreuse » et « le nouveau schorl violet de quelques naturalistes, le sphène ».

### 12 vendémiaire dimanche

Je restai à me reposer et à écrire, car c'était dimanche et personne ne travaillait à la mine. J'allai cependant un peu [me] promener dans les environs de La Fonderie.

### 13 vendémiaire lundi

Les mineurs auraient dû monter à la mine mais des affaires les retinrent à la foire du Bourg-d'Oisans. Ces deux jours de loisir furent employés à écrire mes journaux très arriérés. Je profitai de ma tranquillité de ma solitude et je rédigeai le n<sup>o</sup>. 15.

### **[fol. 131]** 14 vendémiaire mardi

Je monte aux Chalanches, c'est-à-dire vers le sommet de la montagne de ce nom où s'exploite la mine d'argent d'Allemont. Je montai par la petite route qui est la plus courte, mais aussi la plus difficile. Je vous ai déjà décrit cette montagne et le chemin qui mène aux cabanes des mineurs situées à environ mille toises<sup>93</sup> au-dessus du niveau de la mer. Je vais passer la semaine dans ces cabanes, y vivre en ermite, de lait, de farine, de beurre, de pomme de terre, je dois, si le temps le permet, parcourir les sommets environnants et même essayer d'aller avec Schrank, un des chefs mineurs, à la chasse des chamois. Aujourd'hui j'emploie ma journée à visiter tous les travaux de la mine, ils sont nombreux et le passage de l'un à l'autre est quelquefois très difficile. Il faut souvent traverser des plans de terre sans herbe fort inclinés, ils aboutissent à des rochers escarpés. Le mineur qui me conduisait passait là-dessus avec une tranquillité incroyable. Pour moi j'avoue que j'hésitais et que j'aimais à tracer ma route avec mon marteau.

Nous avons mangé à dîner des Kneiff. C'est un mets de mineur allemand. On fait avec de la farine une pâte fort épaisse. On la divise avec une spatule en petits morceaux de la grosseur du pouce. On fait bouillir cette pâte dans de l'eau. Lorsqu'on la juge suffisamment cuite on la prend avec une écumoire et on la met dans une terrine, lit par lit, avec du fromage râpé. On fait chauffer du beurre dans la poêle et on le verse dessus cette pâte. C'est le met favori des mineurs, ce n'est pas mauvais, mais on peut manger quelque chose de meilleur.

### 15 vendémiaire mercredi

Le temps s'étant mis au beau nous nous décidâmes à partir pour aller à la chasse. Schrank est un fameux chasseur de chamois. C'est un très brave et honnête homme. Il est grand, bien fait et très fort. Nous partîmes tous deux

---

<sup>93</sup> Une toise mesurait 6 pieds soit 1 949 mètres.

seuls à 6h. du matin emportant du pain, du fromage et des matafans, c'est une autre espèce de pâte. C'est tout simplement de la farine délayée dans de l'eau avec du sel et frite dans le beurre en forme de galette. Ceci est très bon chaud et froid.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'Occident en suivant la chaîne des montagnes qui est au nord de la gorge de Livet<sup>94</sup> que nous avions à nos pieds.

Voyez la carte ci-jointe.

D'abord nous descendîmes vers (A) (voyez la carte ci-jointe. Les lignes rouges indiquent les chemins que j'ai suivis), un peu ensuite nous remontâmes et nous gagnâmes le sommet (B) d'une colline qui descend lui-même du sommet d'une montagne (C). Nous commençâmes ici notre première pause, Schrank tira sa lunette et examina toutes les montagnes voisines pour voir s'il n'apercevrait point de chamois. Nous ne vîmes rien ; nous gagnâmes alors en descendant le long d'une pente herbeuse fort glissante le fond (D) du petit vallon que nous avions devant nous. Il se nomme la Combe de Vaudagne et le ruisseau qui y coule porte le même nom et forme de belles cascades (E) en se précipitant dans la gorge de Livet. Nous passâmes ce ruisseau et nous commençâmes à monter une pente assez rapide pour aller passer le Col de la Coche de Vaudagne (F), situé entre deux sommets (e e) très élevés. Nous étions depuis longtemps au-dessus de la région des bois et bien près de celle des neiges. Nous aperçûmes de loin quelques marmottes qui rentrèrent promptement dans leur trou. Nous ne voulûmes pas attendre qu'elles en sortissent. Arrivés au sommet du col nous descendîmes un peu et nous nous trouvâmes sur une espèce de plateau enfermé par des sommets et hérissé de petits rochers. Nous étions dans un lieu fort élevé, [comme] j'en jugeais aux plantes qui y avaient cru, mais dont alors les fleurs étaient passées. Nous nous avançâmes sur le bord occidental de ce [fol. 132] plateau (en G) et nous vîmes à nos pieds des escarpements affreux qui paraissaient impraticables et descendaient vers un vallon désert enfermé de montagnes élevées. Nous fîmes ici une seconde pause aussi peu heureuse que la première. C'était cependant un pays à chamois et nous étions justement étonnés de n'en voir aucun. Nous tournâmes à droite pour descendre vers les pâturages du Pra<sup>95</sup>, nous nous arrêtâmes encore au commencement de la descente (en H) pour examiner les montagnes (e, g, h) que nous avions au nord-est. Enfin Schrank en aperçut un dans une petite combe (g) très élevée. Il fut content. Le chamois était tranquille et devait rester là au moins toute la soirée. Nous continuâmes de descendre. Nous rencontrâmes deux chasseurs qui revenaient avec un chamois tué la veille dans une partie plus éloignée. Nous causâmes quelque temps avec eux. Lorsqu'ensuite nous les eûmes perdus de vue et que nous fûmes arrivés en bas de la descente assez près de la cabane du Pra où nous devons coucher et au

---

<sup>94</sup> Il s'agit probablement de Livet-et-Gavet, situé à 10 kilomètres d'Allemont et de La Fonderie.

<sup>95</sup> Le nom de « Pra », désigne aujourd'hui un lac et un col dans la chaîne de Belledone, à plus de 2100 mètres d'altitude.

pied d'une combe (I h) assez large et longue, nous nous arrê tâmes pour manger un morceau. Schrank se décida à monter vers le chamois ; mais comme il fallait aller vite, qu'il y avait des pentes de neiges fort inclinées à traverser sur les envers des montagnes (c'est-à-dire les pentes tournées du côté du nord), il me laissa et partit seul pour monter par la combe (I h) au pied de laquelle nous étions et tournant les montagnes (h, g) qui étaient à notre droite, approcher le plus possible du chamois sans en être vu.

Pour moi je gagnai la cabane du Pra (K) qui prend son nom des pâturages auxquels elle appartient. Nous devions y coucher. J'y déposai les sacs, j'y vidai une partie de mes poches et, reprenant mon fusil, je descendis dans les pâturages où je me promenai très doucement, en guettant des marmottes.

Les pâturages du Pra forment une petite prairie très verte, coupée par plusieurs ruisseaux et notamment par celui de Domène qui vient du lac Doménon<sup>96</sup> situé dans la combe (I h) au pied de laquelle j'avais quitté Schrank. Cette prairie, à peu près circulaire, est environnée de tous côtés de montagnes désertes et escarpées. On n'y voit point de bois, çà et là seulement quelques aroles à moitié morts. Au nord (en L) est un col d'où la vue doit être belle puisqu'elle donne sur la vallée de Grésivaudan<sup>97</sup>. Vers l'Occident (en M), sont des petits vallons charmants tapissés d'une herbe fine et touffue, au nord-ouest le ruisseau de Domène descend en cascades bruyantes dans un vallon plus aride, au milieu des rochers et des éboulements.

La cabane est au nord du pâturage sur le penchant de la montagne adossée contre un rocher. Elle est comme toutes les cabanes de montagnes, bâtie en pierre sèche, sans fenêtre ni cheminée, couverte avec quelques branches de sapin et un peu de paille. Une ouverture sert de porte. Il est 1h.

Me voilà donc seul, absolument livré à moi-même, dans le milieu des montagnes, dans un lieu éloigné de toute habitation, désert séparé du reste du monde. Je suis dans cet instant le seul être pensant qui y respire, le seul bruit que j'y entende est celui des cascades du ruisseau qui arrose **[fol. 133]** la petite prairie que j'ai en face de moi... Je me promène et j'entre dans le petit vallon (M) qui est à ma droite. Je vais doucement pour tâcher de surprendre quelque marmotte. À mesure que j'y pénètre, le bruit des cascades cesse de se faire entendre, et bientôt je n'entends plus rien ; quel silence ! Quel isolement ! Quelle singulière impression il produit sur moi ! Il n'inspire point la crainte parce que je sais où je suis, je connais ces montagnes, bientôt un compagnon va venir me rejoindre. D'ailleurs il est encore de bonne heure et le ciel est serein. Mais il porte à la sensibilité, je me rappelle avec un plaisir extrême mes amis (sous ce nom général je comprends tous ceux que j'aime, parents ou autre). Je

---

<sup>96</sup> Il existe deux lacs de ce nom, Petit Doménon et Grand Doménon, tous deux situés au sud de la chaîne de Belledonne, à plus de 2300 mètres d'altitude, à proximité du col de La Pra. Ils alimentent le ruisseau du Doménon qui rejoint l'Isère à Domène.

<sup>97</sup> Vallée située en majeure partie dans le département de l'Isère, où coule l'Isère et qui relie Grenoble à Chambéry.

voudrais les avoir avec moi, savoir ce qu'ils éprouveraient ici, ce qu'ils penseraient des montagnes, si ce lieu leur plairait. Pour moi ce calme parfait de la nature m'inspire une douce mélancolie. Je ne sais si je m'y accoutumerais, il ne m'épouvante pas parce que ce n'est point un accident qui m'y condamne, mais quelle affreuse situation si, abandonné dans ce lieu, je ne voyais plus aucun espoir d'en sortir et de revoir ceux dont il me rappelle si vivement le souvenir ? C'est ainsi que les circonstances et la disposition de l'âme changent totalement l'impression que produisent sur nous les lieux où nous sommes.

Je restai quelque temps à penser et je vous ennuierais de vous rapporter toutes les idées qui me sont venues ; c'est bien assez de vous avoir parlé de celles qui avaient des rapports plus immédiats avec le lieu où je me trouvais.

Je ne vis aucune marmotte, je revins à la cabane et je travaillai à boucher les plus grosses ouvertures afin d'avoir moins froid la nuit. En furetant sous les rochers je trouvai une grande planche que les bergers y avaient laissée, je la montai à la cabane. Elle servira de porte cette nuit. Je rassemblai le bois de chauffage. Il y avait encore deux troncs de sapin, quelques tisons et des branchages.

Je m'occupai ensuite de l'ameublement. Les meubles n'étaient pas nombreux, ils consistaient en deux poutres qui servaient de banc, une cuillère à pot absolument inutile pour nous. L'endroit où l'on se couchait était un peu élevé et recouvert d'un pouce de paille. Je fis le lit en remuant la paille et la reportant vers la tête. Je rangeai ensuite nos affaires. Je m'aperçus qu'il y avait des souris, je suspendis au plancher les provisions de bouche. Enfin je me comparais à Robinson dans son île. Mais quelle différence cependant dans la situation de nos âmes et combien ces différences doivent-elles influencer sur le courage.

Lorsque tout fut disposé je me mis à écrire. La planche placée sur une des deux poutres me servit de table tandis que l'autre tenait lieu de chaise.

**[fol. 134]** Le soleil baissait, le vent s'élevait, le froid se faisait sentir. Schrank n'était pas encore arrivé. Je fis du feu. Alors la fumée remplit la cabane et on ne pouvait plus y demeurer.

Schrank arriva au déclin du jour. Il n'avait rien tué, le vent violent et tourbillonnant qu'il avait fait avait averti le chamois de sa présence et il s'était enfui.

Nous plaçâmes la planche devant la porte, nous soupâmes, ma boîte de fer blanc devint encore le pot à l'eau et nous nous étendîmes sur la paille, autant pour éviter la fumée que pour dormir. Ma redingote me servit de couverture.

Il fit pendant toute la nuit un vent affreux, à chaque instant je m'attendais à voir le toit de notre baraque emporté. Je dormis cependant un peu. Nous eûmes soin d'entretenir le feu toute la nuit. J'avais si bien bouché les trous et nous fîmes si bon feu que nous n'eûmes pas froid quoiqu'il gela à 100 toises au-dessus de nous.



16 vendémiaire jeudi

Je ne sais si vous remarquez que chaque fois que je couche dans les montagnes, il fait un temps affreux. Ce matin le ciel était couvert et le vent d'une violence extrême. Nous restâmes dans la cabane jusqu'à 10h, car il eût été difficile de tenir dehors et surtout de passer le Col de Vaudagne avec un pareil temps.

Le vent s'étant un peu apaisé nous partîmes, nous abandonnâmes tout projet de chasse et de changement de route, nous revînmes à peu près par le même chemin. Seulement en sortant de la cabane, au lieu de prendre à gauche, nous prîmes à droite, nous suivîmes quelque temps le ruisseau de Domène, nous vîmes passer (en N) auprès d'un lac d'une eau limpide. Nous montâmes parmi les éboulements énormes de granite. Schrank cherchait toujours avec sa lunette. Il ne voyait rien, cela le désespérait. Après avoir monté nous descendîmes dans ce vallon aride (O) que nous apercevions hier du haut des escarpements (G) qui sont vis-à-vis du Col de Vaudagne (F). La grêle nous prit dans cet endroit, elle nous glaça, nous remontâmes par une pente (P) assez rapide vers le Col de Vaudagne que nous passâmes sans vent.

Nous descendîmes rapidement, mais arrivés à une autre cabane (Q) que l'on nomme la cabane haute de Vaudagne, nous nous y arrêtâmes pour nous réchauffer, manger un morceau et laisser passer une ondée. Le ciel était pris de tous côtés, partout on voyait pleuvoir. Nous nous remîmes en marche. Mais nous n'étions pas à une demi-heure de la cabane qu'une averse affreuse vint nous assaillir. Schrank qui connaît ces montagnes comme sa chambre me conduisit vers un autre refuge (R), c'est la cabane basse de Vaudagne dans la combe de ce nom. Il n'entre pas un morceau de bois dans sa construction ; c'est sous un rocher éboulé qu'habite le berger de cette vallée. L'averse passée, nous nous hâtâmes de regagner les cabanes. Le ciel devenait toujours plus noir. Les nuages descendaient et déjà tous les sommets étaient couverts [fol. 135]. Il fallut monter une pente extrêmement rapide et qui me fatigua beaucoup. Enfin nous regagnâmes notre chemin d'hier et la crête de la montagne (B), mais lorsque nous arrivâmes, il vint un coup de vent si violent que j'eus peine à me tenir et que je crus que j'allais étouffer. C'est un vent semblable qu'il est dangereux de rencontrer au passage des cols élevés.

Nous trouvâmes en arrivant le bon Salter, l'autre chef des mineurs qui était fort inquiet de nous. Il fut bien aise de nous voir. On fit bon feu, j'écrivis, on prépara des matafans pour souper et je me couchai de bonne-heure. Il fit toute la nuit une pluie et un vent affreux. Mais nous étions bien à l'abri, quel bonheur d'entendre le vent et la pluie lorsqu'on est à couvert et tranquille !

17 vendémiaire vendredi

Je me reposai la matinée et je préparai un petit oiseau que j'avais tué. Il fit beau, toutes les hauteurs étaient couvertes de neige. Après le dîner, nous voulûmes profiter du beau temps en allant à la chasse des marmottes dans la

combe (A S) qui est à l'ouest des cabanes, au-dessus des baraques de Cromots<sup>98</sup>. La chasse des marmottes est entièrement différente de celle des chamois. C'est ici une chasse tranquille, un métier de patience. Les marmottes se tiennent ordinairement dans les combes élevées et herbeuses. Elles font des trous très profonds dans ces endroits. Elles n'en sortent que le jour pour manger et s'écartent peu d'un de leurs trous car elles en ont plusieurs. Il est difficile de les surprendre, elles ont la vue et l'ouïe extrêmement bonnes. Pour les tuer, il faut donc aller le matin de bien bonne heure ou le soir tard dans les lieux où elles se tiennent et s'assurer qu'on en a vu entrer une dans un trou. Alors on construit à portée de fusil une petite muraille derrière laquelle on se met et on attend là patiemment une ou deux heures que la marmotte paraisse. Quand c'est le soir qu'on l'a vue entrer, il est inutile d'attendre parce qu'elle ne sortira plus que le lendemain. Vers la fin de la saison quand elles sont bien grasses et prêtes à s'endormir, elles sortent peu, surtout s'il fait mauvais temps.

Nous ne vîmes rien du tout, le vent s'éleva, il fit froid et la pluie menaça. Nous revînmes aux cabanes, j'étais désolé de n'avoir pu me procurer encore une marmotte.

18 vendém.

Il plut toute la nuit et toute la matinée jusqu'à midi où<sup>99</sup> le ciel s'éleva et nous permit de redescendre à La Fonderie.

19 vendém.

Je restai tout le jour à La Fonderie à préparer des oiseaux et écrire. Il plut encore presque continuellement.

20 vendém.

Je devais partir. Mais c'était jour d'arrivée de courrier au Bourg-d'Oisans, j'envoyai chercher mes lettres, mes rations et pendant ce temps j'allai avec le cit. Garnier, chirurgien de la mine à Articol<sup>100</sup> à deux lieues d'Allemont dans le fond de la même vallée. Il y [a] là des mines de fer et des forges. Le cit. Clet, propriétaire de ces mines, nous donna à dîner. Pendant que nous étions chez lui, on vint chercher sa balance pour peser un ours que l'on venait de tuer dans l'instant. Je courus aussitôt chez le chasseur qui était en train de l'écorcher. Il nous raconta de quelle manière il lui avait cassé les reins tandis qu'il était à

---

<sup>98</sup> Mine des Chalanches.

<sup>99</sup> Dans sa lettre, A. Brongniart écrit en fait : « Il plut toute la nuit et toute la matinée jusqu'à midi que le ciel s'éleva et nous permit de redescendre à La Fonderie ». La phrase a été modifiée dans un souci de compréhension.

<sup>100</sup> Articol est situé à 5 kilomètres d'Allemont, dans le massif de Belledonne, à une altitude d'environ 1 000 mètres.

manger des myrtilles ; l'ours blessé [fol. 136] était descendu presque jusque dans la vallée en trainant son train de derrière. Le chasseur avait eu beaucoup de peine à le suivre. Je désirais bien en avoir la peau mais le prix en numéraire était trop au-dessus de mes forces. M<sup>de</sup> Clet m'en donna un morceau pour en goûter que j'emportai à Allemont.

À mon retour, je trouvai beaucoup de lettres. Une entre autres qui m'annonçait que Descotils<sup>101</sup> avait pris ma place de la diligence de Lyon retenue pour le 2 brumaire et que par conséquent j'étais libre. Cette nouvelle me décida à aller à Allevard, au lieu de retourner à Grenoble. Le cit. Barral m'y attendait.

### 21 vendém.

Décidé à aller à Allevard, je devais aller coucher à Articol chez le cit. Clet. Je restai la matinée à écrire. À dîner on me donna mon morceau d'ours cuit en daube. Je n'y trouvai aucun mauvais goût. Mais la viande était trop molle et beaucoup trop grasse. La quantité de graisse qu'il rendit est incroyable. Après le dîner je partis pour Articol.

### 22 vendém.

Il y a loin d'Articol à Allevard<sup>102</sup>, au moins 10 lieues de poste et des montagnes élevées à passer. Il faut outre cela avoir beau temps, sinon les cols deviennent presque impraticables. M<sup>de</sup> Clet me fit prendre avant de partir une soupière de café au lait et je me mis en route en suivant la vallée d'Allemont. Le Rivier<sup>103</sup> est le dernier hameau de cette vallée. Il est dans une situation assez élevée, après l'avoir passé on commence à monter très rapidement au travers d'une forêt de sapins (I), on se trouve ensuite dans des pâturages. Je m'amusai à courir après des corneilles à bec jaune, car j'avais emporté mon fusil. On remonte encore, enfin on arrive au Col de la Coche du Rivier (en U), on trouve un petit lac au sommet de ce col, ensuite on redescend d'abord très rapidement par un chemin pierreux, ensuite moins vite au travers des bois et sur le penchant d'une belle montagne couverte de superbes sapins. Arrivé au village de Prabert<sup>104</sup>, on tourne à droite et alors, on suit les pentes des montagnes qui forment le côté méridional de la vallée de Grésivaudan. On passe à côté du château des Adrets et on va toujours en descendant jusqu'à Theys<sup>105</sup>. Alors il faut encore remonter pour passer le Col de Beriot, bien moins élevé cependant

---

<sup>101</sup> Hippolyte-Victor Collet-Descotils (1773-1815), chimiste et minéralogiste français. Élève des Mines en 1794, promu ingénieur en 1798, puis ingénieur en chef en 1809. Il a participé à l'expédition française en Égypte en 1798. Voir Théophile LOUISE, *Notice biographique sur Collet-Descotils*, Caen, Hardel, 1845.

<sup>102</sup> Allevard est situé à environ 37 kilomètres d'Articol.

<sup>103</sup> Le Rivier, appelé aussi Le Rivier d'Allemont, se trouve à 3 kilomètres d'Articol et à environ 8 kilomètres d'Allemont.

<sup>104</sup> Prabert est un lieu-dit de la commune de Laval située à 11 kilomètres du Rivier d'Allemont.

<sup>105</sup> Les Adrets sont situés à 5 kilomètres de Prabert et Theys à 6 kilomètres des Adrets.

que la Coche de Rivier et ensuite redescendre à Allevard où j'arrivai à 6h. ½ chez le cit. Barral, ci-devant seigneur du pays et propriétaire d'une partie des mines. Je trouvai une société assez nombreuse que j'avais vue chez lui à Grenoble, plus le cit. Curteu, architecte et pépiniériste avec lequel je liai connaissance.

23 vendém.

Je restai deux jours à Allevard. Le premier jour, comme le temps paraissait beau nous montâmes aux mines en mulet. Une jeune dame qui était chez M. de Barral voulut aussi y venir. À mesure que nous montions le ciel s'obscurcissait, les nuages descendaient, bientôt ils nous enveloppèrent et lorsque nous eûmes atteint le niveau des mines, il tonna, il tomba de la grêle et une pluie abondante qui nous mouilla avant que nous ayons eu le temps de gagner les cabanes. Nous fûmes obligés de rester à l'abri presque toute la matinée. Nous ne pûmes voir que la galerie la plus voisine. M<sup>de</sup> Larochette, quoique parisienne à peine sortie du grand-monde, ne fut pas [fol. 137] découragée par l'averse qu'elle venait d'essuyer, elle voulut voir l'intérieur d'une mine. Nous redescendîmes avec peu de pluie. Mais je voulus aller à pied, je frémissais en voyant les écarts que faisaient les mules.

24 vendémiaire

Je préparai un renard qui avait été tué la veille. Le soir on joua à des petits jeux.

25 vendém.

Malgré les prières qu'on me faisait pour rester, je partis par la même route que j'avais suivie en venant. J'allai vite afin de ne point passer à la nuit la Coche du Rivier. J'y arrivai un peu avant le coucher du soleil : cet endroit est extrêmement désert et silencieux. De me voir absolument seul au milieu de montagnes aussi affreuses à la chute du jour m'inspirait une espèce d'anxiété, qu'on ne peut définir. Je passais le col lorsque les plus hauts sommets des montagnes cessaient d'être éclairés par les rayons rouges du soleil couchant. J'avais encore loin jusqu'à Articol. Quand je fus au Rivier après m'être déjà perdu une fois, il était nuit. En sorte que ne voyant plus clair pour aller du Rivier à Articol, je tombai deux ou trois fois parmi les pierres. Je me perdis encore. Je regagnai le chemin en maudissant les chemins de montagne pendant la nuit. J'arrivai cependant à Articol sain et sauf. J'y fus reçu avec la même cordialité.

### 26 vendém.

Nous allâmes avec le cit. Clet visiter ses mines. Elles sont encore plus hautes et qu'Allevard et que les Chalanches. Il faut donc encore remonter, je vous assure que cela exerce les jarrets. Je ne vous détaillerai point cette course qui n'a rien de particulier. Je vous dirai seulement qu'on remonte d'abord vers le Rivier mais qu'arrivé (en V) vers le bas d'un vallon qui sépare ce hameau de celui d'Articol, on tourne à gauche et on monte toujours pour aller à la mine des trois lots (en X) qui est la plus élevée. Nous redescendîmes et n'arrivâmes à Articol qu'au commencement de la nuit.

### 27 vendém.

Encore une soupière de café au lait pour déjeuner. Je passai la matinée avec le cit. Clet qui me donna des notes sur son établissement et, après le dîner, je retournai à Allemont. J'y trouvai des lettres et une marmotte qui m'attendait ; c'était Schrank qui me l'avait tuée.

### 28 vendém.

Voilà toute ma journée employée à préparer ma marmotte, finir mon renard et empailler un joli oiseau que j'avais tué à Articol. Demain tout cela part dans une carriole qui va à Grenoble chercher le cit. Colson et je dois moi-même en profiter. Je mange à souper de la marmotte. C'est très blanc, très gras, très bon, mais elle a un petit goût sauvageon.

### 29 vendém.

Mais je m'ennuie d'aller en voiture lorsque la voiture ne va pas vite, et comme la carriole va au pas, je fais à pied les 2 tiers du chemin et je ne montai que beaucoup au-delà de Vizille. Si même je ne l'avais pas attendue, je serais arrivé beaucoup plus tôt à Grenoble.

### **[fol. 138]** 30 vendém.

Ma campagne minéralogique de cette année est terminée aujourd'hui. D'aujourd'hui toutes mes actions tendent à retourner à Paris. Je commence à être saturé de montagnes et de mines, il me tarde de revoir ma famille et des amis, de me reposer de quelques fatigues, de jouir du bonheur de coucher deux ou trois mois de suite dans le même lit, de reprendre des travaux plus tranquilles.

### 1 2 3 brumaire

Je ne vous ennuierez pas du détail de ce que j'ai fait à Grenoble pendant 4 jours que j'y suis resté. Des emballages de caisses, des formalités, des

écritures<sup>106</sup>, des visites, des adieux ont employé mon temps. J'ai remercié le cit. Villard de tous les services qu'il m'a rendus, j'ai soupé chez Sabatier le fils et dîné chez le cit. Curteu qui me comble d'honnêtetés et me donne mille preuves d'amitié. Je n'ai eu en général qu'à me louer de la réception qu'on m'a faite partout.

#### 4 brumaire

J'ai cependant encore un ami à voir sur ma route et les instances qu'il me fait, l'amitié qu'il me témoigne méritent bien que je lui consacre quelques-uns des moments que je destine à mes amis. C'est le cit. Dolomieu dont la terre se trouve presque sur mon chemin de Grenoble à Lyon. Je vais donc y passer et pour cela je suis venu coucher aujourd'hui aux Adrets. J'ai fait environ 10 lieues de poste.

#### 5 brumaire

Dolomieu ne devait rester à Dolomieu que jusqu'à la fin de vendémiaire. Je tremblais qu'il n'en fût parti. Mais je lui ai écrit que je ne serais chez lui que dans les premiers jours de brumaire ; je peux donc espérer l'y trouver encore. Les probabilités pour ou contre ces deux opinions m'ont occupé toute la route et m'agitent plus fortement à mesure que je m'approche de Dolomieu. Enfin il est onze heures et j'arrive. Il y est encore. Pour le moment, il est sorti, mais il reviendra ce soir. Je me présente à ses trois sœurs qui, accoutumées au costume minéralogico-philosophico-presque cochon de leur frère dans ses voyages, ne sont point aussi épouvantées du mien. Elles me reçoivent comme quelqu'un qu'on attend. Je monte dans la chambre qui m'est destinée et tirant de mon sac une chemise blanche, un petit gilet rayé et mon illustre redingote qui commence à se ressentir de 7 mois de voyage, je fais ma barbe, passe l'éponge sur mes cheveux, donne un petit coup de brosse à mes souliers et me voilà plus digne de paraître devant des dames fort aimables. On dîne, on cause et on va au devant du frère qu'on ne rencontre pas, mais qui arrive bientôt et qui témoigne quelque plaisir de me voir.

#### 6 brumaire au 9 du même mois

Je suis resté quatre jours pleins à Dolomieu, fêté, soigné de toute manière, j'ai pris là un véritable repos et très agréable. Je n'ai presque rien fait. Le matin j'écrivais tantôt ce journal, d'autres fois des extraits de chimie qui pouvaient **[fol. 139]** m'être utiles en voyage. Le soir nous allions promener et à la nuit, je devenais le lecteur de ces dames. Nous lûmes des contes de génie du

---

<sup>106</sup> Pour la lettre datée du 30 vendémiaire que Brongniart écrit à l'Agence des mines, voir le dossier personnel d'Alexandre Brongniart conservé aux Archives nationales sous la cote F/14/2716/2.

cabinet des fées, l'histoire d'Abdalla fils d'Hanif, histoire où paraît une imagination incroyable.

Une matinée je voyais des marrons d'Inde perdus dans la cour. Je conseillai d'en tirer la féculé. On douta qu'elle fût bonne. Nous la trayions et nous en fimes une crème délicieuse avec une cuillerée ; quelle ressource dans ce moment-ci ! J'en rapporte plein ma bonbonnière que je veux vous faire goûter le jour de mon arrivée ; ainsi conservez un peu de lait pour faire une petite crème.

### 10 brumaire

Je partis de Dolomieu après le dîner et j'arrivai à Lyon le lendemain.

### 11 brumaire

Je trouvai des bornes miliaires sur la route et m'amusai à voir à ma montre en combien de temps je faisais le mille. Je mets 20 minutes en allant bien mais sans me gêner. Je fis en huit heures les 10 lieues de poste qu'il y a de Bourgoïn<sup>107</sup> où j'avais couché, à Lyon.

### 12 13 14 brumaire

Je restai trois jours pleins à Lyon. M. Curteu que j'y trouvai ne me quitta presque pas. Il me combla d'amitié, me mena chez différentes personnes et deux fois de suite au spectacle. Oui j'ai été deux jours de suite à la comédie. Je n'en reviens pas. Le spectacle est assez bon. La salle est grande, simple, mais d'un mauvais goût.

### 15 brumaire

Je suis parti de Lyon pour Paris par la diligence d'eau<sup>108</sup> ; en deux jours j'ai été à Chalon.

### 16 brum.

J'ai été fort étonné d'y rencontrer le cit. Baillet-Dubelloy<sup>109</sup>, inspecteur des mines et Thury<sup>110</sup> élève qui s'en retournaient à Paris ; nous passâmes la soirée ensemble.

---

<sup>107</sup> Bourgoïn-Jallieu est situé à 40 kilomètres de Lyon.

<sup>108</sup> Se dit également « coche d'eau » ; il s'agissait de « bateaux établis pour transporter d'une ville à l'autre les voyageurs et les marchandises » ; *Dictionnaire de l'Académie française, op. cit.*, p. 1333.

<sup>109</sup> Arsène Nicolas Baillet Du Belloy fut nommé inspecteur des Mines en 1794. Il fut envoyé avec Brongniart en Basse-Normandie au début de l'an III (automne 1794). Il dispensa le cours d'exploitation des mines à Paris, puis à Moutiers, à partir de 1802. Voir la notice biographique

18 brum.

Maintenant, je suis en route pour aller vous rejoindre et tous les jours je me rapproche de vous. J'en reste là de mon journal, le désir que j'ai de vous revoir m'empêche de penser à autre chose le long de la route.

\*

**Document n° 4 : Transcription de la lettre d'Alexandre Brongniart à l'Agence des mines du 22 thermidor an III<sup>111</sup>**

n° 7 Forcalquier, le 22 thermidor de l'an trois républ.<sup>112</sup>

Alexandre Brongniart, ingénieur des Mines à l'Agence des mines de la République.

Citoyens,

J'ai reçu à Marseille plusieurs lettres de vous auxquelles j'ai différé de répondre jusqu'à ce jour parce que je voulais vous adresser en même temps plusieurs rapports assez étendus sur les mines que j'ai visitées depuis ma dernière lettre n°. 6. Le peu de temps que me laissent mes courses, la chaleur excessive qui règne dans ce pays et qui rend notre marche à pied plus lente et plus fatigante m'ont empêché de terminer encore la rédaction de ces rapports que vous recevrez cependant très incessamment. J'espère qu'en les lisant vous verrez que leur retard est plutôt dû au travail qu'ils ont nécessité qu'à un refroidissement quelconque dans le zèle et l'activité que je cherche à mettre à remplir les fonctions dont je suis chargé.

Dans votre lettre du 18 messidor vous me demandez des renseignements plus positifs sur la nature du terrain sur lequel le cit. Martin de Pressin répand la marne dont je vous ai parlé dans un de mes rapports. J'ai à me reprocher, citoyens, de n'avoir pas pensé dans ce moment à voir les terres du cit. Martin et

---

due à Robert MAHL, publiée sur le site des Annales des Mines (<http://www.anales.org/archives/x/baillet.html>).

<sup>110</sup> Il s'agit de Louis-Étienne-François Héricart-Ferrand, vicomte de Thury (1776-1854), ingénieur ordinaire des Mines en 1802, puis ingénieur en chef en 1810, auteur de très nombreux articles et membre d'une dizaine de sociétés savantes. Voir la notice biographique due à Robert MAHL, publiée sur le site des Annales de Mines (<http://www.anales.org/archives/x/hericart.html>).

<sup>111</sup> Archives nationales, F/14/2716/2, Dossier personnel d'Alexandre Brongniart.

<sup>112</sup> Soit le 9 août 1795.



en examiner la nature. Autant que je puisse m'en rappeler elles sont sablonneuses et renferment des cailloux roulés. Elles ont de l'analogie avec ces montagnes où elles sont situées qui ainsi que je vous l'ai dit sont formées de cailloux roulés et renfermés dans du sable. Je tâcherai de réparer cet oubli si je passe par le Pont-de-Beauvoisin<sup>113</sup> pour me rendre dans le Mont-Blanc. Sinon j'écrirai au cit. Martin qui peut lui-même répondre à cette question. Je pourrai joindre sa réponse à quelques notes que j'ai prises sur la culture de ce pays mais qui sont dans un journal que je n'ai pas avec moi dans ce moment.

Je ne négligerai point de vous instruire des différentes mesures usitées dans les mines et de remplir en cela le désir de l'agence des mesures que vous me faites connaître dans votre lettre du 23 messidor. Jusqu'à présent j'ai eu peu d'occasion de pouvoir lui témoigner le désir que j'ai de contribuer à ses importants travaux. Le poids d'un quintal est la mesure commune employée dans toutes les mines de charbon que j'ai visitées et des sacs contenant ce quintal ou des paniers de jonc appelés couffins et contenant un quintal, ou trois quintaux qui forment la charge sont les seules mesures de capacité employées dans ces mines.

Citoyens, mon désir le plus ardent est de pouvoir me rendre utile à la patrie et de prouver au gouvernement qu'il peut retirer de l'institution de l'Agence des mines des services importants. Mais il ne dépend pas touj[ours] de nous de faire ce que nous croyons devoir être avantageux, le gouv[erne]ment ne nous donnant pas dans ces moments tous les moyens nécess[aires]. Dans votre lettre du 28 messidor, en approuvant l'idée de chercher à [...] traiter les mines de fer de Vizille avec le charbon des environs de [Pierre-]Châtel, idée d'autant plus probable qu'elle n'est pas neuve ainsi que [vous] le savez puisque ce moyen est mis en usage à Montcenis<sup>114</sup> et en plusie[urs] autres endroits, vous m'engagez à ne pas la perdre de vue et à chercher à faire des expériences ou au moins à engager les pr[opriétaires] de forge à les tenter.

Vous savez que la plupart des m<sup>tre</sup> de forges conduisent leurs trav[aux] par une routine aveugle et tiennent tellement à leur manière de faire q[u'ils] ne veulent pas croire qu'il puisse en exister d'autres. Je vois tous [les] jours des preuves de cet entêtement et je vous en donnerai un exemp[le] frappant dans mon rapport sur les mines de charbon des environs d[e] Marseille. Il ne faut donc pas espérer que je puisse déterminer aucun d[es] m<sup>tre</sup> de forges des environs de Vizille à faire venir du charbon de Pierre-Châtel, à construire des fourneaux particuliers, à exposer du minerai [...] pour essayer des expériences dans lesquelles ils n'auraient aucune conf[iance...]. Quant à moi il me paraît difficile en voyage de songer [...] de pareilles expériences qui, faites même en petit c'est-à-dire sur q[uelques] quintaux, exigeraient des moyens que je n'ai pas et des dépenses considérables. Les idées d'améliorations que nous poussons

---

<sup>113</sup> Pont-de-Beauvoisin, département de l'Isère ou département de la Savoie. En effet, cette commune est établie sur la rive gauche du Guiers qui la sépare de son homonyme en Savoie.

<sup>114</sup> Montcenis : département de Saône-et-Loire.

tomberont donc dans l'oubli si le gouvernement ne veut pas employ[er ...] moyens qui sont en son pouvoir pour en profiter. Nous ne [...] nous que proposer des idées, c'est au gouvernement à les exécuter [...] en croira digne, c'est ainsi qu'il prouvera notre utilité, c'est ainsi qu[...] en persuadant nous-mêmes davantage, il augmentera notre zèle [...] possible, ou au moins le soutiendra toujours. En effet le seul cas [...] il pourrait se refroidir c'est lorsque nous verrons qu'il ne résultera [...] avantage pour les mines, de notre travail, lorsque nous verrons que nos observations sur leur mauvais état, sur leur gaspillage n'aboutiront à rien et que les visites que nous ferons, les rapports que nous enverrons ne serviront pas à les améliorer. Enfin, tant que le gouvernement ne voudra pas se laisser persuader qu'elles sont dans un état de délabrement qui prive la France d'une de ses plus puissantes ressources et employer son pouvoir à les mettre dans la situation brillante où elles pourraient être. Je reviendrai sur ces idées en vous parlant des mines de charbon qui me les ont fait naître, de celles qui environnent Marseille, Toulon et Manosque.

Vous avez senti, citoyens combien il serait important de traiter les mines de fer de Vizille avec le charbon de terre de Pierre-Châtel, non seulement on pourrait alors remettre en exploitation ces mines abandonnées en partie par défaut de bois, mais redonner une nouvelle activité aux mines de charbon et économiser le bois, combustible qui diminue en France dans une progression effrayante pour l'avenir. Vous sentez aussi que je ne puis ici que communiquer mes idées et qu'au-delà je n'ai plus de moyens. C'est au gouvernement à tenter les expériences et voici comment il pourrait s'y prendre.

On pourrait emprunter ou louer du cit. Treillard la forge de Souans dont il est propriétaire, l'agence qui devait être chargée de ces expériences y enverrait cet hiver un ingénieur ou un élève instruit auquel elle remettrait les instructions nécessaires et qui seraient le résultat des idées de la conférence auquel cet objet pourrait être soumis dans ses premières séances, le commissaire mettrait en exécution les instructions qui lui auraient été données en faisant construire les fourneaux nécessaires pour la dépuración du charbon, le traitement du minerai, celui de la fonte enfin faisant suivre sous ses yeux et aux frais du gouvernement les procédés qui lui auraient été indiqués et ceux même que les circonstances et l'observation pourraient lui suggérer. Si l'expérience réussit ce qui me paraît assez probable, il n'y a pas de doute que ce procédé connu par pratique de tous les m<sup>tre</sup> de forges des environs ne soit aussitôt suivi par eux. Ils en sentiront alors trop vivement les avantages. Le gouvernement n'aura point à regretter les légères dépenses qu'il aura eu à supporter et l'Agence des mines aura prouvé de nouveau les services importants qu'elle peut rendre à la République.

Dans 7 à 8 jours je vous rendrai compte de mes travaux et vous enverrai de nouveaux rapports. Je dois vous prévenir que j'ai mis le 11 thermidor à Marseille à la diligence de Paris une caisse à votre adresse contenant des échantillons de minéraux.

Je dois maintenant vous parler d'objets bien moins agréables pour moi, de notre voyage et des nouvelles difficultés que nous éprouvons. Ce n'est pas

pour vous dire qu'elles sont capables de me rebuter, mais pour vous engager à les lever autant qu'il vous sera possible.

Nous voyageons avec la plus grande économie ; malgré la chaleur excessive du climat nous allons toujours à pied portant sur notre dos un sac assez pesant surtout quand il se remplit de pierres. La difficulté de trouver des occasions pour envoyer les échantillons dans les villes où sont adressées nos caisses et la cherté excessive des charrois nous empêchent de faire des petites caisses aussi souvent que nous le désirerions pour alléger notre marche. Malgré notre économie, malgré nos privations, nous dépensons par jour des sommes très fortes et je suis forcé de vous demander encore de l'argent quoique je n'ai pas reçu celui que vous m'avez envoyé probablement à Gap. Mais je vous observerai que dépensant au moins 100 à 200# par jour, étant déjà endetté envers un compagnon de voyage qui heureusement a pu venir à notre secours et ayant été obligé d'avancer beaucoup à l'élève qui m'accompagne, il y a longtemps que nous sommes sans argent et que nous vivons au dépens d'un ami qui est avec nous. Lorsque j'arriverai à Gap le cit. Advenier me devra au moins 2500#, j'en devrai presque autant au cit. qui nous prête, en sorte qu'Advenier sera absolument sans argent et ne pourra pas remplir la mission économique que je me proposais de lui donner, car citoyens j'ai fait un changement dans la position des élèves, changement qui m'a paru leur faire plaisir, être utile à leur instruction et devoir être plus économique.

Je vais parcourir le Mont-Blanc avec le cit. Dolomieu. Tout étant encore plus cher dans ce département que dans les autres, j'ai pensé qu'il serait plus économ[ique] de laisser pendant ce temps tous les élèves en séjour. En conséquence voici la distribution que j'en ai faite.

J'ai pensé que les cit. Rimmel<sup>115</sup> et Descotils avaient séjourné] assez longtemps à Allemont pour leur instruction. J'ai envoyé le cit. De[scotils] sur la mine de plomb de Pesai, département du Mont-Blanc, il y séjourne[ra], s'instruira de l'exploitation et du traitement de cette mine.

J'ai chargé le cit. Rimmel de venir me rejoindre à Gap. Arrivé [...] ville si j'ai le temps de visiter les environs de Briançon, il m'accom[pagnera], sinon je l'y enverrai seul avec les instructions nécessaires. Il ira ensuite avec le cit. Advenier séjournant dans] les mines de fer d'Allevard qu'il sera chargé d'examiner avec [...] voyagerai point avec Advenier dans les environs de Briançon [...] d'avance à Allevard afin de diminuer autant qu'il est pos[sible ...] de voyage.

Mais je vous répète, citoyens, que nous sommes tous sans argent et que nous ne pouvons exécuter ces dispositions si vous ne nous en envoyez promptement en plus grande quantité qu'à l'ordinaire puisque les dépenses sont quadruplées.

---

<sup>115</sup> D'après Ambroise FOURCY, dans son *Histoire de l'École polytechnique*, Paris, École Polytechnique, 1828, p. 390, Rimmel était, au moment où cet ouvrage parut, directeur des mines de Sainte-Marie dans le département du Haut-Rhin.

Je vous prierai donc d'envoyer sans retard au cit. Advenier une somme assez forte pour qu'il puisse s'acquitter avec moi et avoir encore de quoi vivre et de l'adresser à Chambéry qui est le district le plus près d'Allevard. Je vous serai obligé d'envoyer également dans cette ville l'argent dont j'ai besoin et celui qui est nécessaire à Rimmel.

Je n'ai point sur moi de carte du Mont-Blanc et j'ignore quel est le district le plus voisin de Pesai, je vous prierai d'y adresser le mandat que vous destinez à Descotils. Faites en sorte, citoyens, s'il vous est possible que ces sommes soient assez fortes pour qu'après nous être tous acquittés de nos dettes, nous ayons le temps d'attendre de nouvel argent sans être obligés d'en contracter d'autres, ce qui n'est même pas toujours facile et il est fort heureux qu'Advenier et moi ayons rencontré un compagnon de voyage obligeant et que Rimmel et Descotils aient trouvé à Allemont le cit. Colson. Nous eussions été sans cela dans un grand embarras.

Je vous envoie ci-joint copie des instructions données aux citoyens Rimmel et Descotils et le rapport des travaux faits dans la mine d'Allemont dans la décade du 10 au 20 messidor par Rimmel.

Veillez bien m'écrire dorénavant à Chambéry poste restante.

Alex. Brongniart ingénieur des mines

\*

### **Document n° 5 : Transcription de la lettre d'Alexandre Brongniart à l'Agence des mines du 6 vendémiaire an IV<sup>116</sup>**

Grenoble, le 6 vendémiaire, l'an 4<sup>117</sup>.

Alexandre Brongniart, ingénieur des Mines de la République à l'Agence des mines.

Citoyens,

Je m'empresse de répondre à la lettre que je reçois de vous à l'instant, quoiqu'elle soit datée du 1<sup>er</sup> jour complémentaire<sup>118</sup>, mais elle a été à Carouge<sup>119</sup>

---

<sup>116</sup> Archives nationales, F/14/2716/2, Dossier personnel d'Alexandre Brongniart.

<sup>117</sup> Soit le 28 septembre 1795.

<sup>118</sup> Soit le 17 septembre 1795. Le 1<sup>er</sup> jour complémentaire correspondait au jour de la Vertu dans le calendrier républicain. Mis en place le 22 septembre 1793, celui-ci découpe l'année en 12 mois de 30 jours, soit 360 jours au total, auxquels sont ajoutés cinq jours complémentaires placés à la

avant de venir ici. Vous semblez m'y faire des reproches auxquels je suis d'autant plus sensible que je crois peu les mériter eu égard au zèle que j'ai mis dans ce voyage et aux fatigues que j'ai eu à supporter. Une courte récapitulation de ce que j'ai fait jusqu'à présent vous prouvera, citoyens, qu'à moins de voyager en poste il m'était impossible de visiter à moi seul une région minéralogique aussi étendue et que j'ai cependant parcouru presque en entier.

Après avoir visité les mines du département de l'Isère et y être resté quelques temps autant pour terminer cette inspection que pour me concerter avec le cit. Dolomieu sur la division de notre arrondissement, voyant qu'il ne pouvait encore se mettre en voyage de quelques temps, j'ai été visiter à pied et par une saison excessivement chaude toutes les mines et indices des départements de la Drôme, Vaucluse, les Bouches-du-Rhône, d'une partie du Var, et des Basses-Alpes. Je vous ai envoyé des rapports sur presque tous ces départements. Vous devez avoir vu que j'ai beaucoup couru dans un pays où les indices étaient peu importants et que dans un voyage de près de trois mois, je n'ai vu que des mines peu intéressantes, mal exploitées, qu'un pays calcaire et aride et dans aucun intérêt géologique. De retour à Gap, il me restait à voir la partie la plus intéressante et la plus instructive de ma région, mais la saison était avancée et les lenteurs de la trésorerie nous avaient réduits à ne savoir plus de quoi vivre. Par cette première raison il ne m'était pas possible de rester à Gap sans argent et sans connaissance, ayant épuisé celui d'un compagnon de voyage étranger aux mines. D'un autre côté, le cit. Dolomieu me pressait de venir dans le Mont-Blanc, partie de ma région si intéressante. Il m'offrait de pourvoir momentanément à mes besoins. Je devais également visiter ce département. Vous nous aviez autorisés à voyager ensemble. Je voyais dans ses connaissances et dans celles des savants qui l'accompagnaient des ressources d'instruction que je ne devais point négliger, vous m'aviez même prescrit de me concerter avec M. Tingry<sup>120</sup> sur les efflorescences de sulfate de magnésie qu'on rencontre aux environs du Mont-Blanc. Ces considérations majeures me décidèrent à aller rejoindre le cit. Dolomieu et à me réunir à lui pour visiter ce département. Cependant pour ne point négliger totalement le département des Hautes-Alpes, je chargeai le cit. Rimmel de venir visiter les principaux indices. Il s'y rendit promptement. S'il n'y est pas resté plus longtemps ce n'est ni à moi ni à lui qu'il faut s'en prendre mais au gouvernement qui faisant voyager des hommes utiles

---

fin de fructidor, le douzième mois (août-septembre), et célébrant successivement la Vertu, le Génie, le Travail, l'Opinion et les Récompenses. Un sixième jour complémentaire appelé « Jour de la Révolution » est ajouté tous les quatre ans, afin que l'année ait bien une durée moyenne de 365,25 jours. Voir C. L. GUILLOT, *Dictionnaire des constitutions de l'Empire français et du royaume d'Italie*, Paris, J. Gratiot, 1806, t. I, p. 117 et suiv. Voir également, Denis GUEDJ, *La Révolution des savants*, Paris, Gallimard, 1988.

<sup>119</sup> Canton de Genève, Suisse.

<sup>120</sup> Pierre-François Tingry (1743-1821), pharmacien et chimiste genevois. Lorsque la chaire de chimie et de minéralogie fut créée à l'Académie de Genève, il en fut le premier titulaire. Voir Marcel CHAIGNEAU, « Pierre-François Tingry (1743-1821), pharmacien genevois : ses recherches en chimie végétale », *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, vol. 83, n° 304, 1995, p. 17-23.

les laisse sans fonds et souvent dans le plus grand embarras. Je vous ai déjà écrit citoyens, que Rimmel avait été obligé de retourner bien vite à Allemont se voyant sans argent et ne pouvant espérer retrouver dans ce pays les ressources qu'il rencontrait dans l'honnêteté du directeur de la mine d'Allemont.

Voilà environ 800 lieues de poste et plus que j'ai fait à pied depuis le commencement de ma mission ayant porté sur moi une partie de mes effets et les échantillons que je vous ai envoyés. Ma tournée dans le Mont-Blanc a été de 36 jours environ pendant lesquels je n'ai pris que quatre jours de repos. Je suis à Grenoble depuis trois jours, je compte y rester encore autant à me reposer en mettant mes notes au net et rédigeant quelques rapports sur ma tournée dans la ci-devant Provence. Il est trop tard actuellement pour retourner à Gap et dans le département des Hautes-Alpes ; il y a des indices à visiter pour un mois au moins. Je vais dans ce moment terminer mes courses en visitant les mines d'Allevard et celles d'Allemont, les deux plus importantes de ma région. J'ai donné rendez-vous au concessionnaire des mines d'Allevard qui, projetant de demander au gouvernement des secours pour améliorer et perpétuer une exploitation aussi intéressante, désire me faire voir les travaux qu'il compte y faire faire, afin qu'interrogé sur leur utilité, je puisse y répondre. Je compte repasser par Allemont que je n'ai vu qu'en passant et qui mérite toute la sollicitude du gouvernement, visiter la mine d'Articol, retourner à Grenoble et me rendre à Paris, afin d'y être arrivé dans les premiers jours de brumaire, terme fixé à nos courses par les arrêtés du Comité de Salut public.

Cependant, citoyens, ne désirant rien plus que de remplir avec exactitude les ordres que vous me donnez, si malgré les observations que je vais vous faire et qui doivent vous paraître justes, vous regardez comme absolument nécessaire de visiter cette année les indices du département des Hautes-Alpes, que vous pensiez que cette inspection ne puisse pas se remettre au printemps prochain, veuillez bien me réitérer vos ordres et me répondant de suite à Grenoble, je recevrai dans 12 jours votre lettre, je serai alors de retour d'Allevard et d'Allemont.

Mais je vous serai obligé de m'autoriser particulièrement à faire ce voyage à cheval, je suis trop fatigué des grandes routes pour me résoudre à m'y remettre encore à pied surtout vers la fin de la saison, d'ailleurs si je ne me hâte pas de faire ce voyage, les neiges qui vont couvrir les montagnes et le mauvais temps rendront les chemins impraticables. Je vous préviens aussi que dans ce moment, les frais de route deviennent immenses avec des montures et je serai alors forcé de retarder le remboursement des fonds que j'ai été obligé d'emprunter pour mon voyage du Mont-Blanc ; remboursement que je comptais faire avec les 10,000# que vous venez de me faire passer, car supposant que je reçoive à temps les 6000# que vous m'avez envoyés à Cluses<sup>121</sup>, ils suffiront à peine pour le séjour de quelques jours que je serai obligé de faire à Grenoble à mon retour et pour ma route de Grenoble à Paris.

---

<sup>121</sup> Cluses se situe en Haute-Savoie, dans la vallée de l'Arve.

J'ai reçu les 4000# que vous m'aviez envoyés à Gap. J'ai également envoyé une procuration à Cluses pour recevoir les fonds que vous y avez adressés. Descotils faute d'argent, n'ayant pu aller à Moûtiers, ainsi que je l'en avais chargé, n'a pu toucher non plus les fonds qui sont pour lui dans cette ville. Il attend qu'on les lui envoie et se rendra de suite à Paris.

J'ai autorisé les citoyens Advenier et Rimmel à partir pour Paris, parce qu'il paraissait, d'après une note mise au bas du mandat de l'un d'eux, que les 5000# que vous leur adressiez étaient destinés pour faciliter ce retour et s'ils eussent attendu plus longtemps, ils auraient dépensé une partie de cette somme et il ne leur en serait point resté suffisamment pour faire leur route.

Si vous croyez citoyens, ainsi que moi, qu'il soit plus avantageux de remettre au printemps prochain une visite qui ne pourrait maintenant ne se faire qu'en courant, veuillez bien me le dire et l'écrire aux administrateurs du départ. des Hautes-Alpes en leur faisant sentir que les circonstances difficiles dans lesquelles nous voyageons sont les seules causes de ce retard involontaire, mais qu'une inspection lente et soignée les en dédommagera. Je leur écrirai de mon côté dans le même but.

J'ajouterai d'ailleurs que, d'après ce que m'a dit Rimmel, les indices de ce département ne peuvent être connus d'une manière utile qu'au moyen d'une sonde<sup>122</sup> qu'il ne serait pas possible d'avoir avant l'hiver et qu'on pourra se procurer au printemps plus facilement.

Alex. Brongniart

---

<sup>122</sup> Dans son *Traité élémentaire de minéralogie, avec des applications aux arts*, Paris, Crapelet, 1807, t. II, p. 284-286, Alexandre BRONGNIART explique que pour s'assurer de la présence d'un minerai il faut faire des recherches préliminaires et que « si c'est une couche, on parvient plus aisément à reconnaître [le minerai], au moyen d'un instrument que l'on nomme sonde ou tarière de montagne, et avec lequel on peut percer, en quelques jours, des trous de 6 à 8 centimètres de diamètre et de 100 à 150 mètres de profondeur », puis il décrit les composantes de cet instrument.

### III.

TRAVAUX DES DOCTORANTS, CHANTIERS EN COURS





**GENÈSE DE LA CROISIÈRE MODERNE.  
LES FORMES D'UNE EXPÉRIENCE, ENTRE LOISIR ET DÉCOUVERTE  
(1830-1970)**

Christine PELTRE

Le sujet de ce séminaire, à première vue audacieux dans un milieu géographique moins ouvert que d'autres aux aventures maritimes, s'inscrit en réalité dans un axe depuis longtemps privilégié par la recherche des sciences historiques à Strasbourg. En effet, c'est à nouveau l'une des « formes » du voyage, pour reprendre le titre d'un ouvrage collectif<sup>1</sup> paru ces dernières années, qui a engagé cette recherche. Celle-ci pour l'essentiel s'inscrit entre 1830 et 1970, définie depuis quelques témoignages pionniers autour des années 1830/1840 (ainsi Alexandre Dumas, qui raconta son tour de Sicile dans *Le Speronare*) jusqu'à 1969, année de la publication du récit de Bernard Moitessier qui fit rêver toute une génération, *La longue route*.

Au terme d'une année de réflexion s'imposent plusieurs axes pour structurer la recherche. Le premier est assurément la présence de la Grèce, à la fois source, guide et destination. La rame posée à côté de l'allégorie de l'*Odyssée* dans le tableau d'Ingres, *L'Apothéose d'Homère* (1827), en est le précoce emblème et continue à féconder les imaginaires, comme en témoignent bien des récits du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple celui d'Isadora Duncan en route vers la Grèce : « nous voulions que notre traversée ressemblât autant que possible à celle d'Ulysse<sup>2</sup> ». La revue *Le Voyage en Grèce (1934-1939)*, dont la parution est liée aux traversées du Patris II, à la fois bateau-atelier et croisière savante, reflète la multiplicité des foyers de connaissance et de création que génère alors le départ vers la Grèce, de l'archéologie à l'art contemporain, en ses diverses expressions littéraires et plastiques.

Loisir de la modernité, la croisière hisse en nouvelle figure de proue celle de l'aventurière. Le tableau de l'artiste strasbourgeoise Marcelle Cahn, *Femme et voilier* (1926-1927, Strasbourg, Mamcs) reflète à la fin des années vingt cette émergence, dans le style syncopé du post-cubisme, à la fois sensuel et abstrait.

---

<sup>1</sup> Dominique DINET, Jean-Noël GRANDHOMME et Isabelle LABOULAIS (dir.), *Les formes du voyage*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2010.

<sup>2</sup> Isadora DUNCAN, *Ma vie*, Paris, Gallimard, 1932, p. 147

Son sujet semble préfiguré, dans un autre style, par le tableau de Courbet, *La Dame au podoscaphé*, également appelé *La moderne Amphitrite*. La croisière est donc aussi le lieu d'une émancipation où s'inscrivent les noms d'Hermine de Saussure ou d'Ella Maillart à l'époque des voyages de Perlette ou de Bonita et ce deuxième axe, avec par exemple le récit d'Edith Wharton (*The Cruise of the Vanadis*, rédigé en 1887 et resté inédit), vient enrichir les recherches déjà conduites par l'équipe sur « Le voyage au féminin<sup>3</sup> ».

Exploit sportif ou loisir mondain, à voile ou à vapeur, « pratique élitiste ou escapade sociale », pour reprendre les termes d'Éric Vibart, la croisière est donc étroitement associée au voyage des idées, des images et des formes, au croisement de courants intellectuels et artistiques qui tissent la complexité d'une époque. La liste est longue des ouvrages fondateurs, de Joseph Conrad à Herman Melville, de Jack London à Joshua Slocum, lus – souvent en mer – par ceux qui écriront à leur tour et qui rythment l'histoire de la croisière. Celle-ci s'inscrit ainsi au cœur de l'évolution du monde contemporain, en affirmant aussi, dans ce dialogue avec la mer, des partis esthétiques qui dessinent un troisième axe. Décor de *conversation pièce* chez James Tissot, qui aime placer ses personnages dans un paysage de gréements, l'embarcation devient modèle architectural, dans la répartition intérieure – comme l'écrit Roland Barthes, le bateau n'est-il pas aussi « chiffre de la clôture » et, par exemple chez Jules Verne, un « coin du feu » parfait ? – autant que dans l'esprit des façades ou la conception des structures. Le Corbusier choisit une allée de paquebot pour la couverture de son recueil d'essais *Vers une architecture* (1923), véritable manifeste tendu à la rencontre d'un monde nouveau.

L'année 2015 se propose d'explorer sous d'autres angles, en restant fidèle à la perspective interdisciplinaire, ces mythologies de la navigation.

\*

## Année 2013-2014

### 17 décembre

Christine Peltre (Université de Strasbourg), *La Croisière : horizons d'une recherche*.

### 27 janvier

Sophie Basch (Université de Paris IV-Sorbonne), « *Le Voyage en Grèce (1934-1939). Du périodique de tourisme à la revue artistique* » : *histoire d'un colloque et de sa publication*.

---

<sup>3</sup> Nicolas BOURGUINAT (dir.), *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.

**17 février**

Éric Vibart, *Regards sur l'évolution de la croisière de plaisance 1880-2000 : d'une pratique élitiste à l'escapade sociale.*

**24 mars**

Hervé Doucet (Université de Strasbourg), *Rêve et rationalités. Le paquebot comme modèle architectural.*

**7 avril**

Nicolas Bourguinat (Université de Strasbourg), *La croisière du Vanadis : un voyage de jeunesse d'Edith Wharton en Méditerranée (1888).*

**28 avril**

Cyril Lécosse (Université de Lausanne), *Le peintre James Tissot (1836-1902) et quelques « yachtmen » de son temps.*

\*

**Année 2015**

**16 février**

Vassiliki Lalagianni (Université du Péloponnèse), *Itinéraires au féminin : la croisière de Perlette et de Bonita en mer Egée.*

**30 mars**

Christine Peltre (Université de Strasbourg), *Sous le signe de l'Amphisbène : Les navigations de Henri de Régnier (1904-1906).*

**20 avril**

Gabriel Gee (Franklin University, Suisse), *Les navires de croisière entre narcissisme et passages de civilisations (1880-1970).*

**27 mai**

Irini Apostolou (Université nationale d'Athènes-Capodistriakon), *Tradition et nouveauté de la croisière en Grèce fin de siècle.*

**15 juin**

Tiphaine Larroque (Université de Strasbourg), *Le bateau : un espace hétérotopique.*

Nicolas Bourguinat (Université de Strasbourg), *Dans les mers du Sud. Marins, yachtmen et touristes américains dans la mer des Caraïbes de 1850 à 1930.*

**BILAN DU SÉMINAIRE**  
**« REPRÉSENTER LA NATURE. ARTS, SCIENCES ET TECHNIQUES DE**  
**L'ÂGE CLASSIQUE AU POSITIVISME »**

Martial GUÉDRON et Isabelle LABOULAIS

À la rentrée de l'année universitaire 2015-2016, le séminaire « Représenter la nature. Arts, sciences et techniques des Lumières au positivisme » entrera dans sa quatrième année d'activité. Sur les trois années écoulées, vingt-deux intervenants se sont succédé, pas un n'a manqué à l'appel et nous voudrions ici leur renouveler nos remerciements<sup>1</sup>.

Créé à notre initiative au commencement de l'année universitaire 2012-2013, ce séminaire est rattaché à l'axe « Sources, Savoirs, Méthodes » de l'Équipe de recherche en sciences historiques de l'Université de Strasbourg ARCHE-EA 3400 (Arts, civilisation et histoire de l'Europe). Il se réunit une fois par mois autour d'un noyau d'une dizaine de personnes constitué d'étudiants en thèse et en master d'histoire ou d'histoire de l'art. S'y agrègent ponctuellement des historiens, des historiens des sciences, des épistémologues, des spécialistes du livre et des enseignants en école d'art. Durant ses trois années d'existence, le séminaire a connu des séances d'une grande diversité et d'une belle cohérence.

Notre axe de réflexion principal propose une approche historique et épistémologique des représentations de la nature au XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier à travers les relations entre texte et image. C'est pourquoi le livre scientifique illustré est régulièrement au cœur de nos préoccupations et a servi de source à plusieurs de nos intervenants qui étudient son rôle comme instrument de savoir et moyen d'émulation intellectuelle. Bien sûr, d'autres liens entre écrit et représentations figurées ont été interrogés, notamment quand ils reposent sur la coprésence de l'objet et de l'observateur, comme c'est le cas dans les enquêtes de terrain, les expérimentations en laboratoire, les inventaires de collections

---

<sup>1</sup> Laurent Baridon, Charlotte Bigg, Claude Blanckaert, Samir Boumediene, Marie-Noëlle Bourguet, Florence Catherine, Valérie Chansigaud, Martial Guédron, Charlotte Guichard, Isabelle Laboulais, Pierre-Yves Lacour, Anne Lafont, Gaëtane Maës, Rafaël Mandressi, Yasmine Marcil, Pierre Martin, Gilles Montègre, Emmanuelle Sempère, Barbara Stentz, Lucienne Strivay, Jérôme van Wijland, Nathalie Vuillemin.

naturalistes. Reste que ces différentes expériences sont souvent restituées sous la forme d'écrits accompagnés d'images – ou d'images accompagnées d'écrits.

Ce sont donc les processus d'appropriation des productions de la nature qui nous retiennent au premier chef, à travers leur nomination, leur description et leur figuration : chacun dans leur domaine spécifique, les intervenants ont analysé comment s'opéraient des connexions entre représentations mentales, outils conceptuels, techniques de visualisation, pratiques manuelles, interactions entre, d'un côté, les méthodes et les processus d'écriture, de sélection, de classification, et, de l'autre, les signes graphiques, les codes chromatiques et les conventions auxquelles ils obéissent pour constituer une grammaire visuelle. À cet égard, un des fils rouges du séminaire peut se résumer à travers l'idée que les images, loin de se réduire à une fonction décorative ou illustrative, contribuent pleinement au discours scientifique et revêtent une dimension cognitive et didactique qui leur est propre.

À la demande de la revue *Études sur le 18<sup>e</sup> siècle*, nous avons bâti un dossier intitulé « Écrire les sciences », qui a été publié au début de l'année 2015. Les quatorze contributions qui y sont réunies montrent que l'écriture des sciences naturelles au XVIII<sup>e</sup> siècle conduit à interroger le lien entre le regard et le langage, non seulement pour revenir sur la place dévolue à l'observation dans la fabrique des savoirs, mais aussi pour contribuer aux débats ouverts par les *visual studies*.

En nous plaçant sous l'égide de l'ouvrage désormais classique de Lorraine Daston et Peter Galison, *Objectivity*<sup>2</sup>, nous ambitionnions de poursuivre la réflexion sur la question de l'objectivité scientifique en centrant l'attention sur la période qui s'étend de l'âge classique au positivisme. De fait, comme l'ont confirmé plusieurs participants, c'est bien dès le tournant du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle que sont apparues de nouvelles modalités de démonstration par l'image. Or bien qu'elle reposât sur une exigence d'observation directe, celle-ci restait déterminée par toutes sortes de références, de modèles et de dispositifs qui contribuaient eux aussi à garantir son exactitude et son autorité.

C'est à partir de ce dernier point que nous souhaiterions enrichir la réflexion lors des prochaines années. D'un côté les images « disciplinées » (même si elles restent toujours perfectibles au gré des observations) dont les détails sont explicités par les commentaires qu'elles appellent et qui supposent une restitution précise de la nature. De l'autre, ces images qui, même à l'aube du positivisme, ne sont pas entièrement soumises à la construction objective des savoirs, ou plus exactement s'affranchissent du domaine scientifique dans lequel on s'efforce de les cantonner, pour ouvrir sur des dimensions symboliques, idéologiques et sociales.

---

<sup>2</sup> Lorraine DASTON et Peter GALISON, *Objectivity*, New York, Zone Books, 2007.

## LA TRADUCTION DE RÉCITS DE VOYAGE MÉDIÉVAUX ET D'AUTRES TEXTES...

Benoît-Michel TOCK

Le travail de traduction des textes médiolatins est à la fois une nécessité et une source d'enrichissement.

Une nécessité, parce que trop de lecteurs cultivés, trop d'historiens et même trop de médiévistes ont de nos jours des difficultés à accéder au texte latin des auteurs médiévaux. Et même s'il n'est scientifiquement pas possible de travailler sur un texte traduit, il serait trop simple et inutile de refuser purement et simplement aux non-latinistes tout accès aux textes médiolatins.

Une source d'enrichissement aussi, parce que traduire un texte, c'est le lire autrement, et bien mieux, qu'au cours d'une simple lecture. C'est en peser chaque mot, chaque lettre même ; c'est en analyser la structure, l'organisation ; c'est chercher à comprendre le choix des termes, la place des mots...

Et lorsque ce travail de traduction se fait en commun, non seulement le plaisir est multiplié par celui de travailler en compagnie, mais de surcroît la réflexion commune, les désaccords, l'argumentation nécessaire pour convaincre, l'ouverture indispensable pour se laisser convaincre, tout cela rend le travail plus riche, plus fructueux encore.

C'est en tout cas ce que pensent quelques passionnés qui, depuis quelques années (dans un groupe évidemment en évolution permanente), s'attache un après-midi tous les mois, environ, à traduire des textes médiolatins.

Le groupe est né, il y a quelques années, d'une sorte de défi, lancé lors de cours de latin avec des étudiants particulièrement doués : la traduction de textes relatifs à l'Allemagne ottonienne et salienne, thème d'une question de concours de l'enseignement secondaire au cours de laquelle le très petit nombre de textes traduits en français posait problème aux enseignants comme aux étudiants. En quelques mois, les volontaires ont été trouvés, le travail réparti, les textes traduits et corrigés, et un beau volume en est sorti<sup>1</sup> !

---

<sup>1</sup> *Rois, reines et évêques. L'Allemagne aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Recueil de textes traduits*, Cédric GIRAUD et Benoît-Michel TOCK (dir.), Turnhout, 2009 (Témoins de notre histoire). Avoient aussi participé au volume Alexandre Leducq et Adrien Fernique.



Depuis lors, le petit groupe régulier, sous sa bannière « Tex Med » (pour « Textes Médiévaux »), a d'abord traduit le *Bellum Walthesianum*, un récit du conflit qui opposa l'évêque de Strasbourg à la ville et eut comme point d'orgue la victoire de cette dernière lors de la bataille d'Oberhausbergen en 1262. Cette traduction paraîtra dans les actes du colloque consacré, en 2012, au 750<sup>e</sup> anniversaire de cette bataille<sup>2</sup>.

Après cela, nous avons entrepris, et presque terminé, la traduction du *Chronicon Ebersheimense*, ou chronique de l'abbaye d'Ebersheim. Un texte parfois proche des chartes (généralement fausses) de l'abbaye, parfois très rocambolesque, dans lequel on rencontre Jules César, Sémiramis, saint Pierre et bien d'autres personnages.

L'objectif de notre groupe est de publier, à terme, un recueil de textes médiolatins d'Alsace. Y arriverons-nous ? La difficulté principale est de trouver des textes intéressants à traduire, tant l'Alsace médiévale a été chiche en textes latins véritablement intéressants, alors qu'en allemand au contraire les textes passionnants abondent ! Peut-être devons-nous travailler aussi sur des textes souabes en général.

À titre plus personnel, je m'emploie depuis longtemps à traduire des textes médiolatins. Mon objectif, à un horizon qui ne cesse de reculer, est de publier un recueil de documents sur l'Église médiévale. Plusieurs d'entre eux concernent des voyages, ce qui nous ramène au thème de ce numéro de *Source(s)*.

Le premier est le récit du voyage à Rome d'Hariulphe, abbé d'Oudenburg, en Flandre, vers 1140. Le pape Innocent II avait publié une bulle réduisant Oudenburg au statut de prieuré de l'abbaye Saint-Médard de Soissons. Hariulphe, bien qu'octogénaire, prit la route de Rome pour plaider la cause de son monastère et obtenir du pape l'annulation de la bulle en question. Il nous a laissé un récit, non du voyage proprement dit, mais du séjour qu'il fit à la curie romaine<sup>3</sup>.

Le deuxième est la *Translatio sanctae Monicae* : comment un chanoine artésien, en 1161-1162, profite d'un séjour à Ostie pour déterrer les ossements de Monique, mère de saint Augustin et les apporter chez lui, inventant du même coup la sainteté de Monique. Un texte lui aussi rocambolesque par certains côtés, ou picaresque.

Le troisième, enfin, est le *De mirabilibus urbis Romae*, écrit, au XIII<sup>e</sup> siècle, par un certain maître Grégoire, un ecclésiastique anglais. C'est une sorte de guide touristique des merveilles de Rome, décrivant les monuments et les

---

<sup>2</sup> Les *Actes* de ce colloque sont sous presse, sous la direction de Georges BISCHOFF.

<sup>3</sup> La traduction, provisoire, de ce texte se trouve à l'adresse [http://ea3400.unistra.fr/fileadmin/upload/DUN/ea\\_3400/Documents/Hariulphe.pdf](http://ea3400.unistra.fr/fileadmin/upload/DUN/ea_3400/Documents/Hariulphe.pdf).

bâtiments de la Rome antique, montrant d'ailleurs au passage qu'on n'a pas attendu la Renaissance pour admirer l'Antiquité.

D'autres textes sont prévus, comme la *Vita* de l'évêque de Théroouanne Jean de Warneton ou l'histoire de l'assassinat du comte de Flandre Charles le Bon, tous deux écrits vers 1130 par Gautier de Théroouanne ; la chronique de l'abbaye de Vicoigne ; peut-être les *Gesta* des abbés de Saint-Bertin (la deuxième partie, celle qui fut écrite au XII<sup>e</sup> siècle par Simon et ses continuateurs). Mais il reste encore bien du travail avant de transformer ces projets en réalisation !



## À LA RECHERCHE DU LANGAGE DES ÉMOTIONS EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES : MÉTHODES ET EXEMPLES

Daniel FISCHER et Gilles VOGT

La journée d'étude de l'école doctorale SHS-PE (ED 519) intitulée « Les émotions en situations » a réuni le 17 avril 2015 – sous l'œil bienveillant du comité scientifique représenté par Pascal Hintermeyer et Jean-Philippe Heurtin –, jeunes chercheurs et enseignants-chercheurs en sciences humaines et sociales autour d'une question longtemps insaisissable et pourtant omniprésente dans de nombreux champs disciplinaires : le travail des émotions.

Si des exemples d'émotions viennent assez facilement à l'esprit, leur répertoire, le langage spécifique qu'elles mobilisent, leur autonomisation et leur inscription sociale et culturelle méritent l'attention renouvelée des chercheurs (en témoigne la dernière livraison de la revue *Source(s)* coordonnée par Anne Corneloup et consacrée aux « affects, émotions et convictions » dans la recherche en histoire).

Par définition éphémères et donc difficilement saisissables, tantôt frappées d'un soupçon d'inauthenticité lorsqu'elles paraissent vouloir instrumentaliser une audience, tantôt considérées comme les signes manifestes d'un emportement totalement incontrôlé, les émotions ont fait ici l'objet d'une réflexion méthodologique systématique au fil des quinze communications.

### Nommer les émotions

Dans son introduction, Jean-Philippe Heurtin a rappelé que, pour Marcel Mauss, les émotions forment – plus que de simples manifestations – un langage à part entière. Ce langage fait l'objet d'un apprentissage, comme le montre Sunami Inoué (LISEC) dans le cas du Japon où les enfants apprennent très tôt et dans un cadre institutionnel ce qu'est le *Jōso* : la « qualité du vivant » et « celui qui est riche de sensibilité ».

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les émotions sont le sujet de traités en Angleterre, comme *La lettre sur l'enthousiasme* de Lord Shaftesbury (1708), ou d'articles dans des manuels de confession en France, comme celui d'Antoine Blanchard, désireux, en 1713, de recenser tous les sentiments pouvant animer parents et enfants d'une même famille. Y apparaissent le respect, le mépris, la

dureté, la froideur, l'emportement, la tristesse, la douleur, l'envie, la jalousie, la haine, l'attachement excessif, l'indifférence. Daniel Fischer (ARCHE), comparant cette grille de vocabulaire au répertoire des émotions exprimées dans les archives de la famille de Dietrich, notamment la correspondance entre Jean de Dietrich et ses fils dans les années 1770 et 1780, remarque qu'elles sont pour la plupart négatives et fonctionnent par couples liant ces émotions au regret de les avoir suscitées.

Marion Aballéa (DYNAMIE) s'est intéressée aux émotions de « masse » à travers le symbole des ambassades dans le mécontentement populaire aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elle montre notamment que lorsqu'une institution diplomatique est prise d'assaut par des manifestants, le sort réservé aux diplomates et personnels des ambassades suscite une « émotion » à l'échelle mondiale permettant, à son tour, de mesurer l'ampleur du différend international et de ses conséquences. C'est également sur le terrain diplomatique que Gilles Vogt (ARCHE) a placé son propos, dans un aperçu des émotions manifestées par l'opinion suisse à l'occasion du siège de Strasbourg en 1870 (à travers journaux, carnets privés et documents diplomatiques). Là, l'impact d'une déchirure diplomatique vient questionner la non-belligérance d'une population helvétique qui, devant le sort tragique d'une ville « voisine », exprime son impuissance, sa compassion et sa douleur.

Dans la mesure où l'émotion est un interpréteur de situation, son identification a son importance dans les rapports sociaux. Chloé Toutain (SULISOM) a montré l'impact des émotions dans sa recherche en psychologie clinique, où elles servent de porte de passage entre le biologique et le psychologique. Se pose alors la question de la définition d'émotions « fondamentales » interrogeables (la surprise, la peur, la joie, la tristesse ou le dégoût). Àuprès de parents de grands prématurés, Cécile Bréhat (SULISOM) a, par le biais d'entretiens, élaboré la méthodologie d'une approche psychanalytique des émotions. Mais la présence d'un magnétophone lors de l'entretien altère fatalement l'émotivité, certaines émotions pouvant être reconstruites pour paraître acceptables, d'autres, souvent liées au deuil ou à l'enfantement, remontant brutalement à la surface sous forme de larmes bientôt regrettées par les personnes interrogées.

Les témoignages recueillis par Marie-Frédérique Bacqué révèlent quant à eux une certaine tendance à l'intériorisation des émotions. Dans le cadre de la psychothérapie, elle pointe notamment la disjonction entre l'apparente neutralité émotionnelle des patients réunis en salle d'attente (donc, en société) et la réalité d'entretiens tout à fait débridés dans l'intimité du cabinet médical. Seul face au psychothérapeute, l'individu dévoile ses émotions au point, parfois, de s'excuser de dévier d'un comportement émotionnellement neutre. Ce besoin de garder intériorisées les émotions, de les maîtriser, voire de les cacher, est peut-être à mettre en lien avec l'individualisation croissante dans nos sociétés modernes, qui conduit à mettre à distance émetteurs et récepteurs d'émotions.

## Manifester (ou non) des émotions

L'émotion a également sa place dans un cadre plus officiel. Proposant une approche praxéologique des émotions dans la sphère judiciaire, Julie Colemans (Université de Liège) dévoile notamment leur utilisation dans les procédures prud'homales. Là, les émotions (ou l'absence d'émotions) accusent ou défendent, et toute la question est de savoir si leur examen est conscient, reconnu et assumé par les professionnels du droit.

La famille (et l'intimité qu'elle permet) reste un cadre privilégié d'expression des émotions. Prenant le cas des familles « pathologiques » (un dysfonctionnement caractérise les relations au sein de l'unité familiale), Chad Cape (SULISOM) se demande si les émotions y sont pléthoriques ou au contraire réprimées. Des entretiens menés sur un échantillon de familles où les enfants jouent le rôle de parents ont montré que la colère, l'affection et le manque d'affection ne se manifestent pas de la même façon que dans un cadre familial plus serein, chaque type de famille conditionnant et codifiant ces émotions à sa manière.

Mais Juliette Deloye (ARCHE), étudiant la correspondance de Louis de Beer (1791-1823) avec ses proches, rappelle que la famille n'est pas – du moins pas entièrement, loin s'en faut – la sphère du privé et de l'intime à toutes les époques. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la famille est encore largement une affaire publique. Daniel Fischer (ARCHE) fait le même constat lorsqu'il décrit les colères de Jean de Dietrich, réagissant à la débauche de son fils aîné (d'après la correspondance des années 1789-1790 conservée aux archives du château de Reichshoffen) et à l'irresponsabilité financière du fils cadet (1774-1776) ainsi qu'à son choix de renoncer à la religion de sa famille (1781-1782). Ces colères rachètent en quelque sorte, aux yeux des proches, une conduite répréhensible et rétablissent l'honneur de la famille par le truchement de sanctions mesurées. Proposant une méthode d'analyse de la forme, de la matérialité et du contenu des lettres de Louis de Beer, Juliette Deloye explique comment la relation épistolaire peut venir se substituer aux relations humaines. La souffrance qu'il ressent devant l'éloignement de sa famille – notamment de son père au moment de sa mort – s'exprime dans ses lettres qui sont un lieu de représentation de soi, voire une corvée parfois, mais aussi un authentique lieu d'expression d'émotions rappelant l'attachement de l'épistolier à sa famille et justifiant la poursuite de la correspondance.

Dorothee Lanno (ARCHE) – s'intéressant à la représentation de la douleur dans les mises en scène de la mort dans la peinture de genre au XVIII<sup>e</sup> siècle – donne des exemples de codification artistique et sociale des émotions et de leur manifestation, en puisant dans l'œuvre de Jean-Baptiste Greuze (1725-1805). Les représentations du drame qu'est la mort varient selon les classes sociales. La douleur, le deuil sont parfois si difficiles à exprimer, entre effroi et pudeur, que les peintres choisissent de s'inscrire dans une tradition de la représentation de la mort (*La Mort de Germanicus* de Nicolas Poussin au XVII<sup>e</sup>

siècle) préférant les personnages retournés ou dont le visage est caché par l'obscurité.

### L'inscription sociale des émotions

Dans l'approche sociologique des émotions, dont Jean-Philippe Heurtin détaille les grands axes à partir d'une étude menée autour de l'émission du Téléthon, il apparaît que les émotions ne sont pas seulement le résultat d'un état intérieur, mais aussi l'effet émergent d'une activité inséparable de son contexte social et culturel. Elles sont alors motivées par un objet et caractérisées par une intentionnalité. Les transports intérieurs sont donc moins déterminants que la relation entre les acteurs de ces émotions. Le sens à donner à une émotion ressentie et exprimée dépend de fait d'un processus de coordination entre émetteurs et récepteurs qui, loin d'être isolés, sont ancrés dans un contexte social et culturel.

Les différentes communications de la journée ont montré que chaque communauté culturelle produit un répertoire d'émotions accepté et compris par ses membres. Véronique Matemnago Tonlé (SAGE) le constate dans le cas de l'expression du deuil chez les Bamiléké de l'Ouest Cameroun. Les émotions sont codifiées par plusieurs phases de lamentations, et l'expérience varie selon la position sociale du défunt et le sexe. L'homme pleure simplement sa femme assis dans un fauteuil, alors que les étapes du deuil d'une veuve sont beaucoup plus contraignantes (au niveau vestimentaire entre autres). Les veuves rebelles sont remises en place par les autorités coutumières et des conflits naissent autour de nouvelles formes d'expression de la douleur provenant de l'introduction d'éléments culturels extérieurs (urbanité, désir de paraître, évolution de l'habitat, influence de religions importées).

L'expression culturelle d'une émotion n'est donc pas immuable et oppose générations et classes sociales. Yannick Deschamps (ARCHE) a montré l'évolution de l'image des champions soviétiques dans la presse sportive française : d'abord héros suscitant curiosité et admiration dans les années 1950, ils deviennent ensuite figures repoussoir, objets de lassitude, suspectés de dopage et incarnant un modèle désenchanté. Cette évolution est sans doute à mettre en comparaison avec le poids – variable – de l'électorat communiste dans la société.

Les émotions, enfin, sont sociales en ce qu'elles sont tournées vers l'action. C'est ce qu'a remarqué Gilles Vogt dans la mise en lumière d'un lien de cause à effet entre les émotions manifestées par l'opinion suisse devant le malheur de Strasbourg et leur récupération (ou leur canalisation) par les plus hautes autorités fédérales. L'envoi d'une délégation helvétique « officielle » à Strasbourg (dans le but d'évacuer les civils strasbourgeois) semble ainsi répondre à l'intensification des sentiments de douleur et de pitié exprimés par la population suisse au fil du bombardement. Aussi, toujours dans le cas du Téléthon, Jean-Philippe Heurtin remarque que c'est *aux autres* que l'on

manifeste ses sentiments – aux participants, aux téléspectateurs, aux médias –, au point que l'enthousiasme communicatif pourra devenir l'élément central de la mobilisation, sa manifestation la plus évidente voire une affirmation d'engagement en soi. Ainsi l'expression de l'émotion s'autonomise-t-elle par rapport aux causes de son déclenchement, à ses finalités primitivement annoncées (l'appel à la compassion pour les malades), et relève d'une logique propre et nouvelle. Créant un évident différentiel d'avec la banalité habituelle, elle entraîne à sa suite un public sans cesse élargi. Où le partage d'émotions, de fait, se révèle producteur de lien social.





RÉSUMÉS DES ARTICLES DU DOSSIER  
« VOYAGE ET INDIVIDUATION »

français – anglais – allemand

*L'écriture de soi d'une femme de la haute société romaine : la marquise Boccapaduli en voyage dans l'Italie d'avant le triennio jacobin (septembre 1794 à décembre 1795)* —

Dans le récit de son voyage à travers l'Italie du nord au sud à la veille de l'arrivée des Français en 1796, qui n'a survécu que par des copies fragmentaires, la marquise Boccapaduli organise un espace d'écriture confidentiel où elle exprime d'une plume alerte sa relation avec le monde qu'elle découvre. Elle nous offre en toute liberté des pages aptes à dire la singularité de son regard, irréductible à toute vision stéréotypée. Elle rend compte de son expérimentation des paysages, développe une curiosité à la fois technicienne et savante, manifeste un vif intérêt pour les mœurs, fêtes et coutumes de divers groupes sociaux, et juge l'art en amatrice qui goûte les objets et se soucie de leur préservation. Elle est par là l'une des premières femmes italiennes à construire une figure personnelle de la voyageuse, dont la langue même fait surgir son corps en le posant malgré l'absence de pathos comme une instance incontournable de la compréhension de l'expérience vécue.

Gilles Bertrand est Professeur d'Histoire moderne à l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble.

*A Roman aristocrat and her self-writing. The travels of marchioness Boccapaduli through pre-triennio Italy (September 1794-December 1795)* — The narrative of marchioness Boccapaduli's North-to-South travel through Italy before the coming of the French in 1796 remains only in fragmentary copies. The author appears as capable of organizing a confidential space for writing, one where her lively pen can express her relationship to the world she encounters. She freely offers her readers pages that display the originality of a point of view that distances itself from many stereotypes. She relates her own experimenting of landscapes, displays a curiosity that is both technical and scientific, shows a strong interest in the customs, feasts and habits of quite diverse social groups, as well as judges art as a connoisseur with both taste for the objects and concern for their preservation. The marchioness Boccapaduli therefore appears as one of the first Italian women who elaborates a personal model of the woman traveller. Her language goes as far as to bring her own body to the fore by making it —

though without pathos – an unavoidable medium of her understanding of her own lived experience.

Gilles Bertrand is Professor in Early Modern history at the University Pierre Mendès-France of Grenoble.

*Das Selbstzeugnis einer Frau aus der römischen Oberschicht: die Italienreise der Marquise Boccapaduli vor dem jakobinischen triennio (September 1794 bis Dezember 1795)* — Im Bericht ihrer durch Nord- und Süditalien vor dem Anknft der Franzosen 1796 geführten Reise, der nur aus fragmentarischen Kopien geliefert wird, bildet die Marquise Boccapaduli einen vertraulichen Schriftraum, wo sie ihr Verhältnis zu der von ihr entdeckten Welt fesselnd ausdrückt. Sie bietet in freier Aussprache Seiten, die die Eigenart ihres aus irgendeiner stereotypen Sicht gefreiten Blicks ausdrücken. Sie berichtet ihr Erlebnis der Landschaften, sie entwickelt eine technische sowie gelehrte Neugier; sie zeigt großes Interesse für die Sitten, Festen und Bräuche der jeweiligen Sozialgruppen und erachtet die Kunst als eine Liebhaberin, die die Objekten mag und die sich für ihre Erhaltung kümmert. Sie ist also eine der ersten italienischen Frauen, die eine eigenartige Figur der Reisenden baut, indem ihr Körper aus des Schreibens auftaucht und, trotz der Abwesenheit des Pathos', als eine unumgängliche Instanz auftritt, um das Erlebnis zu auffassen.

Gilles Bertrand ist Professor für Frühe Neuzeit an der Pierre Mendès-France-Universität Grenoble.

\*

*L'individu au cœur du récit de voyage ? Une analyse comparée du journal et de la correspondance d'Italie de Simon-Louis Du Ry (1776-1777)* — Les récits de voyage du XVIII<sup>e</sup> siècle visent un double objectif : informer et divertir le lecteur. Ils sont aussi considérés comme des sources autobiographiques puisqu'ils racontent les aventures d'un individu. Mais leur succès éditorial et la mode du voyage en Italie amenèrent à une standardisation du genre. Pour connaître l'expérience du voyageur, il faut donc distinguer, dans le texte, ce qui relève des conventions et de l'opinion personnelle. À travers l'exemple de l'architecte Simon-Louis Du Ry, nous tenterons de montrer comment s'élabore l'écriture de soi dans ses relations de voyage en Italie. Descendant d'une lignée d'architectes réformés réfugiés en Allemagne suite à la Révocation de l'Édit de Nantes, Simon-Louis Du Ry (1726-1799) devint architecte de la cour de Hesse-Cassel. En 1776, il sillonna l'Italie durant quelques mois avec le landgrave Frédéric II. Ce périple est documenté par les lettres que Du Ry écrivait à son frère, et par un journal de voyage. Même si ces deux textes relatent le même voyage, leur nature, leurs conditions d'écriture, leur contenu et leur objectif différent. Alors que les lettres sont destinées à donner des nouvelles à la famille, le journal a une visée politique, celle de construire la postérité textuelle du

landgrave. Cette dualité amène donc à s'interroger sur l'identité de l'individu qui se trouve au cœur du récit, car narrateur et voyageur ne font pas qu'un.

Adeline Rege est conservateur des bibliothèques au Service Commun de la Documentation de l'Université de Strasbourg, et chercheur associé de l'ARCHE-EA 3400.

*The individual at the heart of the travel narrative? A compared analysis of the diary and Italian correspondence of Simon-Louis Du Ry (1776-1777)* — 18<sup>th</sup> century travel narratives often have two different aims : to inform as well as to entertain the reader. This literature is often regarded as valuable autobiographical source material, since it contains accounts of individual endeavours. Yet, both editorial success and the fashion for travel through Italy contributed to the standardization of the genre. In order to better make sense of the traveller's experience, it is necessary to identify in the text what appears as conventional or as personal. Through the analysis of the example of an architect, Simon-Louis Du Ry, this paper tries to sketch the elaboration of self-writing in narratives of travels to Italy. Coming from a line of protestant architects exiled to Germany after the Revocation of the *Édit de Nantes*, Simon-Louis Du Ry (1726-1799) had himself succeeded in becoming the official architect for the court of Hesse-Cassel. In 1776, he wandered through Italy for a few months in the following of the landgrave Friedrich II. This trip is known through the letters that Du Ry kept writing to his brother, as well as through his travel diary. While both sources relate the same travel, their nature, the conditions of their writing as well as their aim are different. While the letters share news with the family, the diary has a political intent and its writing serves the fame of the landgrave. These dual accounts help us question the identity of the individual at the heart of the narrative: the narrator and the traveler are one.

Adeline Rege is a curator at the Library of the University of Strasbourg and an associate researcher of the research team ARCHE (EA 3400).

*Das Individuum im Kern des Reiseberichts? Eine vergleichende Analyse des Tagebuchs und des Briefwechsels aus Italien von Simon-Louis Du Ry (1776-1777)* — Die Reiseberichte des 18. Jahrhunderts haben ein doppeltes Ziel: sie sollen den Leser informieren und unterhalten. Sie sind auch als autobiografische Quellen betrachtet, weil sie die Abenteuer eines Individuums erzählen. Ihre erfolgreiche Veröffentlichung und die Italienreisemode brachten aber eine Normung der Gattung hervor. Wer die Erfahrung des Reisenden erkennen will, soll also im Text unterscheiden, was standardmäßig ist und was zur persönlichen Meinung gehört. Durch das Beispiel des Architekten Simon-Louis Du Ry, werden wir zeigen, wie das Selbstzeugnis aus seinen Italienreiseberichten entsteht. Simon-Louis Du Ry (1726-1799) stammt aus einer Familie von evangelischen Architekten, die nach dem Widerruf des Toleranzedikts von Nantes nach Deutschland Zuflucht suchte, und wurde Hofarchitekt der Landgrafen von Hessen-Kassel. 1776 reiste er einige Monate lang durch Italien mit dem Landgrafen Friedrich dem Zweiten. Diese Reise ist durch die Briefe, die Du Ry an seinen Bruder schrieb, und durch ein Tagebuch dokumentiert. Obwohl die beiden Texten die gleichen

Reiseberichte erzählen, unterscheiden sich ihre Art, ihre Schreibensverhältnisse, ihr Inhalt und ihr Ziel. Wenn die Briefe dazu zielten, Nachrichten seiner Familie zu übermitteln, hatte das Tagebuch politische Absichten und wollte für den künftigen textuellen Ruhm des Landgrafen arbeiten. Diese Dualität führt zur Frage der Identität von dem Individuum, das im Kern der Erzählung steht, weil der Erzähler und der Reisende eins sind.

Adeline Rege ist wissenschaftliche Bibliothekarin und assoziiertes Mitglied der Forschungseinrichtung ARCHE-EA 3400 an der Universität Straßburg.

\*

*Le voyage de Flohr (1780-1783): à la croisée des mondes, des identités et des souvenirs* — Manuscrit inédit rapportant d'importants événements, la *Description du voyage de l'acclamé régiment Royal-Deux-Ponts en Amérique sur terre et sur mer de 1780 à 1784* offre un regard original sur la relation entre individu et voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle. Georg Daniel Flohr, son auteur, jeune soldat d'origine modeste, a produit une œuvre qui met en lumière une pratique inhabituelle exprimant le rapport des « anonymes » au dépaysement et à la mobilité. Le voyage de Flohr et son écriture sont deux moments distincts, qui marquent deux étapes dans le processus d'individuation de l'auteur. Membre d'un régiment caractérisé par sa germanité, l'empreinte de l'auteur est très légère au sein de son texte. Elle s'affirme en fait aux marges de son projet littéraire destiné à la relation d'une aventure collective. Ce texte, redécouvert récemment, offre nombre d'extraits fleuris permettant d'exposer certains mécanismes spécifiques de ce processus d'individuation, qui de prime abord, n'a rien d'évident. Le présent article prend en compte les ambiguïtés du récit, mais aussi son exotisme et sa candeur, pour mettre en évidence la prise de conscience de soi via l'écriture, grâce aux souvenirs.

Ederl Hirstein est titulaire d'un master des Sciences Historiques de l'Université de Strasbourg (sous la direction d'Isabelle Laboulais).

*Flohr's journey (1780-1783). At the crossroad of worlds, identities and memories* — The *Description du voyage de l'acclamé régiment Royal-Deux-Ponts en Amérique sur terre et sur mer de 1780 à 1784* is an hitherto unpublished manuscript that records important events and offers an original perspective on the relationship between the individual and travel in the 18th century. Its author, Georg Daniel Flohr, was a young soldier from a modest background. His work sheds a specific light on an unordinary practice that reveals how ordinary people related to changes of scenery as well as to mobility. Flohr's journey and his putting it into writing are dissociated, each represents a stage in the history of his self. While the author belonged to a regiment that was characterized by its distinctive germanness, the imprint of the author on the text remains light. It pervades only in the margins of a literary endeavour that remained focused on narrating a collective adventure. This recently uncovered text contains some remarkable

passages that illuminate the specific mechanisms of this individuation process which may appear at first glance as anything but self-evident. This paper therefore explores the ambiguities of the narrative as well as its exoticism and candour, in order to evidence the growing self-awareness that came through the processes of writing and remembering.

Ederm Hirstein holds a master in History from the University of Strasbourg. His master dissertation was supervised by Pr. Isabelle Laboulais.

*Die Reise von Flohr (1780-1783): Das Treffen der Welten, der Identitäten und der Erinnerungen* — Die wichtige Ereignisse erzählende und unedierte Handschrift *Reisen Beschreibung von America, welche das Hochlobliche Regiment von Zweybrucken hat gemacht zu Wasser und zu Land vom Jahr 1780 bis 1784* bietet einen originalen Blick auf das Verhältnis des Individuums zur Reise im 18. Jahrhundert. Georg Daniel Flohr, der Verfasser, ein junger Soldat aus einfacher Herkunft, hat ein Werk erstellt, das eine ungewöhnliche Praxis ans Licht bringt, indem es zeigt, wie Anonymen die Entdeckung neuer Landschaften und die Mobilität erleben. Die Reise von Flohr und die Ausfertigung des Reiseberichts sind zwei verschiedene Momente, die zwei Etappen im Individuationsprozess des Verfassers kennzeichnen. Obwohl er Mitglied eines Regiments war, das durch sein Deutschtum charakterisiert war, lässt sich der Verfasser in seinem Text fast gar nicht spüren. Sein Gepräge wird nur an den Rändern seines literarischen Vorhabens deutlicher, ein Gruppenabenteuer zu schildern. Der Text, der neuerdings wieder entdeckt worden ist, bietet zahlreiche blumigen Ausschnitte. Dank denen ist es möglich spezifische Mechanismen des Individuationsprozess' zu zeigen, wenn auch dieser von vornherein gar nicht evident ist. Der vorliegende Beitrag berücksichtigt die Zweideutigkeit der Erzählung, wie auch ihre Exotik und ihre Arglosigkeit, um dann das Aufkommen des Selbstbewusstseins durch das Schreiben und dank den Erinnerungen zu betonen.

Ederm Hirstein hat ein Master-Studium an der Fakultät für Geschichtswissenschaft der Universität Straßburg absolviert (unter der Leitung von Isabelle Laboulais).

\*

*La croisière d'Edith Wharton en Méditerranée (1888): un avènement à soi ?* — Jeune mariée, Edith Wharton effectua une longue navigation en Méditerranée en 1888, parcourant en particulier la mer Égée. Le journal tenu à cette occasion resta longtemps inconnu des chercheurs et précède de près de vingt ans ses premières tentatives littéraires de récit de voyage comme *Italian Backgrounds*. Dans cet article, on cherche à reconstituer la logique de la venue à l'écriture de cette représentante de la grande bourgeoisie cultivée de la Nouvelle Angleterre. La volonté de dresser un mémorial de ce voyage voisine avec l'effort pour exister indépendamment de ses deux compagnons de route et pour s'affirmer

sinon en tant que femme, du moins dans une forme de différence. Sans laisser apparaître une voix vraiment originale par rapport à la littérature de voyage existante sur la Grèce et ses habitants, le journal d'Edith Wharton témoigne de l'émergence d'un « je » et d'une prise de conscience de soi.

Nicolas Bourguinat est Professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Strasbourg et directeur de l'ARCHE-EA 3400.

*Edith Wharton's 1888 cruise through the Mediterranean: a coming to self?* — Edith Wharton's cruise through the Mediterranean (and mainly the Aegean Sea) took place in 1888, three years after she married Teddy Wharton. The diary she kept during the trip has long remained unknown and was only discovered in the early 1990s. It was her first attempt at writing a travel narrative, more or less twenty years before she published a book like *Italian Backgrounds*. This paper deals with the reasons why she came to putting her experience into writing. She obviously wanted to write a memorial of this Aegean cruise, but she also tried to enforce her own opinion and to stand independently from her two male fellow travellers (her husband and a common friend named Van Alen). The travel diary does not give way to an entirely original view of either ancient or modern Greece, but in Edith Wharton's personal history, it may be considered as an important station for the emergence of a self and in a self-discovering process.

Nicolas Bourguinat is Professor in Modern history at the University of Strasbourg and director of the research team ARCHE-EA 3400.

*Die Kreuzfahrt von Edith Wharton durch das Mittelmeer (1888): Eine Selbstentstehung?* — Als sie frisch verheiratet war, machte Edith Wahrton 1888 eine lange Schifffahrt durch das Mittelmeer, besonders durch die Ägäis. Das bei dieser Gelegenheit geschriebene Tagebuch blieb von den Forschern lang unbekannt und geht fast zwanzig Jahre voraus, ihre ersten literarischen Versuche, einen Reisebericht wie *Italian Backgrounds* zu schreiben. In diesem Artikel wird es erklärt sein, wie diese Vertreterin der gebildeten bürgerlichen Oberschicht von New-England zur Feder griff. Der Wille eines Memorials dieser Reise zu bauen geht mit der Bemühung einher, unabhängig von ihren zwei Mitreisenden zu existieren und, wenn auch nicht als Frau, einen eigenen Weg zu gehen. Obwohl das Tagebuch von Edith Wharton keine ganz originale Stimme im Vergleich zu der vorhandenen Reiseliteratur über Griechenland und seine Einwohner bildet, zeigt es das Auftauchen eines „Ich“ und eines Selbstbewusstseins.

Nicolas Bourguinat ist Professor für Neuere und Neueste Geschichte an der Universität Straßburg und leitet die Forschungseinrichtung ARCHE-EA 3400.

\*

*Moments de voyage ou l'expérience d'un espace potentiel: « Parc Central » de Dominique Gonzalez-Foerster* — Lors de ses nombreux voyages, l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster, née en 1965 à Strasbourg, est sensible aux charges culturelles, poétiques et émotionnelles de certains sites. Au moment de la création de l'œuvre audiovisuelle *Parc central* (2006), elle a déplacé ses expériences de voyage vers une autre, créée en images et en sons, à l'intention d'un public. Dans cette optique, l'artiste tente d'induire chez les spectateurs une disposition vis-à-vis de son œuvre analogue à celle qu'elle adopte lors de ses voyages, puis au moment du visionnage et du montage de ses rushes. La réception doit alors s'apparenter à l'accomplissement de voyages dans la mesure où elle favorise un état mêlant une réceptivité accrue du monde extérieur à une forte conscience de soi. Pour ce faire, l'artiste pratique l'espace potentiel, théorisé par le psychanalyste britannique D. W. Winnicott, qui met en jeu l'objectivité extérieure et l'intériorité subjective. Impliquant pleinement les attentes et les désirs de l'artiste notamment celui de tropicalité, les moments de voyage relèvent moins d'une découverte que d'une reconnaissance des ailleurs. L'article analyse l'expérience partagée (ou partageable), spécifiquement audiovisuelle, de cet enchevêtrement de l'espace de la conscience individuelle et de son extériorité.

Tiphaine Larroque est docteur en Histoire de l'art contemporain et a été ATER en Histoire de l'art à l'UFR des Sciences Historiques de l'Université de Strasbourg

*Instants of travel. Experimenting a potential space: "Parc Central" by Dominique Gonzalez-Foerster* — In her many travels, the artist Dominique Gonzalez-Foerster (b. 1965, in Strasbourg) has been attentive to the weight of culture, poetics and emotions of several particular sites. In the process of the making of her 2006 multimedia work, *Parc Central*, she translated those travel experiences into another one, made of images and sounds and aimed at a public. She tries to instil in the beholder a disposition towards her work that is analogous to her own disposition towards her travels. In order to do so, she practices what the British psychoanalyst D. W. Winnicott has theorised as a "potential space", one where external objectivity and internal subjectivity are both questioned. Enriched with the expectations and desires of the artist, and particularly that of tropicality, instants of travel pertain less to discovery than to some sort of acknowledgment of "elsewhereness". This paper therefore analyses the shared – or shareable – experience through sounds and images of this interweaving of individual conscience with its exterior.

Tiphaine Larroque holds a Ph.D. in modern art history from the university of Strasbourg, where she used to teach as a Lecturer.

*Reisemomente oder Erfahrung eines potentiellen Raums: „Parc Central“ von Dominique Gonzalez-Foerster* — Im Rahmen ihrer zahlreichen Reisen hat die 1965 in Straßburg geborene Künstlerin Dominique Gonzalez-Foerster einen besonderen Blick für die kulturellen, poetischen und emotionellen Botschaften bestimmter Orte entwickelt. Bei der Kreation des audio-visuellen Werks *Parc*



*central* (2006) hat sie ihre Reiseerfahrungen in eine neue, von Bildern und Tönen getragene und an das Publikum gerichtete Erfahrung eingearbeitet. In dieser Perspektive soll das Werk den Zuschauer in die Welt jener Dispositionen eintauchen lassen, mit denen die Künstlerin ihre Reisen antritt und danach das Filmmaterial auswertet und montiert. Die Rezeption soll der Durchführung von Reisen insofern ähneln, als sie einen Zustand hervorruft, der eine erhöhte Empfänglichkeit gegenüber der Außenwelt mit einem starken Bewusstsein über das eigene Ich verknüpft. Um dies zu erreichen, setzt die Künstlerin den potentiellen Raum in die Praxis, der vom britischen Psychoanalytiker D. W. Winnicott theoretisiert worden ist und äußere Objektivität wie innere Subjektivität einbezieht. Da sie in vollem Maße die Erwartungen und Wünsche der Künstlerin, insbesondere im Bereich der *tropicalité*, mobilisieren, entsprechen die Reisemomente weniger einer Entdeckung als vielmehr einer Anerkennung des Anderen. Der Beitrag analysiert die geteilte (oder teilbare), speziell audio-visuelle Erfahrung dieser Überschneidungen vom Raum des individuellen Bewusstseins und seiner Äußerlichkeit.

Tiphaine Larroque ist Doktor für Geschichte der zeitgenössischen Kunst und war wissenschaftliche Mitarbeiterin an der Universität Straßburg.

*Traduction allemande* : Laurence Buchholzer et André Gounot

*Traduction anglaise* : Jean-Pascal Gay





## I. DOSSIER : VOYAGE ET INDIVIDUATION

---

### *Présentation*

Damien Coulon

*L'écriture de soi d'une femme de la haute société romaine : la marquise Boccapaduli en voyage dans l'Italie d'avant le triennio jacobin (septembre 1794 à décembre 1795)*

Gilles Bertrand

*L'individu au cœur du récit de voyage ? Une analyse comparée du journal et de la correspondance d'Italie de Simon-Louis Du Ry (1776-1777)*

Adeline Rege

*Le voyage de Flobr (1780-1783) : à la croisée des mondes, des identités et des souvenirs*

Ederm Hirstein

*La croisière d'Edith Wharton en Méditerranée (1888) : un avènement à soi ?*

Nicolas Bourguinat

*Moments de voyage ou l'expérience d'un espace potentiel : « Parc Central » de Dominique Gonzalez-Foerster*

Tiphaine Larroque

## II. AUTOUR D'UNE SOURCE

---

*Le journal épistolaire du voyage d'Alexandre Brongniart en Provence et dans les Alpes (1795)*

Cathy Hecker et Isabelle Laboulais

*Lettres familiales et professionnelles d'Alexandre Brongniart*  
Édition annotée

## III. TRAVAUX DES DOCTORANTS, CHANTIERS EN COURS

---

*Genèse de la croisière moderne. Les formes d'une expérience, entre loisir et découverte (1830-1970)*

Christine Peltre

*Bilan du séminaire « Représenter la nature. Arts, sciences et techniques de l'âge classique au positivisme »*

Martial Guédron et Isabelle Laboulais

*La traduction de récits de voyage médiévaux et d'autres textes...*

Benoît-Michel Tock

*À la recherche du langage des émotions en sciences humaines et sociales : méthodes et exemples*

Daniel Fischer et Gilles Vogt



UNIVERSITÉ DE STRASBOURG